

Egodocuments.ch

BASE DE DONNÉES SUISSE D'ÉCRITS PERSONNELS
1500-1820

«*Mon journal secret*». – Septembre 1810 – mai 1814

Pour citer cette transcription :

Louise Martin, «*Mon journal secret*». – *Septembre 1810 – mai 1814*, BGE : Ms. fr. 1699, transcrit par Martin Ducraux, www.egodocument.ch, 2025.

Informations concernant l'égodocument

Descriptif du journal

Louise Martin entame la rédaction de son *Journal secret* à l'âge de 22 ans avec l'intention de décrire chaque jour ses activités et de juger sa conduite morale et religieuse. Même si assez vite la rédaction n'est plus quotidienne mais admet des pauses de quelques jours, voire semaines, de nombreux détails sur la vie de la scriptrice ainsi que sur son entourage et sur son environnement sont relatés.

Le texte devient notamment très riche lorsque la jeune lonnaysanne rejoint la cour de Weimar en tant que gouvernante d'une jeune princesse. En effet, ce poste lui permet de découvrir le monde de la haute noblesse allemande. Elle décrit ainsi de nombreuses célèbres personnalités dont elle fait la connaissance, telles que le duc de Saxe-Weimar-Eisenach Charles-Auguste, le tsar Alexandre I^{er} ou encore Johann Wolfgang von Goethe. De plus, la gouvernante relate le quotidien et les activités de la cour, y compris lorsque celle-ci est contrainte de s'exiler du duché allemand en raison des guerres napoléoniennes. Ainsi après Weimar, Louise Martin vit également quelques semaines ou mois dans les villes de Carlsbad, Prague et Vienne, qu'elle peut visiter et décrire.

Concernant la princesse dont Louise Martin s'occupe, elle n'est que peu évoquée dans ce texte car la gouvernante consacre un autre journal dédié entièrement à elle.

Collation

Le document original comprend 746 pages réparties dans 22 cahiers et il s'agit d'un manuscrit rédigé en français entre le 2 septembre 1810 et le 27 mai 1814. Toutefois, pour des raisons de charge de travail, nous avons décidé de ne pas retranscrire l'ensemble du texte mais uniquement quelques passages, qui représentent 80 pages.

Le choix des passages s'est fait de la manière suivante. Tout d'abord, la première partie du texte rédigée à Lonay a été laissée de côté. Il a été décidé de se focaliser sur le texte une fois que la jeune Suisseuse devient gouvernante à Weimar. L'idée est de mettre en évidence les passages dans lesquels Louise Martin décrit le monde de la cour. Il est intéressant de voir comment une gouvernante d'origine plus modeste perçoit ce monde et quelles relations elle entretient avec. Ainsi, les dialogues ainsi que les descriptions d'activités, de personnes et de lieux ont été privilégiées au détriment des examens de conscience de la jeune femme ou de ses comptes rendus de lecture par exemple (bien que l'on en trouve quand même un).

Biographie de la scriptrice

Louise Martin est née en août 1788 et est issue de la petite bourgeoisie de Lonay, un village du Pays de Vaud situé aux abords du Léman. Son père est un commerçant et possède quelques vignes mais il fait face à des problèmes financiers, au moins dès 1810. C'est en partie pour cette raison que Louise Martin accepte le 14 juin 1811 le poste de gouvernante d'une princesse de la haute noblesse de Weimar. Pendant près de trois ans, la lonaysanne doit s'occuper de la jeune Marie (1808-1877). Âgée de quatre ans lorsqu'elle la rencontre, elle est la fille du futur grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach Charles Frédéric (1783-1853) et de la grande-duchesse, qui porte le même nom qu'elle, Marie Pavlovna de Russie (1786-1859), sœur du tsar Alexandre I^{er} (1777-1825). Les deux premières années se déroulent dans le duché allemand mais le contexte géopolitique de l'époque fait qu'en 1813, la gouvernante doit suivre la famille de son élève en exil dans plusieurs villes européennes pendant environ une année.

Le reste de la vie de la jeune femme est assez méconnu. La famille retourne à Weimar au début de 1814 lorsque la guerre est terminée et Louise Martin obtient un congé de mai à octobre pour retourner voir sa famille en Suisse. Elle quitte définitivement son poste de gouvernante en 1817 et épouse quatre ans plus tard le pasteur allemand Georg Wilhelm Gerlach (1766-1828) avec qui elle aura un enfant.

Littérature secondaire

- BOUDON Jacques-Olivier, *La France et l'Europe de Napoléon*, Paris : A. Colin, 2006, 343 p.
- HUC-MAZELET Jeanne, *Je suis moi, ils sont eux : lettres d'une gouvernante à la cour de Russie 1790-1804*, Lausanne : Editions d'en bas, 2008, 256 p.
- MESTRAL COMBREMONT Julie de, « Une Vaudoise du bon vieux temps, Louise Martin : fragments d'une correspondance et du "Journal secret" d'une jeune fille, 1807-1821 », in *Bibliothèque universelle et revue suisse*, n° 75, 1914, pp. 80-117, 321-353.
- MEUWLY Olivier (dir.), *Frédéric-César de La Harpe : 1754-1838*, Lausanne : Bibliothèque historique vaudoise, 2011, 300 p.
- REY Alain (dir.), *Le Petit Robert des noms propres : dictionnaire illustré*, Paris : Le Robert, 2016, 2470 p.
- TOSATO-RIGO Danièle, MORET PETRINI Sylvie, *L'appel de l'Est : précepteurs et gouvernantes suisses à la cour de Russie (1760-1820)*, Lausanne : Université de Lausanne, 2017, 64 p.
- TULARD Jean (dir.), *L'Europe au temps de Napoléon*, Paris : Les Editions du Cerf, 2020, 638 p.

Protocole éditorial

Dans ce travail, nous avons opté pour une retranscription diplomatique de la source qui cependant admet quelques modifications mineures. Ce compromis a pour but de transmettre la plus grande authenticité du texte manuscrit au lecteur tout en facilitant sa compréhension et sa lecture lorsque cela est nécessaire.

Ainsi, pour rester au plus proche du texte, les fautes d'orthographe, d'inattention et de syntaxe ont toutes été conservées exactement comme dans le manuscrit. Étant donné qu'il s'agit d'un journal intime, il n'est, par définition, pas destiné à d'autres lecteur que l'auteure elle-même. De ce fait, on retrouve quelques passages parfois peu compréhensibles. Il semblerait que Louise Martin ait souvent peu de temps pour le rédiger, ce qui se traduit par de nombreuses fautes d'inattention et une syntaxe pas toujours claire. Un même mot par exemple, que ce soit un nom propre ou autre, peut se retrouver écrit deux fois d'une manière différente, parfois à peine à une ligne d'intervalle. Les ratures n'ont toutefois pas été reproduites.

Les quelques modifications entreprises sont les suivantes. Premièrement, les nombreuses abréviations que comportent le texte ont été résolues. Pour donner deux exemples. « pr. » devient « pour » et « ttes » devient « toutes ». Il y a cependant une exception qui concerne les mots « monsieur », « madame » et « mademoiselle » dont on a maintenu les abréviations actuelles, à savoir M., Mme et Mlle. De plus, les nombreux « & » que contenait le texte ont tous été remplacés par la formule plus actuelle « et ».

Ensuite, nous avons aussi procédé à une adaptation de la ponctuation, qui était très peu présente, à un usage actuel. Ce sont principalement des virgules ainsi que des points qui ont été ajoutés et certains points virgules ont été remplacés par des points. Les majuscules ont aussi été adaptées à un usage actuel, sauf lorsqu'il s'agit de mots que la scriptrice commence automatiquement en capitale. C'est le cas notamment de certains titres de noblesse tels que « Grande Duchesse » ou « Dames d'honneur », mais aussi du mot « Eglise », même lorsqu'il s'agit du bâtiment. De plus, nous avons décidé d'ajouter quelques retours à la ligne à ce texte qui était très condensé.

Concernant les dialogues, nous avons choisi de revenir à la ligne à chaque changement de locuteur, ce qui n'est pas le cas dans la source originale. De plus, pour le cas particulier de la seule discussion qui prend plusieurs pages, entre Louise Martin et Alexandre I^{er} en août 1813, des tirets ont été ajoutés à chaque début de ligne pour faciliter la lecture.

Quelques courtes informations ont parfois été ajoutées entre crochet dans le texte. Il s'agit soit de préciser de qui Louise Martin est en train de parler lorsque ce n'est pas clair, soit de franciser les noms propres exprimés en allemand par l'auteure (exemple : Toeplitz [Teplice]).

Il existe quelques mots dans le texte que nous n'avons pas réussi à retranscrire. Dans ces cas, il a été ajouté entre crochet qu'un ou plusieurs mots sont illisibles. Nous avons également indiqué lorsque nous sommes pas sûr de la retranscription d'un mot.

Tout ce qui avait été souligné par l'auteure dans le manuscrit l'a aussi été dans cette retranscription.

Enfin, nous avons opté pour une annotation légère de la source. Les personnages principaux ainsi que les personnalités historiques connues ont été identifiés et annotés à la première occurrence. Les notes précisent leur date de vie et de mort et donnent parfois quelques informations supplémentaires sur leur titre, statut ou parcours, en particulier lorsque cela permet une meilleure compréhension du texte. Cependant, Louise Martin rencontre de nombreuses personnes qu'il n'a pas été possible d'identifier. Dans ces cas, aucune annotation n'a été ajoutée.

Auteur de la retranscription

Martin Ducraux

Cette retranscription a été réalisée dans le cadre du Master avec spécialisation « Histoire du livre et édition critique des textes » à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne (2025).

Le 25 juillet 1811, c'est avec le cœur serré que Louise Martin quitte Lonay pour aller prendre ses fonctions de gouvernante à la cour de Weimar. Les adieux avec ses parents sont difficiles car elle sait qu'elle ne les reverra pas avant plusieurs années et elle évoque plusieurs fois son angoisse pour cette nouvelle vie qui l'attend loin des siens.

La jeune fille profite du voyage pour visiter quelques villes sur la route telles que Karlsruhe, Heidelberg ou encore Francfort. Une vingtaine de jours après son départ, sa diligence franchit les portes du palais de Weimar. Louise Martin partage alors ses premières impressions de ce monde encore inconnu. Elle relate notamment ses présentations à la haute noblesse du duché ainsi que quelques détails de sa nouvelle vie quotidienne.

Journal secret
Par Louise Martin de Lonay
Weimar, août 1811
[7^e cahier]

[116]

Weimar jeudi 15^e. août au soir. 1811

Combien je suis retardée par la foule de choses que j'aurais à écrire ayant tant vu depuis ce peu de jours d'intervalle. Nous partimes d'Eisenach lundi matin à 3 ½ heures, nous dejeunâmes à la cloche à Gotha où je vis un moment le Baron de Bridel¹. Il m'offrit ses services, me felicita de venir chez Son Altesse Impériale² et les eloges de cette aimable Princesse, je les ai entendu retentir partout ainsi que l'attachement touchant du peuple pour toute la famille.

Nous dinames à Erfurt au cheval où je commandai des souliers qui y sont très bons marché. Nous fumes bien cherement à l'auberge.

En venant nous eumes froid il pleuvait et faisait un terrible vent. La fille de la concierge que nous avions avec nous fut indisposée. En approchant de Weimar mon emotion fut au comble et eclata par d'abondantes larmes quand j'apperçus ce petit coin de l'univers où je devais passer tant d'années. Que de pénibles et douloureuses reflexions m'assaillirent en même tems. J'arrivai à 5 heures chez Mlle Mazelet³ dans un état difficile à peindre. Elle m'avait écrit de descendre chez elle, c'est-à-dire chez Mme de Wolzogen où elle loge, n'y ayant point de place au palais qui, tout vaste et magnifique qu'il est, est bâti ou arrangé de façon que peu de personnes y peuvent loger. Les appartements des 2 Princes et des 2 Princesses sont tous fort grands. Presqu'un étage entier est destiné aux etran-

1 Samuel-Élisée Bridel (1761-1828), d'origine vaudoise, il est le précepteur de deux princes du duché de Saxe-Gotha-Altenbourg. Voir SIGRIST René, « Bridel, Samuel-Élisée » in *Dictionnaire Historique de la Suisse (DHS)*, 15.10.2004. Consulté sur <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/028788/2004-10-15/>, le 07.04.2025.

2 Marie Pavlovna de Russie (1786-1859), devenue grande-duchesse de Saxe-Weimar-Eisenach par son mariage, elle est la sœur du tsar de Russie Alexandre I^{er}. C'est également la mère de la princesse Marie dont Louise Martin est la gouvernante. Marie Pavlovna apparaît très souvent au fil du texte sous des nominations parfois différentes. Ce peut être « Grande Duchesse », « Son Altesse », « Son Altesse Impériale » ou encore « Sa Majesté Impériale ».

3 Jeanne-Huc Mazelet (1765-1852), originaire de Morges, elle est la gouvernante de la grande-duchesse Marie Pavlovna de 1790 à 1804 avant de devenir son amie proche. C'est elle qui conseille à son ancienne élève de prendre Louise Martin comme gouvernante pour sa fille. Voir HUC-MAZELET Jeanne, *Je suis moi, ils sont eux : lettres d'une gouvernante à la cour de Russie 1790-1804*, Lausanne : Editions d'en bas, 2008, 256 p.

gers de marque qui logent ici.

Enfin j'arrivai à 5 ½ heures. Mlle Mazelet me fit mille amitiés, prit du thé avec moi, ensuite dire à la Grande Duchesse que je coucherais chez elle ce jour là et en revenant m'apprit que je serais présentée le lendemain matin à 11 heures et qu'en sortant de chez Son Altesse je monterais dans mon appartement pour m'y [un mot illisible].

Je me levai donc de grand matin, préparai quantité de petites choses. Ensuite à 8 heures Mlle Cracoff, une des femmes de chambre de Son Altesse vint me prendre pour me conduire au bain. Elle eut la complaisance de m'attendre. Ensuite nous revinmes à 9 heures. Le coiffeur m'attendait et fit merveille sur ma pauvre tête puis je me fis belle mais j'étais si horriblement échauffée et le teint était si brouillé de bile que je me trouvais vraiment horrible. Mlle Mazelet, dont l'amour propre pour moi était vraiment drôle, me trouvait très bien. Je n'essayerai pas de rendre quelles sensations j'éprouvais. En vérité je ne le pourrais pas !

Je fis une visite avant chez Mme de Wolzoguen en lui portant la lettre

[116v]

de ma cousine Muret Grivel. Elle me parut aimable m'accueillit fort bien mais j'étais si fort agitée, emue, bouleversée que je ne sais pas trop ce que je lui dis et quand j'entendis la voiture, je fus obligée de sortir brusquement ne pouvant plus m'empêcher de fondre en larmes. Cela me fatigue d'écrire à la lumière. Je suis fatiguée d'ailleurs, lasse. Je reprendrai demain.

Le chateau est près de Mme de Wolzoguen. Nous y fûmes vite arrivées. Mlle Mazelet soutenait mon courage chancelant. Nous descendons. On nous annonce, nous introduit. La Grande Duchesse à la bonté de venir jusqu'à la porte. Je la salue, veut lui prendre la main pour la baiser. Elle ne le souffre pas, m'embrasse cordialement mais d'un ton emu pour moi et plein de bonté, elle me fait plusieurs questions. J'étais si troublée que vraiment je ne savais ce que je faisais. Je fis plusieurs balourdises sans m'en douter. J'appellai Son Altesse Mme le Prince, qui parut peu après monseigneur, je me levai pour un laquais etc.

La grande Duchesse est d'une belle taille, plus élevée que la mienne. On dit qu'elle l'a fort belle mais dans son état⁴ il est difficile d'en juger. Elle n'est pas précisément aussi belle que je m'y attendais mais elle est bien agréable. Ses yeux sont superbes, son teint, ses dents aussi. Elle a grand air. Cependant la bonté domine dans cette physionomie si expressive, si spirituelle. Aussi est elle adorée de tout ce qui l'entoure. Partout sur ma route ses éloges étaient faits avec enthousiasme et me rendaient glorieuse d'être appelée à vivre près d'elle. Son ame est, dit-on, aussi belle que son esprit est profond.

Le Prince⁵, son époux, qu'on m'avait peint comme sil eut l'air très commun, m'a frappé en bien. Il est bel homme plutôt. Il manquerait un peu de dignité et de manières et je trouve que Mme de Helwig est la personne qui l'a le mieux dépeint en me

[117]

disant qu'il avait l'air d'un grand enfant mais encore mieux en m'annonçant son expression de bonté. Je ne connais rien de comparable à la sienne et il n'y a qu'une voix la dessus. On dit qu'il a été assez mal élevé c'est-à-dire gâté. Il a beaucoup lu et sans grand profit. Il parle si vite et si peu distinctement que je ne puis pas toujours le comprendre mais il est bien intéressant dans son intérieur.

La jeune Princesse Marie⁶, qui me fut présentée et à qui je baisai la main, sans être belle est charmante, beaucoup d'expression de mobilité dans les traits. J'en parlerai moins ici parce que je me propose si j'ai du temps de faire ici un Journal particulier de sa manière et de ses progrès depuis mon arrivée jusqu'au moment où je la quitterai⁷. Les feuilles me seront précieuses dans la suite.

Je continue mon récit interrompu par les portraits. Mme la Grande Duchesse me fit des questions sur mon voyage, ma santé, mais quand elle vint à me parler de mes parens, de ma mère surtout,

4 La grande-duchesse est enceinte d'environ huit mois de son troisième enfant Augusta (1811-1890) qui deviendra en 1871 impératrice d'Allemagne.

5 Charles-Frédéric (1783-1853), fils du grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach Charles-Auguste, il hérite du titre à la mort de ce dernier en 1828. Il apparaît généralement sous le nom de « Prince » ou « Prince Héritaire » dans le texte.

6 Marie de Saxe-Weimar-Eisenach (1808-1877), élève de Louise Martin de 1811 à 1817 et future épouse du prince Charles de Prusse en 1827. Elle apparaît généralement sous le nom de « Princesse » ou « Marie » dans le texte.

7 MARTIN Louise, « *Recueil ou Journal de quelques observations sur les progrès de la Princesse Marie confiée à mes soins* ». – Weimar août 1811-septembre 1813, BGE: Ms. fr. 1700b, 1811-1813.

ce fut avec tant d'intérêt que j'en fus touchée aux larmes. Elle s'aperçut de mon émotion et leva la séance en priant Mlle Mazelet de me conduire dans mon appartement dont elle craignait fort que je ne fusse mécontente. Elle m'avait parlé de son enfant et je lui dis quelles bonnes intentions j'apportais et que je la priais de me donner toujours ses directions et avis, ce qui parut lui faire un extrême plaisir.

Nous montâmes dans ma chambre c'est-à-dire au 2^d étage. Mon appartement, fort bien meublé, est très incommode. Je n'ai qu'une seule chambre pour dormir, manger et me tenir, plus 2 antichambres qui ne signifient pas grand-chose. Les meubles sont commodes et beaux mais le lit qui fait canapé est si peu commode que j'ai dû m'adresser au maréchal pour lui demander un lit de [un mot illisible] ce qu'il m'a promis avec beaucoup d'obligeance. J'eus sa visite déjà le 1^{er} jour. Il s'appelle d'Ende. Il est grand, gros, violent dit on mais très sensible, bon et complaisant.

[117v]

Il est chargé de tout ce qui tient au logement et c'est lui qui a fait arranger ma chambre qui appartenait cidevant à l'appartement du Prince. Dans la suite nous mangerons dans une pièce contiguë et commune avec celui ci mais en attendant, c'est-à-dire pendant que la Princesse dine de son côté et moi du mien pour ne pas la tenter de mets qui ne lui conviennent pas, je mange seule dans ma chambre, ce qui est fort triste mais j'ai toujours un livre à côté de moi car on sert très lentement quelques fois.

Son Altesse Impériale à 6 laquais et à tour ils doivent me servir. J'ai 5 plats à mon dîner et 3 à mon souper. Ce serait trop s'ils étaient tous bons mais la cuisine est si étrangère et a si peu de rapports avec la notre qu'il y en a dont je ne puis manger. On me faisait du café à l'eau après mon dîner, je l'ai supprimé. Il m'incommode. Du reste, j'ai du Bourgogne, du pain au lait et du dessert. Café le matin, thé le soir.

Le jour où je fus présentée à Son Altesse, la Duchesse Regnante⁸ ne voulut pas me voir disant que c'était trop pour moi de faire 2 présentations d'un jour. Je l'aurais préféré mais que faire ? Ce fut fixé pour le lendemain à 10 heures. Nous allâmes chez Mme la Grande maîtresse de Henkel qui nous reçut très bien. Elle paraît très bonne et simple. Mlle Mazelet me l'a peinte comme un peu paquetteuse. Je passai la soirée dans ma chambre bien très tristement.

Le lendemain chez Mme la Duchesse, toujours mise comme la veille. Mme la Grande Duchesse me présenta, Mlle Mazelet ne venait pas. La Duchesse fut très affable, m'embrassa aussi mais me parut froide, haute dans le fond et observatrice. Elle s'enonce avec esprit, facilité, précision et énergie mais elle a moins cet air de bonté et de franchise que sa belle fille avec qui elles sont au mieux. Le Duc⁹ était à la chasse qu'il aime passionnément et on me dit qu'on me présentera

[118]

un autre jour à lui. Ce fut pour hier soir, une demi toilette et dans les appartements de son Altesse. Le Duc, que je craignais infiniment, me parut en effet redoutable. Un air froid, moqueur, scrutateur et sardonique. Sa physionomie annonce l'esprit et l'originalité mais sa personne me paraît manquer de noblesse, de dignité. Il a 54 ans et on lui donnerait au-delà. Il est petit et replet. On lui accorde une forte tête et seulement trop de philosophie qui doit beaucoup à Goethe¹⁰ [Goethe] que je me réjouis de voir. C'est l'ami intime du Duc. Il a fait dit on il y a peu un triste mariage.

J'ai eu la visite du secrétaire français et allemand de Son Altesse, M. Vögel, un aimable homme marié que la Grande Duchesse aime beaucoup et que Mlle Mazelet m'a recommandé comme une bonne connaissance. Nous avons fait visite mais sans les trouver [un mot illisible] Dames d'honneur. J'en étais fâchée, Mlle Imhof m'ayant beaucoup parlé de Mlle Bonbach. J'ai vu ce matin Mme de Hein, tante de cette jeune personne et de Mme de Helwig. Elle est bien aimable, bien comme il faut mais un peu froide. C'est encore une bonne connaissance. Les 3 femmes de chambre de Son

8 Louise de Hesse-Darmstadt (1757-1830), épouse du grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach. Elle est célèbre pour avoir été une fervente résistante et opposante à la France de Napoléon après l'occupation des États allemands. Elle apparaît généralement sous le nom de «Duchesse» ou «Duchesse Regnante» dans le texte.

9 Charles-Auguste (1757-1828), grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, il est très proche des plus grands intellectuels et philosophes allemands de son temps. Il apparaît généralement sous le nom de «Duc», «Duc de Weimar» ou «Duc Regnant» dans le texte.

10 Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), intellectuel, scientifique, artiste et homme d'État, Goethe jouit déjà d'une grande renommée dans toute l'Europe à son époque. Encore aujourd'hui, ses deux pièces de théâtre *Faust* (1808 et 1832) ou son roman *Les Souffrances du jeune Werther* (1774) sont considérés comme des chefs d'œuvre de la littérature allemande.

Altesse sont charmantes. 2 russes et 1 de Weimar. Elles ont été très prévenantes avec moi. L'une est Mlle Cracoff, la dernière. Mardi matin elle me conduisit au bain et m'y attendit 1 heure. Les deux autres s'appellent Selina et Sawloff.

Il y a à plein pied une Anglaise puissante pour la taille appelée miss Dylon. Elle a été bonne en Russie de Son Altesse et elle est maintenant auprès d'elle par reconnaissance et attachement. C'est une bonne personne un peu commère.

La fille qui me sert, nommée Dina, est douce et bonne, intelligente et active mais ne sait pas un mot de français et a assez à faire. Elle blanchit tout pour la jeune princesse et entretient sa garde robe. Elle était si emue en me demandant ma bienveillance et mon support.

[118v]

J'ai pris en venant d'Eisenach ici un gros rhume de cerveau et Son Altesse a eu la bonté de s'en inquiéter. Elle m'a empêché de sortir et m'a envoyé son 1^{er} Médecin, le conseiller Hurksecht [rere-transcription incertaine]. C'est le meilleur de tous les hommes: il a un petit air de bonhomme et de naïveté qui touche quand on sait qu'il est savant et homme d'esprit. Il a la bonté de paraître s'intéresser à moi et j'aime beaucoup à le voir venir, quoiqu'il ne parle presque point ma langue. Mais ses quelques mots et les miens d'allemand nous font entendre.

Le brave Docteur nous conduisit hier, jeudi après souper, Mlle Mazelet et moi sur la place du marché illuminée pour un bal donné à la maison de ville pour la naissance de Napoléon¹¹. Cela fend le cœur quand on pense que ces pauvres gens pillés et abymés par cet homme et chargés en dernier lieu de la Conscription devaient honorer [un mot illisible] cette fête. Aussi, cela n'avait pas l'air trop gai. Nous avons aussi reçu une invitation pour le bal Mlle Mazelet et moi dont nous ne voulumes pas profiter. Les Dames du chateau y furent. Le Prince alla à Erfurt à un grand concert et le Duc parut je crois un instant au bal d'ici.

Je passai une partie de la soirée chez Son Altesse qui était souffrante, une autre en calèche avec la Princesse et sa bonne et le reste ici à lire et écrire. J'étais bien fatiguée, bien mal à mon aise. J'ai la bile singulièrement remuée par le voyage et surtout les craintes et les émotions. Heureusement j'ai vu toute la famille et suis quitte de présentations. Je craignais fort à mon arrivée ici que Mme la Professeure Batsch (bonne de la Princesse), femme vraiment bien et distinguée, ne fut indisposée

[119]

contre moi. J'aurais compris ce mouvement de jalousie, heureusement elle ne paraît pas y être portée. Il est vrai que j'ai tout fait pour éviter de l'y exciter et que l'enfant est encore entre ses mains jusqu'à la naissance du nouveau qu'on attend dans peu de jours, Son Altesse ayant voulu me laisser remettre. Mme Batsch a fait avec la Princesse beaucoup mieux que je ne l'aurais cru. Elle est fort attentive pour moi et en general je n'ai qu'à me louer de tout le monde.

Mme la Comtesse de Henkel envoya hier savoir de mes nouvelles, ce qui est prodigieux m'a-t-on dit pour une excellence. Son Altesse a été contente de ce 1^{er} aperçu à ce que m'a rapporté Mlle Mazelet. J'ai du garder les 16 ou 17 louis restant de la somme destinée pour mon voyage. Cela m'a vraiment été bien utile ayant du débiter ici par acheter 3 robes à queues, ne pouvant paraître autrement à Weimar, tandis que Mlle Mazelet m'avait dit de les faire toutes rondes. Il y a ici mille dépenses inévitables. J'ai du prendre un coiffeur pour un mois. Ce n'est pas cher, 1 écu de convention. J'aurai un maître allemand mais à un demi écu la leçon. En voilà de quoi me ruiner. Il me faut des souliers, des gants, du papier, certains petits meubles. J'aurai besoin d'une douillette chaude car on gèle dans ce pays, des petites provisions comme eau de vie pour les dents, pomade de tringails [rere-transcription incertaine]. Cela ira loin mais Son Altesse est très généreuse. Elle prévoit tout ce dont je puis avoir besoin.

J'ai trouvé dans mon armoire une belle robe de mousseline brodée en or que Son Altesse a eu porté. C'est pour le jour de bateme. Je dois la faire couper, elle ne me va pas, c'est vraiment dommage.

11 Après sa victoire face à la Quatrième Coalition (principalement la Russie, la Prusse et le Royaume-Uni) en 1807, Napoléon Bonaparte (1769-1821) contrôle directement ou indirectement les nombreux États allemands, dont le duché Saxe-Weimar-Eisenach. Beaucoup de princes sont autorisés à conserver la régence de leur territoire et leurs privilèges mais doivent en échange appliquer certaines réformes voulues par le nouvel empereur des Français, comme la conscription. C'est dans ce contexte que le duché fête la naissance de Napoléon II (1811-1832), fils héritier de Napoléon I^{er} et de Marie-Louise d'Autriche (1791-1847). Voir DUFRAISSE Roger, « L'Allemagne napoléonienne jusqu'en 1809 », in TULARD Jean (dir.), *L'Europe au temps de Napoléon*, Paris : Les Editions du Cerf, 2020, pp. 117-186.

J'ai écrit tous ces longs détails à mes bon parens. Je veux renoncer à toutes les correspondances qui me faisaient plaisir en idée car non seulement les ports de lettres sont très chers ici mais encore il faut payer l'affranchissement, la moitié de celle qu'on expédie pour la Suisse.

[119v]

Il me coute d'autant plus de me priver de cette jouissance qui est très grande pour moi que j'ai tout lieu de croire que je n'en n'aurai aucune autre ici, c'est-à-dire point de société. Cela ne parait pas convenir, peu d'intérieur et bien bornée pour quelques tems avec l'enfant car elle ne dit pas un mot de français. Cette langue est bien moins repandue ici que je ne l'aurais cru. La famille la parle fort bien mais les domestiques pas du tout, excepté un des kamerdinner¹² de Son Altesse et ses 3 femmes de chambre.

Le chateau, dont je n'ai point encore parlé, est vaste et superbe mais arrangé de telle manière qu'il y a peu de places disponibles. Les Dames d'honneur, une partie des femmes de chambre, Mlle Mazelet se logent en ville et je n'ai qu'une chambre. Par cette raison, la Princesse n'en n'a que 2 et le nouvel enfant les partagera. C'est que les appartemens du Prince, de Son Altesse Impériale, du Duc et surtout de la Duchesse ne finissent plus, qu'il y a bien des places perdues, beaucoup données à la représentation etc. mais le chateau est vraiment magnifique, bien fini, bien meublé. Le parc est surtout ce qui me plaît. Il est d'un bien bon gout, bien agréable. La maison romaine est charmante. Les eaux, la verdure sont très bien. Les petits rochers naturels d'un très bon effet mais quelques ruines imitées m'ont paru mesquines. J'ai vu le chateau d'Heidelberg¹³.

Weimar est triste et petit. Je me promène matin et soir avec la Princesse et Mme Batsch. J'ai eu hier la visite de M. de Bielk¹⁴, chambellan du Prince, qui a une heureuse physionomie. Il est encore jeune. On le dit un excellent homme. Il parait qu'en général la Cour et ses [un mot illisible] son fort bien composés. J'ai écrit une longue lettre à mes parens et commencé mon projet favori, le Journal de l'intéressante petite Princesse. Celui-ci en souffrira un peu ainsi que de mes leçons d'allemand que je commence aujourd'hui.

[120]

Le Prince, craignant que je ne m'ennuyasse, m'a ouvert sa bibliothèque et m'a prié d'en user toujours ainsi que Son Altesse Impériale pour la sienne. Ne pouvant encore me fixer, j'ai pris la suite des Souvenirs de Felicie¹⁵ &xx n'ayant jamais lu que le 1^{er} volume. Celui-ci m'a paru moins intéressant, surtout pour les anecdotes. Les unes sont très connues d'autres insignifiantes. Cependant, il y a de jolis petits moreceaux. Je n'ai pas que me rappeler ce que c'est que l'orateur des Druides dont elle parle sous ce titre comme homme de lettre. Elle a ce trait du Docteur Tronchin qui d'une beauté merveilleuse dans sa jeunesse parut a l'école Boerhave¹⁶ qui dit tout haut en le regardant: Voilà un jeune homme qui a des cheveux trop beaux et trop bien frisés pour devenir jamais un grand médecin. Le lendemain Tronchin reparut chez Boerhave la tête rasée et devint son disciple favori. Je ne sais si ce doit être le fameux Tronchin de Genève célébré par Voltaire. J'aime cette reflexion incitant un trait superbe de bienfaisance d'une femme peu riche et obligée de représenter. Que l'économie de la charité est ingénieuse! Combien elle donne de ressources!...

«Un beau portrait: Mlle de Montesson, morte à 75, n'a vécu pour Dieu et pour les pauvres. Elle avait 30 000 livres de rente, ne s'en réservait pas 6 et donnait tout le reste aux infortunés. Prier Dieu, soigner des maladies, délivrer les prisonniers, faire elever des orphelins, donner aux pauvres, voilà toute sa vie. On ne fait pas un roman de cela mais quelle belle histoire! Je ne l'ai jamais vue qu'à la mort de son frère. Elle n'allait point dans le monde, elle ne cultivait point les gens heureux ou qui paraissaient l'être: la compassion seule pouvait lui donner de l'activité. Le malheur fut un aimant pour elle. Il l'attirait et la fixait! ...»

Plus loin, Mme Genlis fait dire à Felicie: «Voici un joli passage sur l'absence que j'ai tiré d'une lettre

12 «Der Kammerdiener» en allemand signifie «le valet de chambre».

13 Ville au Sud-Est de l'Allemagne actuelle par laquelle Louise Martin est passée lors de son trajet jusqu'à Weimar.

14 Orthographié Bielke aux prochaines occurrences.

15 L'ouvrage *les Souvenirs de Felicie* est une autobiographie romancée rédigée par l'auteure Félicité de Genlis (1746-1830) et est parue en 1804.

16 Théodore Tronchin (1709-1781) est un médecin genevois du second XVIII^e siècle qui participe au Mouvement des Lumières en écrivant dans l'Encyclopédie. Il fut l'élève de Herman Boerhaave (1668-1738), un autre célèbre médecin, du début du XVIII^e, qui a laissé son nom à un courant médical de son époque.

d'une de mes amies». Etrangère à tout, j'éprouve plus vivement le besoin de tenir par l'affection à ceux qui m'entourent. Je regrette avec plus d'amertume ce qui est loin de moi et maintenant qu'il faut que je me supporte entière, je me trouve d'un poids accablant. Oh! comme l'amitié vous soulage! Combien elle vous cache vos propres imperfections en les supportant avec indulgence. Il faut se voir loin d'elle pour savoir combien peu l'on vaut.»¹⁷

Ce qui m'a fait peine c'est ses declamations en faveur de l'espionnage exercé par des gouvernements et l'ouverture des lettres à la porte, cela repugne à mes idées de justice et de droiture. La petite pièce ou proverbe à bon entendeur salut et intéressante pour une bagatelle, elle a été traduite et souvent jouée en allemand.

[120v]

Lundi matin 19^e. Hier nous fûmes le matin en voiture, Mlle Mazelet, la Princesse, Mme Batsch et moi à Ettersbourg, maison de chasse située à une lieue d'ici et au milieu des bois. Le tems était superbe. Nous avions une belle voiture: 6 chevaux, 2 postillons et un laquais et nous allions assez bon train mais nous nous perdimes et cela allongea la route. Cependant nous arrivâmes avant 10h. nous primes de beaux fruits, de mauvais vins, des beurées au chateau ou personne n'habite qu'un chasseur du Duc et sa famille.

Les appartements ne sont pas beaux mais bons et commodes. Il y a une salle spacieuse ornée de têtes de cerfs assez belle. Mais ce qui me fit plaisir ce sont les promenades dans la forêt. La jeune Princesse ne voulait plus en partir et nous nous y oubliâmes aussi. La defunte mère du Duc¹⁸ habitait l'été et vivait là plus en particulière qu'en souveraine, son age la dispensant des représentations de cour. Elle rassemblait toujours chez elle sans etiquette et appareil la meilleure compagnie. Schiller, Wieland¹⁹, Goethe [Goethe] etc. y étaient constamment. C'est là nous dit-on où le grand Schiller écrivit sa Marie Stuart²⁰. Au milieu de la foret est une jolie chaumière, tout auprès un arbre superbe avec un banc de gazon. Il avait sa table et son etablissement et parcourant les chemins tracés dans ces bois immenses seul avec ses sublimes pensées, il trouvait la tranquillité et le calme nécessaire à ce renouvellement qui élève l'ame et venait déposer sur le papier ses titres à une immortelle renommée. Oh! privée que dans son existence publique et littéraire, sa memoire est venerée ici comme l'honneur de sa patrie. Oui quand la gloire tire un nouveau lustre de la vertu, elle est quelque chose même au delà du tombeau et si trop élevée au delà de ce monde nous meprisons de tels triomphes,

[121]

nos enfants, nos amis en jouissent. Combien je suis impatiente de voir Mme Schiller²¹. Elle doit être une femme bien distinguée: elle, dumoins, doit avoir comme le bonheur.

Cette promenade fut bien agréable. La Princesse fut charmante malgré l'excessive chaleur du retour qui finit par l'endormir. Mlle Mazelet, de qui quelques fois on ne peut obtenir 10 paroles, fut aussi fort causante et aimable pour moi. Elle a une bien grande facilité à s'enoncer, je le lui envie bien. Je la redoutais beaucoup en venant ici, elle m'a toujours inspiré de la crainte. Cependant, je l'ai trouvé pleine de bonté et d'indulgence. Au reste, je la vois que ces quelques momens en l'air chez moi ou chez son Altesse Impériale où elle est presque tout le jour. Les distractions sont moins frappantes qu'à Morges mais durent encore. Elle oublie toujours régulièrement de me dire ce que je dois faire en telle ou telle occasion et puis quand elle est passée, elle me dit: Ah vous auriez du faire telle chose, je n'ai pas pensé vous le dire.

Cela fait commettre plusieurs beuves par ignorance. Mon émotion et ma crainte, que je veux renfermer en presence de Son Altesse, m'en fait faire aussi. L'autre jour, Mlle Mazelet me conta que son Altesse avait trouvé très mauvais que Mlle [un mot illisible] à Gotha eut dit Louise en parlant de

17 Louise Martin retranscrit ici trois passages du roman *Souvenirs de Félicie* de Genlis, le premier n'étant pas mis entre guillemets.

18 Anne-Amélie de Brunswick-Wolfenbüttel (1739-1807), duchesse de Saxe-Weimar-Eisenach. C'est elle qui exerce la régence du duché de 1758 à 1775, à la place de son fils Charles-Auguste qui n'est pas encore majeur. Passionnée par la musique (elle est elle-même un pianiste et compositrice reconnue) et par la littérature, elle invite de nombreux grands noms de ces deux domaines à la cour de Weimar.

19 Friedrich Schiller (1759-1805), poète et dramaturge, et Christoph Martin Wieland (1733-1813), poète. Les deux font partie, tout comme Goethe, du classicisme de Weimar, mouvement littéraire allemand entre le XVIII^e et XIX^e siècle, et côtoient la noblesse du duché.

20 Pièce de théâtre parue en 1800.

21 Charlotte von Schiller-Lengefeld (1766-1826), romancière dont les œuvres n'ont été publiées qu'à titre posthume, telles que le roman *Le mariage secret*.

la Princesse qu'elle eleve et, hier, je dis à la Grande Duchesse : Est-ce Marie qui chante ? Je me suis repris aussitôt et dit : Est-ce la Princesse ? Mais surement cela n'échappe pas à Son Altesse qui voit et remarque tout. Heureusement elle est toute remplie de bonté pour moi. De ce côté, je suis bien heureuse. Je vois rarement le Duc et la Duchesse que je crains beaucoup et Son Altesse me dispensa d'aller hier au thé chez la dernière. Mme Batsch y conduisit la Princesse. Je bus du thé dans ma chambre puis j'allai prendre dans la bibliothèque du Prince, ainsi qu'il m'en avait priée plusieurs fois, un volume des contes de Mme de Genlis afin de me distraire un peu des tristes

[121v]

pensées qui m'assaillaient. Je lus les fleurs funéraires²² avec bien de l'attendrissement en dépit de l'extrême exaltation et invraisemblance que j'y trouve. La manière d'écrire de Mme Genlis me paraît presque toujours pleine d'intérêt et attachante. J'y trouvai le morceau qui me frappe parce qu'il répondait à ma pensée : « Quel est l'homme qui restera vertueux s'il se laisse dominer par son imagination ? La perfection de notre conduite vient de la pureté de la sagesse de nos promesses habituelles. Quelle est profonde, quelle est prévoyante la morale sévère qui nous dit que nous arrêter avec reflexion et complaisance à des idées ou des desirs condamnables est aussi criminel que de commettre une mauvaise action ? Cette faiblesse dispose à toutes les autres. Nous pensons beaucoup plus que nous ne parlons et nos discours ne sont jamais l'expression fidelle, ou du moins exacte, de nos sentiments. Notre véritable existence spirituelle, celle qui nous distingue des animaux, est toute intérieure. C'est un mystère impénétrable aux hommes. Dans le silence nous ne communiquons plus qu'avec Dieu, nous sommes seuls alors avec la divinité, ne profanons point une faculté si noble et si sublime. Nous serions plus excusables de ne point peser nos paroles que de ne point veiller sur nos pensées. Quand nous agissons extérieurement, la nécessité, l'usage et le respect humain nous entraînent et nous déterminent. L'exercice réel de notre ame n'est que dans nos projets, dans nos vœux secrets, dans les pensées intimes qui n'ont jamais été confiées et dans ces longues rêveries où l'imagination prend un essor si rapide ».

Que cela est bien dit et quelle foule de réflexions viennent se présenter. Où est-il le mortel vertueux dont les pensées toujours pures n'ont jamais fait rougir son front calme et serein ? Helas, existe-t-il sur cette terre et ne serait-ce pas exiger la perfection des anges ? Je le crois car Dieu demande de nous en fait de vertu tout ce qui est possible et il ne nous ordonne que de ne pas arrêter avec complaisance notre esprit sur des objets défendus ou nourrir dans notre Cœur des desirs coupables dont la 1^{ère} lueur n'est peut-être pas volontaire ou dépendants de nous.

[122]

Mardi matin 20. Hier je me levai de bonne heure et fis à peu près comme tous les jours, c'est-à-dire levée à 6 ½, habiller, peigner et jusqu'à 7, Dina va faire mon déjeuner. Je prie et lis durant cet intervalle. Elle revient avec mon café. Je le bois. Je passe chez la Princesse. Nous jouons un peu ensemble. Ensuite, Son Altesse nous fait demander. Nous y allons ensemble plus Mme Batsch. Je cause là un peu avec Son Altesse, Mme Batsch s'occupant de la Princesse, et ce moment est bien agréable pour moi. La Grande Duchesse a tant d'esprit, de bonté, d'instruction et d'affabilité. Ensuite, nous allons nous promener. Nous rentrons à 11 chez Son Altesse où nous restons jusqu'à midi. La Princesse dîne et joue jusqu'à 1 heure. Alors elle se couche. Je rentre chez moi. J'ai le coiffeur pendant ce temps. Je fais une lecture après, c'est à dire à 1 ½ heure. Comme à présent, je travaille ou j'écris mon Journal si je n'ai aucune visite.

Ensuite, je dîne entre 2 et 3 en lisant les gazettes que Son Altesse a la bonté de m'envoyer. Immédiatement après je m'habille, je retourne prendre la Princesse pour aller chez sa mère et de là à la promenade nous rentrons à 7 heures ½ ou 8, restons chez Son Altesse ½ heure plus ou moins. Je rentre chez moi, je lis quelque peu jusqu'au souper à 9 ou 9 ½. Après ce repas, je lis mes livres de dévotion. J'appelle Dina et je me couche.

Mercredi, jeudi, vendredi et samedi j'ai de 8 à 9 une leçon d'allemand mais je dois changer cette heure qui est celle de la promenade de la Princesse et je ne sais si mon maître le pourra. Ensuite, je me reproche fort de n'avoir pas là 1 heure pour l'allemand d'une manière fixe et invariable. Je le veux absolument et la prendrai en me levant 1 heure plus matin ou en écrivant d'une et demi à deux heures et demi mais alors mon Journal et celui de la Princesse devrait se faire le soir et je tombe

²² Ce conte fait partie du recueil *Nouveaux Contes moraux*, paru en 1802.

toujours de sommeil depuis 9 heures. Les longues promenades auxquelles je ne suis pas habituée surtout avec un enfant qui baguenaude et se détourne toujours et qu'on doit suivre me fatiguant extrêmement.

Nous allâmes

[122v]

hier matin en voiture au Belvédère, château du Prince à $\frac{3}{4}$ de lieues d'ici. On y va constamment par une avenue de toute beauté. Le château n'est pas beau mais assez commode et agréable pour habiter l'été. Les promenades sont assez peu de chose. L'orangerie est belle. Je voudrais seulement que si l'on ne va pas à Welhemstalh²³, ce qui n'arrive pas tous les ans, on nous laisse passer l'été avec les enfants au Belvedere. Ils seraient si heureux. Le parc de Weimar est bien beau, bien agréable et près du château mais il faut toujours s'habiller, y aller à certaines heures passer en ville etc.

Hier soir nous y allions et Mme de Hein, tante de Mme Helwig qui avait [invité] la Duchesse à boire le thé et qui habite au commencement du parc, était avec sa société devant sa maison. On nous appella et nous nous arrêtâmes là 1 heure bien agréablement pour moi car outre la Duchesse (qui par parenthèse fut très affable hier pour moi ce qui me rassura un peu) et Mme de Hein, je fis là connaissance de Mlle de Bonbach qui me plaît beaucoup. Elle a une figure des plus agréables et une expression de bonté, de simplicité et d'amabilité très grande. Elle fut des plus accueillants pour moi et je ne [un mot illisible] point du défaut de société qu'on lui attribue a un haut degré: la distraktion.

J'y vis aussi Mme Schiller qui n'a pas l'air d'avoir l'esprit de sa sœur²⁴, ni le génie de son mari car elle rit toujours sans trop savoir de quoi, mais porte dans toute sa personne une telle empreinte de bonté et de bienveillance qu'on oublie bientôt de songer à autre chose. Enfin, j'eus le bonheur de voir là, fort à mon aise, le grand et bon Wieland. Le respectable vieillard inspire une vénération profonde avec son grand âge, ses cheveux blancs, ses titres de gloire littéraires et son extrême simplicité, sa modestie, sa bonté touchante.

[123]

Je ris que la Duchesse, qui l'aime beaucoup et lui cause volontiers, lui parle de moi. Je tiens de Son Altesse qu'il avait su son projet relativement à moi et l'avait fort encouragée. Je fus très émue quand il s'approcha de moi et me dit en français que malheureusement il parlait peu et mal cette langue, qu'il regrettait fort que ce ne fût pas la sienne mais que cela ne l'empêcherait pas de me voir souvent. Je lui répondis que j'allais m'appliquer à apprendre l'allemand avec un nouveau courage et que l'espoir qu'il me donnait serait un bonheur que j'appréciais bien plus qu'il ne m'était possible de le lui exprimer.

Nous allâmes faire un petit tour dans le parc et en revenant seule avec la Princesse et Mme Batsch, la soirée était si différente des précédentes et l'air si doux, si semblable à celui de mon bien aimé pays, que je ne pus pas résister longtemps à l'émotion qui déjà était excitée par la satisfaction de cette soirée et l'intérêt avec lequel Mme Schiller m'avait parlé de la Suisse. Je ne pus retenir mes sanglots. Ce qui me faisait peine, par l'étonnement douloureux de l'enfant, et la nécessité d'entrer chez Son Altesse. Elle n'était pas encore rentrée et j'ai eu le temps de me calmer un peu. Mme Batsch fit à cet égard tout ce qu'elle put avec une délicatesse pleine de sentimens qui m'attache vraiment à cette excellente femme. Cependant, quand Son Altesse arriva, je ne pus entièrement me contraindre et dus lui dire la simple vérité. Oh avec quelle admirable bonté cette excellente Princesse me rassura, me plaignit, entra dans mes idées et dans mes sentimens. Quand la Princesse partit, Elle voulut me garder et je passai une heure délicieuse dans sa conversation si pleine de charmes et d'agréments. Elle me dit beaucoup d'avoir avec elle de la franchise, de demander les choses qui tiennent à la forme à Mme de Henkel mais de ne me livrer entièrement avec personne. Elle desira que j'apporte toutes les invitations qui

[123v]

pourraient être faits et qu'ensuite cet hyver j'aille au spectacle. Elle eut la bonté d'ajouter pour me rassurer sur les craintes que je montrais d'aller au thé chez la Duchesse, ce que Mlle Mazelet m'avait

²³ Wilhelmsthal est une ville située à environ 150 kilomètres de Weimar et faisant partie du même duché. La cour devait sûrement y avoir une résidence secondaire.

²⁴ Caroline von Wolzogen-Logenfeld (1763-1847), écrivaine allemande, surtout connue pour son roman *Agnes von Lilien* paru en 1793.

deja dit, que ma physionomie et mes manières avaient prévenus en ma faveur, que tous ceux qui m'avaient vue parlaient avantageusement de mon air modeste de doux (je repette ses expressions) et que je n'avais qu'à continuer, être avec la Duchesse très réservée et en arrière qu'alors elle s'avancait [reretrascription incertaine]. Ce matin j'ai reçu d'elle une fort jolie garniture de robe de roses blanches. Je ne sais si c'est pour le jour du batême mais il me semble qu'une garniture de fleurs de batiste ne va pas avec une robe brodée en or. Je n'ai pas remercié Son Altesse pour le cadeau, je le ferai ce soir.

Nous avons été promener à un jardin potager du Duc qui est très spacieux. En allant j'ai acheté un parasol, le soleil me faisant excessivement mal à la tête, et, en revenant, j'en ai pris un autre que j'ai envoyé à Mme Batsch qui n'en avait point. Elle a eu tant de bontés pour moi, c'est une vraie satisfaction que cette bagatelle à lui offrir. Nous sommes allées en rentrant chez Son Altesse Impériale et, seule avec elle, j'ai eu une conversation bien intéressante, sur son enfant d'abord, et plusieurs lectures et opinions. Je lui en veux toujours un peu de ne pas connaître Clarisse²⁵ et de n'aimer et sentir aucun roman. Elle est cependant bonne et sensible mais la peinture de la passion l'ennuye. C'est une tête si bien organisée qu'il n'y a pas le moindre recoin pour l'exaltation.

J'ai beaucoup écrit et suis après diner. Je crains que cela ne me fasse mal, quoique ma santé se soit très améliorée, mais la Princesse m'ayant fait faire avec elle un 1^{er} repas, ce dernier aura peut être peine à passer. J'ai lu entre ma coiffure et mon diner un conte de Mme de Genlis intitulé Le chateau du Dolméras²⁶ qui n'est pas très intéressant mais où elle se moque assez joliment du gout des chateaux gothiques et ténébreux et des idées romanesques de la Jeunesse. J'ai reçu de lettres de Mme Hediis en contenant une pour Mlle Mazelet, une de M. M²⁷, une de Mlle Duvoisin²⁸, [un ou deux mots illisibles] relative à cette aumone, toutes bonnes nouvelles et amicales. [...]

25 Louise Martin fait ici sûrement référence au roman anglais *Clarisse Harlowe* (1748) écrit par Samuel Richardson (1689-1761) et traduit en français en 1751.

26 Ce conte fait lui aussi partie du recueil *Nouveaux Contes moraux*, paru en 1802.

27 Personne non identifiée.

28 Mme Hediis et Mlle Duvoisin sont deux femmes que Louise Martin a rencontré lors de son trajet du Pays de Vaud à Weimar.

Les premiers temps de Louise Martin à la cour se passent plutôt bien. En tant que gouvernante, elle accompagne la jeune princesse aux nombreuses sorties et activités de la cour. Toutefois, quelques mois après son arrivée le journal évoque déjà quelques problèmes et chagrins. Louise Martin, qui était dans un premier temps très admirative de la grande-duchesse, change petit à petit d'opinion sur elle. La gouvernante est peinée d'être traitée comme une domestique et de ne pas être perçue comme une amie. De plus, des divergences quant à la façon d'éduquer l'enfant éclatent entre les deux.

La Vaudoise est également déçue de Mlle Mazelet qui prend toujours la défense de son ancienne élève, et de la société de la cour en général, pour sa « fausseté » et son « manque de jouissance ». Louise Martin broie du noir et évoque souvent dans son journal qu'elle est malheureuse. Pour ne rien arranger, c'est à cette période qu'elle reçoit la triste nouvelle de la mort de sa mère, qui va beaucoup l'affecter.

Mon Journal secret
Louise Martin de Lonay
Weimar, janvier, février, mars, avril, mai, juin 1812
Belvedere juillet²⁹
10 cahier

[154]

10 janvier 1812

Sans retourner sur les jours écoulés hélas, j'ai assez de mes sensations présentes ! Mlle Mazelet sort d'ici et m'a donné la solution de quelques refroidissements que j'avais cru remarquer dans la manière de Mme la Grande Duchesse et de gené dans celle de Mlle Mazelet.

La première, d'après de certaines insinuations, a trouvé que je faisais trop de visites. Le bon Dieu sait que la moitié du tems c'était par devoir. Quelle s'est persuadée que j'aimais passionnement le monde, que la retraite me pesait, que la place m'était à charge, que je me livrais à tout le monde et cela sur la franchise déplacée que j'ai eu à son égard avec Mlle Goor. Cependant je ne suis point sortie aussi souvent que je ne l'aurais pu. J'ai refusé plusieurs fois des plaisirs que Son Altesse m'offrait. Je n'ai jamais fait de visites aux heures où je pouvais être utile à ma Princesse et la seule fois où j'ai manqué d'être là, c'était lorsqu'une promenade en traîneau au lieu de durer 1 heure n'en dura qu'une ½, que je fus plus longtemps chez Mme de Stein. Dieu sait encore que je n'ai eu de confiance qu'en Mlle de Goor et l'autre jour quelque chose sur la Dylon en Mme de Stein.

Si la Grande Duchesse peut vivre sans amis et confiance pour personne ni moi, je ne le puis pas. Je lui ferai tous les sacrifices possibles pour le monde. Mais pour un bonheur tranquille, celui d'avoir des amis, j'avoue que j'aurais peine à y renoncer. Comme elle m'a mal jugée ! Quelle défiance elle a pris à mon égard ! Ceci me déchire le cœur ! Comment ma manière ronde, franche, confiante aura donc servi à me nuire. Mon attachement pour elle, pour ma Princesse, mon exactitude à mes devoirs

²⁹ Il est visible que les mots « février, mars, avril, mai, juin » et « Belvedere juillet » ont été rajoutés par la suite.

n'ont donc su faire aucune impression! Mais pourquoi m'y attendre? Je veux me calmer. J'ai prié Dieu de me soutenir. Il le fera sans doute. Ah si j'étais exempte de tout blâme et reproches devant lui que m'importeraient ceux du monde! J'espère en sa miséricorde. Il aura pitié de moi, isolée dans une terre étrangère ayant renoncé à tout ce qui compose la douceur de l'existence. Il pardonnera

[154v]

mes fautes.

Je veux continuer à aller mon train, remplir mes devoirs du mieux possible. Je renoncerai encore à toutes mes sorties et me contenterai d'avoir quelques fois Mlle Goore ou quelqu'un de chez moi. Et enfin si Son Altesse est mecontente et quelle ne veuille pas me garder, Mlle Mazelet me reconduira au printemps.

Tranquillisons nous. Je ne suis pas bien. Mon esprit est angoissé, mon cœur est très souffrant et j'ai assez de toutes mes peines sans y ajouter encore. Je n'aime pas la dissipation ni extraordinairement sortir et cependant ici, ou je dis tout, je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. J'ai du regret de manquer le bal (de club) de ce soir. Je n'ai point reçu d'invitation il est vrai, mais Son Altesse eut pu m'en procurer une. Elle ne l'a pas fait. Pas un mot ne sortira de ma bouche mais j'avoue que cela me peine plus par l'intention encore et comme suite de sa manière de penser que par la privation du bal en lui même. J'ai éprouvé la même impression plusieurs fois pour le spectacle, pour la promenade en traîneau que j'aime avec passion. Non seulement Son Altesse ne m'a pas proposé d'en faire une fois mais elle a pris ma Princesse avec elle deux fois (aujourd'hui encore) et Mlle Mazelet avec au lieu de moi, que la Princesse demandait.

Un poids cruel oppresse mon ame! Ah je l'ai toujours pensé, je n'étais pas faite pour vivre à la cour. J'avais un pressentiment que le peu de bonnes qualités que je puis avoir seraient comptées pour rien auprès de mes défauts et que ma manière ouverte déplaisait au lieu de prévenir. Cependant, j'avais mieux attendu de Mme la Grande Duchesse et mon mécompte m'est bien affreux. N'y pensons plus. Ne la considérons que comme ma supérieure, la mère de mon élève et n'attendons de là ni amitié, ni confiance, ni plaisirs. Ne comptons plus sur aucune jouissance mondaine et refusons souvent celles qui me seront offertes. Ce moyen, je m'en flatte, on me conciliera la bienveillance de Son Altesse ou du moins mettra le droit de mon côté. Mademoiselle Mazelet reviendra ce soir, il faut que je

[155]

lui parle encore.

Il y a 8 jours que je n'ai pas vu Mlle Gore qui a fait son déménagement. Ma liaison avec elle a aussi inquiété Son Altesse Impériale car elle s'ombrage de tout.

J'ai eu une lettre de Sophie³⁰ et une de mon frère. J'ai répondu à la 1^{ère}. J'en ai eu une aussi de Mlle Duvoisin.

Nous attendons le Prince Héritaire après demain et l'ambassadeur la semaine prochaine. Pourvu que sa maison ne me donne pas encore de nouveaux chagrins car à présent que je suis suspecte, j'aurais des torts partout.

Le maréchal d'Ende m'a bien peinée hier en me parlant de l'habillement que j'avais donné à la jeune Golditz. Comment l'a-t-il su? Je l'ignore. Je ne lui répondis rien et m'en fus. C'était au thé chez Son Altesse. Il y eut ensuite un joueur de gobelets qu'elle désirait que la Princesse ne vit pas. Je la remontai et, quoique Madame la Grande Duchesse m'eut offert de redescendre, cependant je n'en fis rien pour n'avoir pas l'air de laisser toujours ma Princesse. Quel compte l'on m'en tient!... Je ne veux plus m'affecter.

Depuis les 1^{ers} jours de l'année je me suis réglée mon tems. Je me lève à 7 heures. Je m'habille, me peigne, prie, lis, ensuite de jeune, vais chez ma Princesse, je la conduis en bas où Son Altesse vient la prendre. Il est 9 heures. Je fais de l'allemand jusqu'à 10 puis lis l'histoire et écris jusqu'à 11. Je vais à la promenade avec ma Princesse. J'assiste au retour à son diner en lisant de l'allemand avec Mme Batsch. Après je ramène la Princesse dans la pièce à côté de moi et je lis du français, travaille ou joue avec elle jusqu'à 2 ½ heures. Je la reconduis chez elle, je dine, m'habille, vais reprendre ma Princesse, l'amène dans son appartement. Je lui apprend l'a.b.c. jusqu'à 6 heures. Nous descendons, je travaille chez Son Altesse jusqu'à 7. Nous venons souper. À 8 je rentre chez moi. Je lis ou j'écris ou travaille, souvent des lettres ou mon journal ou des comptes ou quelques lectures plus légères quand je suis

30 Très vraisemblablement Sophie Monod, une amie de Louise Martin à Lonay.

très fatiguée. Ensuite, toujours mes lectures du soir et me couche quelques fois à 10, quelques fois à 11 ou plus tard. Cela dépend de l'heure où vient Son Altesse voir ses enfants. Je dois toujours l'attendre, ce qui est fort gênant. Elle vient plusieurs fois par jour, traverse toujours mon

[155v]

appartement en sorte que je ne suis point du tout chez moi mais toujours en vue. Ceci m'est très désagréable mais je n'en n'ai soufflé mot.

Quelques fois la soirée depuis 6 heures est spectacle ou sortie et alors Mme Batsch prend ma Princesse, ce qui est fort rare, ou nous avons des enfants dans notre appartement ou enfin je sors quelques fois après le souper de ma Princesse.

Madame de Hein, qui est une personne bien respectable, m'a témoigné dans cette visite du matin que je lui ai fait un intérêt et une bienveillance qui m'ont fort touchée. Hélas, j'en ai inspiré ici à tout le monde m'assurant elle, excepté, pensais-je, à la personne que surtout j'aurais voulu avoir de mon côté !

Songez, me dit Mme de Hein, quand vous passez à la Suisse avec regret, ce qui est fort naturel, que du moins ici nous vous aimons aussi beaucoup et qu'avec votre excellent caractère on trouve des amis partout.

Excellente et digne femme. Que Dieu te recompense pour tes paroles de consolation et de paix ! Je laisserai du moins ici si je dois quitter ce pays si tôt quelques souvenirs favorables et à cet égard mon cœur me dit que j'en suis digne !...

Je ne puis m'empêcher de croire qu'on fait des rapports à Son Altesse Impériale contre moi et qu'elle les écoute. Qui, je ne le sais pas et desire l'ignorer toujours. Puissé-je ne jamais apprendre à haïr !

Samedi soir 11

Hier j'eus Mlle Mazelet jusqu'à 10 heures et demie chez moi. Elle fit son possible pour me rassurer et m'encourager mais il n'en n'est pas moins vrai que si Son Altesse est contente pour elle, elle craint pour moi qu'elle se défie extrêmement de mon caractère, qu'elle me juge très fausement mais que quelque peignée que j'en sois, je ne changerai rien à ma manière. Seulement, je me renfermerai plus en moi même puisqu'en me montrant, je suis si mal jugée. Je sortirai encore moins puisqu'on me croit dissipée et ceci ne me coutera pas beaucoup. Seulement j'aurais aimé à en faire le sacrifice de moi même et Mme la Grande Duchesse, comme par punition, ne m'a proposé ni le bal de hier ni le grand opéra d'aujourd'hui Iphigénie³¹, ni d'aller en traîneau etc. Mlle Mazelet m'a montré plus d'intérêt et comme une sorte de piquerie de sa part et de celle de Son Altesse de ce que j'avais eu pour quelqu'un d'autre de l'intérêt et de la confiance. Mais Dieu sait si je pouvais en avoir en Son Altesse les premiers tems et si mademoiselle Mazelet a cherché à gagner la mienne.

[156]

31^e janvier

Tout est resté comme il était. Ma Princesse a eu un gros rhume accompagné de fièvre qui nous a fait passer de bien mauvais moments de jour et de nuit, surtout par l'inquiétude vraiment déraisonnable de Son Altesse Impériale.

J'ai été renfermée avec elle pendant 15 jours sans distraction quelconque et cependant Son Altesse n'en suit pas moins à son système de rigueur, c'est-à-dire de privations pour moi. Il y a eu des parties de traîneau, des bals, des concerts, des soirées, de jolies pièces au théâtre depuis que ma Princesse est mieux sans qu'elle n'ait proposé ni les uns ni les autres. Je dois m'attendre à tous les sacrifices, à tous les renoncements. Et je suis à peu près sûre que je dois ceci aux bons offices de Mlle Mazelet qui a toujours trouvé et dit à Son Altesse qu'elle me procurait trop de distractions etc. Aussi la Grande Duchesse a-t-elle changé du tout au tout. Avant hier, il y eut concert chez elle et contre sa coutume très positive, elle ne me proposa point d'y aller après le diner de ma Princesse.

Hier, c'était le jour de naissance de la Duchesse que nous fûmes en grande parade félicitée. Le soir après un grand départ, la Grande Duchesse donnait bal et souper. Elle ne m'invita point et ne pouvant comprendre pourquoi, je pris un détour et demandai à Mlle Mazelet si Son Altesse n'était pas fâchée contre moi qu'elle ne m'eût pas proposé le bal. Elle m'assura que non mais que la Grande

³¹ *Iphigénie en Tauride* est une tragédie lyrique élaborée par le compositeur bavarois Christoph Willibald Gluck (1714-1787) et représentée pour la première fois en 1779.

Duchesse et elle même Mlle Mazelet ne trouvaient (ce qui veut dire pour la traduire littéralement qu'elle l'avait fait trouver à Son Altesse quelle gouverne complètement, retourne comme un gant et à qui elle dicte chaque jour de nouveaux changements) ne trouvaient, dis-je, pas à propos que je dansasse au bal de la cour, que ce n'était pas l'usage et quelle s'était informée de ce qui se passait ailleurs.

Je lui dis que cependant Mlle Salomon³² y était bien admise et soupait même à la cour, le tout sans sa Princesse. Elle me dit que chacun avait ses idées, que peut être si Son Altesse Impériale était Duchesse elle penserait autrement, ce que je n'ai pas compris du tout, et plusieurs choses de ce genre.

Je n'avais pas le courage de lui répondre ni de la questionner car j'étais très blessée. J'avoue que je m'en suis voulue d'y être sensible et d'avoir tant de regrets quand j'ai entendu la bonne musique, où les récits des domestiques,

[156v]

les projets des Dames et entendu qu'il y aurait tant d'étrangers: le Duc de Gotha³³, le Général de Bergheim etc.

J'eus le cœur un peu gros mais aujourd'hui était bien pire. Au stadthaus³⁴, on a une redoute ou bal masqué où chacun va pour son argent. Il y en a plusieurs dans l'hiver mais la seule où il soit possible d'aller c'est celle d'aujourd'hui parce que la cour a assisté. Je desirais et ne doutais pas que Son Altesse ne me le proposa alors je comptais lui dire que si elle ne trouvait pas convenable que je dansasse à la cour, moi je trouvais pas plus convenable de danser en ville car alors on doit penser non pas que Son Altesse n'aime pas que sa gouvernante danse mais bien qu'elle ne la trouve pas digne de danser avec la cour, ce qui me semble peu honorable par rapport à moi. Mais tout mon beau raisonnement a été perdu parce qu'on ne m'a pas proposé un plaisir qui en eût été un pour moi car je n'ai jamais vu de bal masqué.

La Grande Duchesse a eu un concert ce soir, encore de ces célèbres étrangers, et ne m'a pas comme autrefois proposé d'y aller. Je ne puis rien comprendre à un tel changement et m'en afflige plus comme une preuve de mécontentement que comme privations auxquelles je ne me suis que trop attendues en venant ici mais j'avoue que

20 février

Je fus interrompue là et dès lors tout ce qui s'est passé m'avait ôté le courage de reprendre ce récit. A la suite d'une lettre de Mlle Mazelet et de la réponse que je lui fis, après avoir consulté Mlle Goze, nous avons eu une explication avec celle-ci et Son Altesse très pénibles toutes deux. Mlle Mazelet croyait avoir à se plaindre de mes procédés, disait-elle, tandis que j'étais blessée des siens. Elle me traita fort mal et Son Altesse encore plus. Elle me reprocha et ma prétendue pente pour Mme de Henkel et l'histoire de Mlle Goze et mes plaintes à Mlle Mazelet dans les commencements et ne voulut entendre

[157]

ou comprendre aucune de mes raisons. J'étais fort malade. Je fus au désespoir et me serais en allée je crois.

Enfin, après une autre explication avec Mlle Mazelet, à qui je dis que sa froideur seule m'avait rebutée, elle se montra fort bien pour moi et dès lors très gracieuse. Son Altesse Impériale, qu'elle-même comme avec un bout de fil, revint à moi le lendemain après m'avoir fait dire le soir qu'elle n'avait point eu l'intention de me faire de la peine etc. C'était le jour de naissance de ma Princesse, ce lendemain le 3 février, elle m'embrassa et me dit les choses les plus obligeantes. Sans cette espèce de réparation, je me serais sûrement en allée car je ne souffrirai jamais d'être traitée avec mépris, surtout quand je ne l'ai pas mérité.

Dès lors, l'une et l'autre ont été très bien et gracieuses avec moi. J'ai taché d'aller toujours de même. Je me suis tout à fait retirée. Je refuse presque toutes les occasions de sortir d'ici et Son Altesse m'aide en me proposant un à deux ou 3 bals. Où elle est allée, elle ne me les a proposés. Mlle Mazelet me

³² Gouvernante de la princesse Hélène Louise Elisabeth de Mecklembourg-Schwerin avec qui Louise Martin tient une correspondance.

³³ Ernest I^{er} de Saxe-Cobourg et Gotha (1784-1844).

³⁴ «Hôtel de ville» en allemand.

disant pour [Plusieurs mots illisibles]³⁵. Quelquefois quelqu'un chez moi, c'est ma seule distraction.

Son Altesse ne m'invita point à danser à son bal de cour. Elle ne l'osait pas. J'ai sû la Duchesse ne l'avait pas voulu, je crois parce que ses gouvernantes ne l'ont pas fait.

Enfin au bal que la Duchesse a donné pour la Grande Duchesse le jour de sa naissance, j'ai été invitée par la Grande Duchesse à revenir quand ma Princesse serait couchée, ce que j'ai fait pour les autres car pour 2 heures que j'ai dansé, je m'en serais bien passée, quoique le bal fut très joli.

La Duchesse ne m'avait point invitée à souper. Ceci est assez vilain de sa part car cela se fait à Gotha et [deux mots illisibles].

Le jour de naissance de ma pauvre petite me fit faire de bien tristes réflexions. Combien d'années encore avant que ma tâche fut terminée? Comment elle le serait, ce que donnerait un jour cet enfant? Ce qu'il deviendrait? Tout cela remplissait mon esprit déjà affecté de choses tristes: ma position quelque heureuse qu'elle puisse paraître extérieurement se présente quelques fois à moi sous un si triste aspect que mon ame en est accablée. Le vide d'affection excepté ma Princesse qui est encore trop jeune pour remplir entièrement ce manque de jouissances intérieures si nécessaires quand on est toujours chez soi, le caractère froid, inquiet et méfiant de Son Altesse, quelques unes de ses idées sur l'éducation, la religion et qui sont tout à fait contraires aux miennes, tant de petits sacrifices, d'amour propre, désagréments, de commodités, de manière de voir, d'agir, de sentir et de penser.

[157v]

Cette dépendance continuelle qui se fait assez sentir, la manière en general dont on est ici les uns avec les autres, des intrigues, de la fausseté, de beaucoup de petits mecomptes dans ce qui tient à mes affaires domestiques, une gêne et une contrariété continuelle de la part de Mlle Mazelet à qui je n'oserai faire la moindre remarque. Une crainte et une incertitude sur la manière dont on doit agir parceque rien n'est positivement réglé, le peu d'agréments de la société qui est generally assez nulle et peu intéressante, sans compter ses regrets, ses peines de se voir loin de tous les siens. La perspective d'une guerre qui peut amener tant de funestes evenements³⁶.

En voilà plus qu'il n'en faut pour donner des sujets de tristesse mais [trois mots illisibles] même ferment la bouche en présentant tant de malheureux plus à plaindre qu'il ne faut pas être ingrate envers la bonne Providence qui nous epargne encore de si cruëls fléaux.

28^e fevrier

Je ne puis jamais que écrire 2 mots ici. Ma position est a peu près toujours la même, c'est-à-dire si penible à bien des égars que quelquefois je crois que la patience et la resignation vont m'échapper et que le desespoir s'empare de moi. Mme la Grande Duchesse me traite toujours avec égars, mieux depuis cette explication, mais toujours avec froideur et contrainte. Mlle Mazelet, qui est pourtant un peu mieux avec moi, m'obsède toujours de contrariétés, d'ordres, de reprimandes, avec un ton si sec, si humiliant que je ne sais pas comment je le supporte. C'est uniquement parce que j'en vis la fin, on l'espère, dans 2 mois. Car si elle devait toujours rester ici, ah je n'hésiterais pas à prendre mon congé³⁷. On peut sacrifier sa liberté mais être esclave à ce point de ses paroles, de ses actions, de tous ses mouvements, n'en faire jamais un qui ne soit désapprouvé, obligée sans cesse de dissimuler et de plier contre sa conviction, ceci est plus que la force humaine ne peut endurer et peut être y aurait il de la bassesse à le faire quand il vous reste quelques moyens de recouvrer une espèce d'indépendance.

Si mon extrême attachement pour ma petite Princesse n'était pas ce qui me retient à présent et l'espoir que tout ceci changerait mais si, comme Mme la Grande Duchesse le desire, Mlle Mazelet vient [158]

ensuite s'établir ici alors bien surement je partirai parcequ'également je ne pourrais plus être utile à mon élève comme je le voudrais. Son Altesse Impériale est entièrement dominée par Mlle Mazelet. Elle ne fait pas un pas ni un geste sans son approbation. Il faut toujours en passer par où le veut

35 Fin de la phrase particulièrement difficile à déchiffrer car ajoutée après entre les lignes déjà rédigées.

36 Dès 1810, les tensions entre les deux alliés russe et français ne font qu'augmenter et laissent craindre un nouveau conflit. Ainsi, Louise Martin écrit ce passage le 20 février 1812, soit quatre mois avant que Napoléon n'entame officiellement la campagne de Russie, qui était déjà pressentie dans son entourage. Voir SENKOWSKA-GLUCK Monika, «La campagne de 1812: autre conséquence du blocus continental. Le conflit franco-russe», in Tulard, *L'Europe au temps de Napoléon, op cit.*, pp. 457-479.

37 Mlle Mazelet qui est à la cour en tant qu'ancienne gouvernante et amie de la grande-duchesse n'est que de passage à Weimar et compte rentrer en Suisse.

Mlle Mazelet et comme nos idées sont souvent très opposée, je ne pourrais vraiment me résoudre à employer ma vie à exécuter les siennes, ceci est très certain. Tant qu'il me restera du pain, je ne vendrai pas ma manière de penser.

Mais avec quelles peines je quitterais cette pauvre petite qui m'aime déjà aussi bien qu'elle peut aimer et qui, je le crois, sentira un jour mes sacrifices. À qui je pourrais être utile? J'ai passé sur bien des choses pour rester auprès d'elle. Mon appartement est désagréable et, ce que je crains le plus, on y est jamais chez soi. Le manque d'une femme de chambre se fait sentir chaque jour. Je suis loin d'être traitée sur le même pied que cette heureuse Mlle Salomon. Je n'ai pas trouvé à beaucoup d'égards ce que j'attendais etc. mais le pire de tout serait une gêne et une contrariété éternelle dans l'éducation de ma Princesse puisque tout le bien que je pourrais espérer de moi serait détruit et je ne m'y soumettrai sûrement pas. Mais sans tant gémir à l'avance, attendons patiemment les événements qui peuvent si fort changer la face des choses et confions nous en celui qui peut tout pour nous. Ah si j'étais plus digne de ses bontés je m'inquiéteraient peut être moins des peines temporelles!

Mon cœur distrait, préoccupé ou plutôt angoissé et dégoûté de tout, n'a pu encore se donner à lui tout entier et, se détachant de tout le reste, ne cherche plus que là repos et consolation. Je prie exactement soir et matin mais souvent avec tant de distractions que je ne puisse en espérer aucun fruit. Mon esprit est comme appesanti. Ces petites peines de tous les jours l'abattent et le découragent au lieu de l'élever à celui qui ne veut pas que nous puissions dire nulle part: il fait bon ici, dressons y nos tentes et y demeurons.

Depuis le commencement du carême, ne pouvant pas trop aller à l'Église et n'y comprenant pas grand-chose,

[158v]

je lis chaque jour un sermon analogue de Massillon³⁸. J'ai été touchée de plusieurs. Ah que le Seigneur daigna faire fructifier ces émotions passagères, daigna me donner son esprit de grâce et de sagesse et je ne regretterai plus rien mon Dieu! Si mes négligences, ma froideur, mon impatience, mes susceptibilités, mon attachement aux choses qui passent, ne m'en sont pas rendues tout à fait indignes, permettez moi de revenir entièrement à vous, tenez moi loin de tout. Je veux, Seigneur, supporter pour toi toutes les humiliations qui me blessent, toutes les contradictions qui m'irritent, toutes les privations qui m'affligent et te les offrir comme une compensation de mes fautes. Aide moi toi même à tenir cette résolution. Qu'importe qu'ici bas je sois plus ou moins heureuse pourvu que je me sois rendue digne de jouir de cette éternelle félicité que tu nous offres à tous!

6^e avril

Grand Dieu? Quand j'écrivais ceci mes larmes coulaient sur des malheurs sans doute sentis mais bien faibles auprès de ceux que m'attendaient. J'étais déjà frappée du coup le plus affreux, déjà mon bonheur pour ce monde était détruit ou empoisonné dans sa source. En un mot, ma mère n'était plus!... Le 23 février, après 5 jours seulement, d'une inflammation de poitrine. Elle termina sa vertueuse carrière le dimanche à 5 heures du soir et rien ne dit à mon âme qu'elle expirait loin de moi. Jamais je ne fus plus tranquille. J'avais eu le lundi de très bonnes nouvelles de ma mère par papa qui me disait qu'elle était à Morges et le vendredi mon frère m'assura que nous avons perdu la meilleure comme la plus adorée des mères.

[159]

Oh comment ai je pu supporter ce coup loin de tous les miens, séparée de mon père, de tous mes amis au milieu d'étrangers, qu'il est vrai, témoignaient la plus vive compassion. Mme la Grande Duchesse, Mlle Mazelet aussi tout ce qui m'approchait mais avec qui ouvrir mon cœur? Avec qui pleurer en liberté? Et que pouvaient d'ailleurs tous les hommes pour moi? Pouvaient ils me rendre ma mère? Pouvaient ils avec toute leur puissance lui rendre un jour la vie, une heure, une minute... Affreuse, insupportable idée. Je ne puis continuer. Tout mon courage, toutes les forces que Dieu avait daigné m'accorder viennent se briser au souvenir de ces affreux moments. [...]

³⁸ Jean-Baptiste Massillon (1663-1742) est un homme d'Église français. Il devient évêque de Clermont en 1718 et écrit de nombreux sermons.

En juin 1812, Napoléon Bonaparte, devenu Empereur des Français en 1804, entame une campagne militaire face à l'Empire de Russie. Bien que le duché de Weimar ne participe pas à la guerre et que les combats ont lieu en Russie, loin de ses frontières, le sujet préoccupe grandement la cour et cela se reflète dans le journal de Louise Martin.

La grande-duchesse Marie Pavlovna de Russie a de grandes craintes pour sa terre natale. L'avancée fulgurante des Français dans un premier temps lui fait redouter le pire pour sa famille et surtout pour son frère Alexandre I^{er}³⁹ qui est à la tête du pays.

Le passage suivant semble rapporter des faits dont Louise Martin n'a pas été témoin directement mais qu'elle a entendu de Mlle Mazelet. On y apprend dans quelles circonstances Marie Pavlovna apprend la prise de Moscou par les troupes napoléoniennes et quelle est sa réaction. Il est également intéressant d'y voir quel rôle joue Mlle Mazelet en tant qu'ancienne gouvernante de la grande-duchesse et quelle est sa place ainsi que son pouvoir au sein de la cour.

Mon Journal secret
par Louise Martin
Belvedere, septembre 1812
octobre, novembre, décembre
fin de 1812
12^e cahier

[...]

[179v]

Vendredi 2^{ème} octobre

Mlle Mazelet vint hier avec Son Altesse Impériale et me donna le mot de l'enigme sur son aparté avec la Duchesse. Mais c'est long à raconte.

M. de Bielke fut chargé par l'ambassadeur de prévenir monseigneur⁴⁰ et de lui montrer la lettre qu'il avait reçue sur la prise de de Moscou le 29⁴¹ afin qu'il le communiqua à Son Altesse Impériale. Mlle Mazelet, qui rencontra M. de Bielke sans rien savoir, fut frappée de la nouvelle mais lui dit que la Grande Duchesse et son mari étaient à la bibliothèque publique et qu'il fallait éviter que Son Altesse Impériale ne l'apprit là, que dailleurs le Prince Hereditaire s'émeuvait trop dans ces circonstances pour pouvoir se charger d'annoncer cette nouvelle à la Grande Duchesse, quil fallait la lui communiquer chez lui et l'engager à aller chez sa mère⁴² qui viendrait apporter cette triste nouvelle comme elle les annonçait toutes.

39 Alexandre I^{er} (1777-1825), empereur de Russie de 1801 à sa mort, il parvient à étendre son empire suite à plusieurs victoires militaires, notamment face à Napoléon. Il est le frère de la grande-duchesse Marie Pavlovna et ainsi l'oncle de la princesse Marie dont s'occupe Louise Martin. Il apparaît aussi sous le nom de «SA Majesté» et «Alex».

40 Le prince Charles-Frédéric de Saxe-Weimar-Eisenach, époux de la grande-duchesse Marie Pavlovna.

41 Les Russes ont abandonné Moscou aux mains des Français qui s'en sont emparés le 14 septembre 1812. Les informations exactes sur l'événement ne semblent pas avoir été transmises à Louise Martin ou à la cour de Weimar en général puisque la gouvernante pense que la prise des Français s'est faite le 29 septembre. Voir SENKOWSKA-GLUCK, «La campagne de 1812», chap. cit.

42 Très vraisemblablement la mère Charles-Frédéric, Louise de Hesse-Darmstadt.

Pendant ce temps, dit Mlle Mazelet, je préparerai la Grande Duchesse et l'emmènerai chez elle. Mais faites que le Prince ne remonte pas.

Elle va donc la 1^{ère} et dit au Prince qu'un de ses gens le demande. Il sort. Longtemps après la Grande Duchesse parle politique. Mlle Mazelet se montre moins espérante que la veille. Son Altesse Impériale s'inquiète, soupçonne que le Prince a été appelé pour une triste nouvelle, sort sans que Mlle Mazelet la retienne parce qu'elle imaginait le Prince et M. de Bielke [depuis] longtemps parti. Bientôt le Prince, qui débattait pour avoir son chapeau et ses gants, entre avec la Grande Duchesse qui le questionne et le tourmente. Mlle Mazelet vient devant lui et lui dit précipitamment: n'est-ce pas monseigneur, il n'y a rien de nouveau?, et lui fait signe de ne rien dire. Blessé de son aire ou de sa remontrance, il sort de ses gonds et debite sa cruelle nouvelle avec toute ses circonstances. La Grande Duchesse dit seulement: Et mon frère? Et ma famille...?

Mlle Mazelet était désespérée. Elle conduit la Grande Duchesse en bas en l'exhortant à ne pas faire de scène et de spectacle devant le peuple qui était rassemblé devant la bibliothèque et par respect veut quitter le bras de la Grande Duchesse. Comment peut on penser au respect dans une telle circonstance? Son Altesse Impériale lui dit bas: Soutenez moi, je vais tomber. Mlle Mazelet la prend fortement par le bras et monseigneur s'approchant, elle lui dit: Ah monseigneur, était ce à la bibliothèque qu'elle devait apprendre cette affreuse, terrible histoire?

Le Prince

[180]

lui répond furieux qu'il savait se conduire et qu'il n'avait de leçon à recevoir de personne.

On rentre. La Grande Duchesse chez elle, le Prince chez sa mère qu'il instruit sans doute à la hâte et amène beaucoup plus furieuse que touchée, dit Mlle Mazelet. Elle traita d'air et de ton cette dernière d'une manière très insultante. Aussi sort il, [dit] elle, et ne rentra pas après le départ de la Duchesse. Elle entendit beaucoup disputer entre la Grande Duchesse et le Prince et son nom repété ainsi que Miss Dylon qui était avec elle dans la chambre à coucher. Elle rentre et comprend que monseigneur se plaignait d'elle. Elle trouva, dit elle, dans son indignation la force et le sang froid nécessaires pour lui répondre. Elle le traita très haut parce qu'il l'avait traitée très bas. La Comtesse de Henkel qui était présente lui disait: mais monseigneur dans ce moment?

Oh, dit Mlle Mazelet, dans ce moment comme dans tout autre, et elle lui dit, apprenez monseigneur que je ne suis ici ni pour vous ni pour votre famille. Que je ne suis que pour Mme la Grande Duchesse qui a besoin de mes soins et dont je ne pourrais me séparer sans inquiétude. Je n'y reste ni pour faire ma fortune, elle est faite, ni pour les agréments que j'y ai car ils sont nuls et au contraire j'ai beaucoup de désagréments. Mais je me regarde comme une garde malade et tâche de faire un peu de bien à la Grande Duchesse sans faire de mal à personne. Vous me repétez que vous êtes Prince, je ne l'ai point oublié mais moi monseigneur je suis une personne comme il faut et ne souffrirais jamais d'aucun grand seigneur, ni ton, ni air méprisant. Que vous avez 28 ans et pouvez vous conduire par vous mêmes, il y a longtemps que je le trouve, mais c'est ce qui n'arrive pas et la manière dont vous vous y êtes pris aujourd'hui ne parle pas en faveur de votre savoir-faire.

Bref, cela continua. Mme la Grande Duchesse était au désespoir. La Duchesse ne s'est pas expliquée plus et a voulu ouvrir l'autre jour la porte que Mlle Mazelet fermait mais celle ci la referma. Le Prince a voulu revenir aussi auprès de sa femme mais Mlle Mazelet reste dans sa dignité et a déclaré d'y être reçue comme elle mérite

[180v]

de l'être. Je lui ai représenté que cela serait un mauvais effet pour le public.

Cela m'est fort égal, dit elle. On dira que je ne suis pas bien depuis cette prise de Moscou.

Sur tout le reste, j'étais fort embarrassée avec elle car si je pouvais lui dire que dans cette circonstance particulière elle me paraissait avoir parfaitement raison et le Prince être tout à fait dans son tort. Cette scène était le résultat d'un long mécontentement que, quoiqu'elle en put dire, elle n'avait point assez cherché à éviter que son air sur et décidé, ses contrariétés pour le Prince etc. avaient du amener une fois ou l'autre.

Elle revient aujourd'hui dîner parce que les Altesses sont à Iéna et j'appréhende ce long tête à tête parce que je ne puis pas lui parler à cœur ouvert et que je compte lui demander si Son Altesse Impériale a quelque chose contre moi, qu'elle me traite si froidement depuis un certain tems.

Nous eûmes hier une scène violente avec ma Princesse. Elle est d'un emportement et d'une humeur irritable qui m'inquiète bien pour l'avenir et le bonheur de sa vie.

Notre pauvre nourrice Simon est partie aujourd'hui à notre grand regret. C'est une charmante femme et bien au dessus de son état. Son Altesse Impériale lui a fait de très jolis cadeaux et lui a donné une pension de 100 [illisible] tandis que la nourrice Schwartz de la Princesse Marie n'en a eu que 80. Mais Son Altesse Impériale préfère beaucoup celle ci, qu'au reste elle a plus vue et qui a effectivement plus d'esprit naturel mais est moins sensible et affectionnée.

La Grande Duchesse l'avait retenue 2 mois depuis que la Princesse est sevrée, croyant faire plaisir à la nourrice et l'ayant volontiers. Cela n'arrangeait pas trop le mari et on représentait vivement à Son Altesse Impériale les inconveniens que pouvait avoir cette prolongation se separation de sa famille et de son mari. Elle en plaisantait et ajouta une fois serieusement :

[181]

oh cela ne fait rien. S'il la rend malheureuse, je la reprendrai à mon service !

Quel beau raisonnement. Separer une femme de son mari et de ses enfans. Ah les grands ont bien peu lidée d'un bonheur domestique et sentimental [retranscription incertaine] véritable et pendant presque toujours que les servir est le 1^{er} de tous, avant hier encore quand Son Altesse Impériale dit à Mme Batsch d'annoncer cette pension à la nourrice, elle fit les éloges de celle ci :

C'est une femme distinguée que je ne perdrai pas de vue et peut être pourrai je un jour la reprendre.

Oh, dit Mme Batsch, ce serait charmant que Votre Altesse Impériale puit [retranscription incertaine] une fois l'employer de nouveau comme nourrice.

Oh cela pas, dit la Grande Duchesse, mais une place ici, celle de Tarberinn ou comme cela par exemple.

Mme Batsch eu le courage de lui dire : mais Votre Altesse, elle a mari et enfans.

Qu'est ce que cela fait, repartit Son Altesse, on en aurait soin. Comment fait donc la Tarberinn ?

Votre Altesse Impériale, son mari n'avait pas de quoi la nourrir, ce n'est pas le cas de la Simon. Elle se trouve heureuse avec son mari et une séparation en pareil cas est toujours facheuse. Si Tarberinn avait pu faire autrement, elle n'y aurait certainement pas consenti.

Cela déplut à Son Altesse Impériale. On l'entendit dit à son ton. Et toute cette petite discussion m'avait de sa part bien déplue ainsi que sa reponse un jour après le retablissement de Tarbberin dont je me rejouissais en lui disant que j'aurais été bien fachée si elle fut morte.

Et pourquoi ? me dit-elle du plus grand sang froid.

C'est une vraie ingratitude pour une femme qui a été aussi fidelement devouée à la Princesse Marie. Et si une nouvelle connaissance efface ainsi tout souvenir des services passes en verité cela n'est pas encourageant et de semblables apperçus me donnent toujours terriblement et bien tristement à penser. [...]

La campagne de Russie finit par être une déroute pour Napoléon. Profitant d'une armée française affaiblie, la Prusse, puis l'Autriche, décident de rentrer en guerre aux côtés de la Russie dans l'objectif de mettre définitivement un terme aux conquêtes napoléoniennes. Cette nouvelle guerre qui débute dès février 1813 voit cette fois ses combats se dérouler en grande partie sur le sol allemand⁴³.

Craignant pour la sécurité de sa sœur, Alexandre I^{er} demande à la grande-duchesse de Weimar et sa famille de le rejoindre en Bohême. Notre jeune Vaudoise, qui évoquait de plus en plus l'envie de rentrer dans sa patrie, doit ainsi au contraire suivre la cour dans sa fuite et s'éloigner encore plus de la Suisse.

La première destination est la ville de Teplice en actuelle Tchéquie. La grande-duchesse y retrouve son frère que Louise Martin peut aussi rencontrer.

Mon Journal secret
 Louise Martin de Lonay
 Commencé à Toeplitz [Teplice]
 Avril 1813
 [15]

[224]

Jeudi 29^e avril 1813. Toeplitz [Teplice] / [un mot illisible]

Nous avons été si agités ces jours que je ne sais comment mon tems s'est passé. Ensuite deux lettres. Une a Mlle Gore et 1 à Mme Batsch m'ont pris le peu de tems dont je puis disposer ici.

Samedi et dimanche je promenai avec la Grande Duchesse. Elle était tout à fait désespérée que l'Empereur ne lui eut point permis d'aller à Dresde⁴⁴, très fâchée contre lui et peut être un peu contre moi qui ne pouvais pas lui parler contre ma conscience [un mot illisible] blâmer l'Empereur quand je trouvais ses raisons justes. Quel air avait son voyage si son frère lui manquait ainsi ? Que les inconvenients pour elle consistait dans son absence et non dans son séjour à Dresde. Je ne lui dis pas que moi je ne serais aussi pas partie, puisqu'à présent c'était inutile mais lui dis qu'il me paraissait tout autre d'être reçue dans un pays neutre, tranquille, où son frère lui ferait une visite bien naturelle que d'aller au quartier général russe.

Nous débatimes longtems. Je lui dis que je sentais vivement qu'elle regrettait de ne pas aller à Dresde et de ne pas pouvoir revoir tous ses compatriotes, mais que cependant son but principal, celui de voir l'Empereur serait rempli.

Où et comment ?

Pour quelques heures. Que dans les circonstances et avec sa disposition d'ame, les fêtes de Dresde lui eussent été bien à charge.

J'y aurais assisté par égard pour l'Empereur mais non pris part.

Bref, jamais je n'ai vu quelqu'un de plus renversé du matin au soir. Car à 11 heures qu'elle avait eu

⁴³ BOUDON Jacques-Olivier, *La France et l'Europe de Napoléon*, Paris : A. Colin, 2006, pp. 271-284.

⁴⁴ La grande-duchesse veut rejoindre son frère Alexandre I^{er} dans le quartier général de son armée à Dresde.

cette lettre, elle n'était point affligée et ne pouvait assez admirer son frère et l'après midi, quand je lui demandai si elle était fachée de ne pas aller à Dresde :

Comment fachée ? Je suis au désespoir. Je ne conçois pas l'Empereur. Au reste, je lui écris pour me permettre ou d'y aller ou de m'établir dans un village plus près de Dresde où il pourrait venir quelques fois. Je tiens tout de lui, je suis tout par lui et s'il me manque, il ne me reste rien.

Lui est plus raisonnable et lui rappelle enfin qu'elle est devenue Princesse d'Allemagne.

Elle me dit: je suis bien contente que Mlle Mazelet ne sache pas tout ceci, elle

[224v]

en ferait une maladie. Je me garderai bien de le lui écrire etc. Le malheur qui m'a toujours poursuivie continue etc.

Enfin, jamais je n'ai vu quelqu'un plus fier [retranscription incertaine] qu'elle. Son amour propre souffrait je crois autant que son sentiment. Elle craignait que l'invitation de son frère ainsi en l'air ne justifia pas assez son départ. Pour la remonter, je lui dis que quand elle aurait vu son frère, elle oublierait tout ceci.

En rentrant, elle s'excusa de m'avoir fatiguée de ses soucis et qu'elle me priait si je ne lui en parlais que par complaisance et parce que je la savais occupée de ne pas s'y astreindre.

Mais Votre Altesse peut elle penser que je n'y prenne aucune part ? C'est que j'ai besoin de savoir ce que [un mot illisible] Votre Altesse.

Elle me pressa contre elle et me témoigna qu'elle en était reconnaissante.

Le lendemain, lundi matin, arriva la réponse de l'Empereur, qu'il désapprouvait le rapprochement mais annonçait qu'il viendrait le lendemain passer le jour ici où il désirait avoir un logement à lui. On en chercha un de suite et l'on prépara tout.

Le mardi matin dès 9 heures, tout était sous les armes. Il n'arriva qu'à midi. Une demi heure après, il vint à pied suivi d'une foule de monde qui l'avait accueilli à son arrivée avec des vivats redoublés. Son Altesse Impériale envoya ses Dames en bas et nous dans notre chambre. Elle le reçut dans celle qui était à côté. Son émotion était extrême et j'avais craint qu'elle n'y put la soutenir. Mais elle éclata par des pleurs de joye et elle fût soulagée: Mon frère, mon frère, disait elle avec ce cri de l'ame si touchant, que je suis heureuse de vous revoir. Leurs embrassements, confondirent leur mutuel attendrissement.

Bientôt après, elle nous appella, présenta sa fille puis moi à l'Empereur qui reçut l'une avec infiniment d'amitié et l'autre de bonté. Je le trouvai moins beau que je n'attendais, mais on n'a pas une physionomie plus heureuse, plus parfaite, plus agréable. Il est un peu trop gros. Ses yeux ne disent pas grand chose. Toute

[225]

son expression est dans la bouche, la plus belle du monde. Ce qui nuit beaucoup à cet égard et à d'autres, c'est sa surdité très sensible. Il faut lui crier ou lui repetter 3 ou 4 fois. Lui même parle très haut et un peu comme quelqu'un de sourd. Il a le ton entrecoupé et court d'un soldat mais du plus poli, du plus excellent militaire.

La Grande Duchesse nous renvoya bientôt et resta avec lui seule jusqu'à 2 heures. Alors les Dames vinrent. On se mit à table. Il n'avait avec lui que son mareschale, le Conte Tolstoï⁴⁵. Nous le revimes un instant avant le dîner. Il caressa l'enfant qui était fort embarrassée avec lui quoiqu'il lui plût beaucoup. Après le repas, il fut dormir.

Nous allâmes promener à 5 heures au parc. Son Altesse Impériale nous dit d'attendre, qu'elle y viendrait avec l'Empereur. A 6 heures, ils arrivèrent tout seuls. Nous les accostâmes. Tout de suite Sa Majesté voulut que nous fassions de la promenade et y eut sans bontés pour moi comme de vouloir que je marche sur la même ligne qu'eux, de recommander toujours à la Grande Duchesse de laisser la place à côté d'elle, voyant que je me mettais derrière sur le chemin se retrécissait.

Nous arrivâmes à un petit Temple orné pour l'Empereur. Je restai dehors. Il vint lui même me chercher, me dit: Nous sommes donc sans facon. Venez. Je suis de la vieille mode, dans les vieux principes. Il me demanda de quelle partie de la Suisse j'étais, combien il était attaché à tous mes

45 Très probablement Alexandre Ivanovitch Ostermann-Tolstoï (1772-1857), issu de la célèbre famille russe aristocrate Tolstoï, ce militaire de carrière s'est distingué lors des guerres napoléoniennes face aux Français, notamment durant la campagne d'Allemagne en 1813.

compatriotes, que s'il savait et valait quelque chose, il leur en était redevable. Il fit l'éloge de leur conduite dans l'étranger, de leur mérite à tous, de celui particulier de M. La Harpe⁴⁶.

Je lui dis que son cœur était bien vraiment Russe et dévoué à Sa Majesté.

C'est moi, dit il, qui lui suis et dois lui être attaché et dévoué.

De milles choses aimables: il me fit toujours passer devant lui aux ports. En rentrant, ils prirent du thé. La Grande Duchesse alla s'habiller pour aller avec lui en droschke⁴⁷. Pendant ce moment, il vint à moi et me baisa plusieurs fois la main comme c'est d'usage en Russie et comme il l'avait fait pour ces Dames dans le fond. Il faut l'embrasser quand il vous fait cette politesse mais je n'en fis rien. Il me fit de grands éloges de ma petite et des choses agréables pour moi. J'aurais voulu lui dire quelques-unes de celles que vraiment je pensais pour lui

[225v]

mais la nécessité de tant crier m'embarassait encore plus.

Ils furent promener. Il prit congé de nous parcequ'on lui dit que sa nièce serait au lit à son retour mais je ne pus l'y déterminer. Elle voulait avoir à embrasser encore une fois son cher oncle Alex. Cette belle passion vainquit sa timidité et à son retour, elle lui fit mille graces. Il fut d'une bonté touchante avec elle. Il a quelque chose de si extrêmement simple, franc, sans façon et doux. Qu'il aime les jolies femmes, on s'en aperçoit. Il fit un petit bout de cour à la Comtesse de Beust qu'il a toujours [un mot illisible] protégée.

Pendant qu'il soupait, on vint lui faire musique et crier mille fois: Vive le grand Alex. Toute la ville de Toeplitz [Teplice] était là comme elle l'avait suivi tout le jour. Beaucoup de maisons était illuminée. Cet enthousiasme spontané m'émût extrêmement. Il a laissé chacun enchanté de ses graces et de sa politesse si cordiales. Il s'enfut à 10 heures et partit sans revenir ici le matin entre 6 et 7, laissant pour nos domestiques 200 ducats et pour chaque soldat ou gendarme qui avait monté la garde devant chez lui, 10 et 20 pour leur officier. Ce qui m'a étonné c'est que l'ecuyer Muller, qui fut au devant de lui, l'accompagna à la promenade et au départ, n'ait rien reçu.

La Grande Duchesse payait son logement et cependant il dit (l'Empereur) qu'il enverrait de Dresde un souvenir à l'hôtesse. N'enverra t il pas aussi une bagatelle à ma Princesse? Nous étions tous aussi tristes de son départ que nous avions été joyeux de sa présence. Son Altesse Impériale qui la veille était hors d'elle de joye et m'embrassait à chaque instant en me disant: Ah que je suis heureuse!, avait repris sa mine sombre, quoiqu'elle dit qu'elle soit soulagée que tout lui devenait clair, sans s'expliquer d'avantage, et jamais je ne fais la moindre question préférant passer pour froide que de risquer d'être indiscrete.

Elle était triste, découragée et avait de l'humeur. Elle me vit écrire, demanda à qui.

À Mme Batsch

Je vous prie aucun detail politique et sur nous.

Ce n'est pas ma coutume. Je dis seulement que l'Empereur a été ici.

Elle avait un air si sec. Je me rappelai ensuite que j'avais écrit qu'on avait illuminé et porté

[226]

des toast pour l'Empereur. Je lui dis. Nouvelle [un mot illisible] qu'en general je me dispensasse de détails sur leur compte, que cette lettre tomberait entre les mains des Français aussi que son messenger. Elle voulait y envoyer une estafette, finit par me prier de la garder ainsi qu'aux Dames d'honneur de n'en point donner. Je l'ai donc gardée.

C'est cruël, nous n'avons point de leurs nouvelles et nous n'avons point des leurs. La Comtesse de Beust était triste plus que toutes les autres.

Ce soir tard jeudi, la Comtesse Nesselrode⁴⁸ est arrivée et a apporté la nouvelle que l'Empereur et l'armée avait quitté Dresde et se portaient en avant. Napoléon doit être entre Weimar et Naummburg,

46 Frédéric-César de La Harpe (1754-1838), homme politique vaudois, il dénonce la domination de Berne sur le Pays de Vaud et devient pendant deux ans l'un des cinq dirigeants de l'exécutif de la Suisse lors de l'éphémère République helvétique, gouvernement imposé par la France révolutionnaire à la Suisse de 1798 à 1803. Il est également connu pour avoir été le précepteur du tsar Alexandre I^{er} de 1783 à 1795. Voir MEUWLY Olivier (dir.), *Frédéric-César de La Harpe: 1754-1838*, Lausanne: Bibliothèque historique vaudoise, 2011, 300 p.

47 «Fiacre» en allemand.

48 Maria von Nesselrode-Ehreshoven (1786-1849), dame d'honneur de la cour impériale russe. Elle est l'épouse de Charles Robert de Nesselrode (1780-1862), un célèbre diplomate et homme politique russe.

dit on. Dans peu, il y aura donc une affaire et une affaire bien importante ! Et de combien de temps nous n'en saurons le resultat et toutie qu'il peut amener. Quand, comment et pour combien de tems ? Tout cela doit finir.

Dieu seul le sait. Nous sommes petits, bien petits, bien bornés et misérables. Nous nous inquiétons, nous nous agitons et après tout nous ne sommes pas plus avancés. Sans la confiance que Dieu conduit les événements, il y aurait de quoi perdre la tête.

Je n'étais pas bien, angoissé ce matin. Je suis sortie à 11 heures seule, la Princesse ne promenant pas ce matin, pour me dissiper un peu. Mes pensées me suivaient partout.

J'ai rencontré M. Pochel [retranscription incertaine]. Il m'a accompagnée. Hélas, nous n'étions pas 5 minutes ensemble que chacun de nous communiquait à l'autre les mêmes idées fixes qui ne quittent presque plus aucune tête. Cela eteint et abyme tout à fait. On ne se sent plus, ni imagination, ni gaité, ni aptitude à rien.

On répandait aujourd'hui le bruit que le Duc de Weimar etait allé à Francfort ou Mayence faire sa cour à l'Empereur des Français. Je n'en crois rien. Il nous [un mot illisible] facilement un mot de ce pauvre Weimar...

Je revois les dernières pages de l'autre cahier de mon journal et n'y trouve pas marqué que l'on avait eu je ne sais quel jour la nouvelle que les Prussiens et les Français s'étaient battus dans les rues de Weimar, qu'à 3 reprises les Français avaient repoussés leurs

[226v]

ennemis et que la division [un mot illisible] y etait restée et s'était etendue jusqu'à Iéna. Toutes communications etant ainsi interrompues, les dernières lettres etaient du 17 et dès lors rien du tout.

Celle qui a appris cette nouvelle etait de Mme de Müffling à M. d'Ende et ecrite d'Altinbourg où il s'était sauvé dans la nuit. Il se rend a l'armée prussienne, dans laquelle il veut prendre du service (avec l'état de goutte où il a été et sa pauvre femme que je plains de toute mon ame, laissée à Weimar avec ses trois enfans), ainsi que le Marechale d'Ende qui l'a dit ouvertement. Il attendit seulement pour y aller que la Grande Duchesse ait reçu quelqu'un pour le remplacer au moins momentanément. Ce sera je crois M. de Seebach.

On a dès lors lu le detail de toute cet engagement d'avant postes à Weimar, qui n'en n'a ressenti, assure t on, aucun dommage. On avait parlé de feu mais cela ne s'est pas confirmé, d'otages pris par les Français, Ligeser, Spiegel, Pogt [retranscription incertaine], mais ceci encore est faux.

Le Duc avait envoyé une partie de ses chevaux et de ses voitures à Dresde, pourvu que cela ne lui soit pas compté à crime ainsi que l'engagement de son contingent dans les troupes du general Blücher (prussien), lequel au nombre de 2 ou 3 cents s'était rendu devant 25 hussars, dit on.

On ne peut pas être plus inquiète que je ne le suis. Sans nouvelle de Suisse depuis 2 mois, Sophie doit être accouchée ! De Weimar depuis [un mot illisible] jours, après l'angoisse, l'effroi qu'ils auront certainement éprouvés. [...]

En raison des combats qui font toujours rage non loin de Weimar, la grande-duchesse et sa suite ne peuvent retourner dans leur duché. Après Teplice, il est décidé qu'ils passeraient quelques semaines dans la ville de Carlsbad. Déjà connue et réputée à cette époque pour ses sources thermales, Louise Martin profite de ce séjour pour essayer et décrire les bienfaits que l'on concède à ces eaux.

La jeune Vaudoise décrit également la haute société présente dans la ville que la cour de Weimar a l'occasion de fréquenter.

Mon Journal secret
 Frangesbrunn près d'Eyra en Bohême
 par Louise Martin de Lonay
 Juillet, aout
 1813
 [17]

[248]

Frangesbrunn près d'Eyra en Bohême, 31^e juillet 1813

Nous avons passé 3 semaines à Carlsbad plus agréablement que je n'espérais. Toutefois, cette vie toute dissipée et en l'air car on n'ose ni écrire ni travailler, etc. quand on prend les eaux, ne serait pas de mon goût pour longtemps et je ne conçois rien aux gens qui se portent bien et y vont chaque année pour leur plaisir. Il y a là 5 sources d'eaux minérales dont la plus forte, le Sprüdel, est seule au milieu de la ville. Elle est bonne surtout pour les douleurs, les maladies de peau etc. mais très affaiblissante et échauffante! Je ne pourrais pas la supporter, elle me donnait des angoisses.

En sortant de la ville du côté d'Eyra sont les 4 sources de Müssenbrunn, de Neübrunn [retranscription incertaine] et de Bernardbrunn et de Theresun-brunn. J'ai pris des deux premières dont l'une est plus purgative et fondante, l'autre plus fortifiante. Toutes sont chaudes et celle du Sprüdel brûlantes. Les autres, un peu plus que tièdes et d'un assez mauvais goût, sont désagréables à boire. J'ai pris jusqu'à 7 ou 8 verres à 10 minutes de distance sans en être incommodée. Entre deux on se promène continuellement dans une galerie couverte arrangée exprès et assez petite, les roches bornant l'espace, ou quand il ne pleut pas, dans une espèce de terrasse supérieure à la galerie où se trouve la fontaine de Thérèse, la plus faible de toutes et qu'on prend quand on souffre de la poitrine et des nerfs. Bernards brunn est peu fréquenté. Il est ressemblant au Sprüdel mais plus faible. On use peu des bains pour le rhumatisme. Ils sont bons et quand on doit pousser autrement ils affaiblissent trop. Après le dernier verre avalé, quand le tems le permet, on quitte cette place de promenade assez ennuyeuse et l'on va promener

[248v]

environ une heure avant de déjeuner, ce qu'on fait toujours d'un très bon appetit avec du café ou du chocolat, le moins de lait et sans beurre.

Le regime est très severe. Peu de legumes, aucun venteux, point de ragoûts, de laitage, d'entremets, de patisserie, de gateaux, de salade, d'aigre, de salé, de pesant et aucun fruit, pas d'ecrevisses etc. Après déjeuner il faut si possible encore se promener car si on s'applique à quoi que ce soit avant midi, l'eau vous monte cruellement à la tête. Il ne faut point non plus se laisser aller au sommeil qui

vous domine souvent. Se coucher de bonne heure, ne point s'échauffer, ne point se facher, s'agiter, ne pas promener depuis 8 heures et aller à la source de bonne heure, le plutot est le mieux, vers les 5 heures. Les medecins defendent de danser mais quand on le fait avec modération et pas trop souvent, j'ai trouvé cet exercice plus salubre que nuisible. Mais ce qu'ils interdisent avec plus de raison c'est d'écrire. Cela fatigue également la tête et les yeux. La cure de Carlsbad ne m'a pas fait de mal mais aussi pas tout le bon effet que d'autres en ont éprouvé.

L'endroit m'a plu infiniment. On est un peu serré par les montagnes de tous côtés et nos Dames assuraient qu'on étouffait etc. Quant à moi j'aimais beaucoup ces hauts rochers couverts de sapins et quoiqu'un peu monotones, il y avait de charmants points de vue. Les promenades arrangées par le [un mot illisible] Finblätter sur le Heisehsprung; le petit jardin; la Wiesent avec toutes ses jolies boutiques; le Hammer, petit village de fabrique d'acier [un mot illisible] et peu éloigné et où l'on va par un chemin charmant et au milieu duquel on trouve le Posthog, excellente auberge où l'on fait quantité de parties; plusieurs villages des environs; die drei creuzeberge, etc. sont des buts de courses à pied et de voiture très intéressantes.

Un peu

[249]

plus éloignées on va voir les mines d'argent à Prague à Engelshaus, fort belles ruines sur la route de Carlsbad et à 1 lieue de ce dernier sur une montagne très élevées; Ellenbogen [Loket], une petite ville assez jolie à 2 lieues, remarquable par un morceau assez considérable d'une masse métallique qu'on prétend être tombée du ciel, et la vallée de Joachim qui, dit on, est de toute beauté.

Il y avait à Carlsbad beaucoup de Russes. Les Princesses Wolkonsky⁴⁹ entr'autres et une Mme Soldau, qui m'ont fait beaucoup de politesses. La Princesse Sophie⁵⁰ est une excellente femme sensée, raisonnable, mais fort distraite et assez froide, sans beaucoup d'esprit d'ailleurs quoiqu'avec beaucoup de bon sens.

La Princesse Zéneïde⁵¹ dont la figure est tout à fait passée par la maladie et frappante par l'accident de cette lèvre qu'elle s'est mordue dans un accès, dont l'extrême irritabilité de nerfs et l'exaltation lui donne quelque chose de frappant et de très singulier au premier abord, enchante quand on la voit davantage. Rien n'est plus intéressant que l'expression de sa physionomie, de ses beaux yeux bleus, de ce teint pâle et délicat qu'un rien colore. Tout respire en elle une sensibilité vraie et naturelle, quoique fort exaltée. Elle a une voix charmante mais pas très forte et chante les romances comme de ma vie je ne les ai entendu chanter, un vrai talent pour la musique. Le fameux Boieldieu⁵² a été longtemps son maître. Elle déclame fort bien, elle danse de même et fait jouir la société sans prétention comme sans difficultés de tout ces agréments. Elle est très prévenante et agréable, a beaucoup d'esprit, de tact et de délicatesse, mais je la crois légère et inconséquente. Elle m'a raconté elle même ses histoires avec messieurs Solticoff et Galibein [retranscription incertaine] qu'elle a été sur le point d'épouser et qu'elle a remercié pour Nikita Wolkonsky⁵³

[249v]

qui, quoique bon, est bien désagréable et sans moyens. Mais pourquoi elle a une passion démesurée ?

Mme de Soldau a une belle voix, est très bonne musicienne et est fort bonne enfant sans manquer d'esprit, mais avec une petite figure qui n'est plus très fraîche de côté et assez ridicule. Elle l'est davantage encore par ses minauderies, son affection et tout son état de petite maîtresse. J'ai aussi oui dire que sa réputation n'était pas parfaite. Elle a fait un assez sot mariage. C'est une de ces personnes dont il est difficile de deviner les avances, qui se faufilent partout et font d'abord avec vous comme si elles étaient vos intimes.

J'ai passé quelques soirées assez agréables chez ces Dames. Elles recevaient sans compliments qui voulait venir chez elles, ne se dérangeaient pour personne. On y faisait toujours de la musique etc.

49 La famille Wolkonsky (ou Wolkonsky) est une célèbre maison princière russe.

50 Sophie Wolkonsky (? 1785-1868).

51 Zinaïda Wolkonsky (1792-1862), poétesse et femme de lettre reconnue.

52 François-Adrien Boieldieu (1775-1834), compositeur français, dont l'œuvre la plus célèbre est l'opéra-comique *La Dame blanche* de 1852.

53 Nikita Wolkonsky (1781-1844), général de l'armée russe lors des guerres napoléoniennes, il épouse Zinaïda en 1810.

De leurs compatriotes, il y avait encore la Comtesse Nesselrode à la fin qui me plait par son esprit et son air de raison et de solidité mais qui déplaisait généralement par son air haut, dénigrant, ennuyé et sauvage. Je ne sais point encore à l'heure qu'il est si c'était ton, affectation d'originalité ou vraiment ennui d'avoir du quitter pour quelques semaines un époux adoré dont elle vous parle à tout bout de chant, et en general ces dames russes font parade et montre de leurs sentiments pour leurs maris comme si c'était une mode nouvelle à étaler. Elles sont assez légères cependant, et aiment fort le plaisir, ne sachant pas s'occuper et n'ayant aucun goût pour la vie domestique.

[250]

Il y avait la en fait d'hommes le Prince Serge Galitsin⁵⁴, assez aimable et poli, bon musicien mais peu de fond et quelque chose d'un peu effeminé et commère. Il me rappelait fort Professeur Prièce mais en mieux.

M. Orloff, un superbe danseur et fort joli garçon, drôle et beaucoup d'esprit mais fade et en même tems jouant le langoureux et quelquefois aussi pas le meilleur ton du monde. Le General Miloradowitsch, un excellent homme amoureux de chaque dame, faisant le jeune homme, la belle jambe, le Vestris, enfin bien léger et je crois peu de fond. M. Sypahin, son aide de camp et aussi de l'Empereur, très bonne façon mais je l'ai très peu vu et à peine lui ai parlé. Quelques jours le Prince Obolinsky, aide de camp de l'Empereur, attaché à Mme Catherine⁵⁵, dont la femme est la meilleure amie, figure très agréable et une conversation qui ne l'est pas moins. Il m'a paru qu'il me voulait du bien. M. Gourief, frère de la Comtesse Nesselrode. Jeune homme de 20 ans, fort original, plein d'esprit, très gai mais très satyrique, moqueur, et encore sans beaucoup d'usage du monde. La Comtesse Henkel prétend qu'elle gagerait a coup sûr qu'il est très libertin. Comme la plupart de ses messieurs, M. [un mot illisible], aussi beaucoup d'esprit mais très susceptible et ce qu'on appelle en allemand spitzig⁵⁶, n'épargnant personne et il me faisait beaucoup l'honneur de me causer. Je ne sais comment j'ai une fois blessé son amour propre dès lors nous sommes assez froidement. Cependant je n'ai qu'à me louer de la politesse de tous ces russes. Quoique M. Gourieff m'ait une fois dit en face parce que j'avais dit que le Prince Paul de Wurtemberg⁵⁷, qui avait causé quelques fois avec moi, était aimable, que la coquetterie avait aussi trouvé accès au travers des [deux mots illisibles] etc. Je ne sais comment j'étais disposée, cela

[250v]

fit beaucoup de peine et je ne l'avais cependant pas mérité quoique peut être, en m'examinant, j'ai été un peu trop franche et une fois laissée entrainer à vouloir faire [un mot illisible] d'esprit. Je ne veux celer aucune de mes fautes et mortifications.

Il y avait encore là quelques Prussiens et Autrichiens et Polonais dont nous avons fait la connaissance et qui augmentaient la bonne société sans qu'aucun fut bien marquant. Le Prince Paul de Wurtemberg, qu'on dit un très mauvais sujet, est un bien bel homme et surtout un homme qui a bien de l'esprit. Il jugeait son monde avec une perspicacité dont on n'a point d'idée et avait une franchise quand il voulait très rare et qui rendait sa conversation agréable.

Celle de M. [un mot illisible], qui est chez Mme Catherine et patron de M. Henry Warnéry, le serait aussi car il a de l'esprit sil etait moins hypocondre et sauvage et moins absorbé par ses maux. Pour l'autre de ses cavaliers, le Prince Gagarin, il a des moyens et surtout est fort plaisant mais au fond ce n'est pas grand-chose.

Il y avait encore à Carlsbad la Duchesse de Courlande⁵⁸, encore belle, quoique déjà sur le retour, mais aussi minaudière et se sentant de la vie qu'elle a mené, du jargon dit on et par la conversation. Sa sœur, la Comtesse de la [un mot illisible], qui a de l'esprit et beaucoup d'instruction mais avec cela des singularités, les manières d'un homme, et Mme RükI, avec son mari, qui, quoique jolie, a

54 Sûrement Sergueï Sergueïevitch Galitzine (1783-1833), haut-gradé de l'armée russe. La famille Galitzine est une célèbre maison princière russe.

55 Catherine Pavlovna de Russie (1788-1819), grande-duchesse de Russie puis reine de Wurtemberg dès 1816, elle est la sœur de Marie Pavlovna et d'Alexandre I^{er}. Elle peut aussi apparaître sous le nom de « Grande Duchesse » dans le texte.

56 Signifie littéralement « pointu » en allemand.

57 Soit Paul-Guillaume de Wurtemberg (1797-1860), futur explorateur et naturaliste, soit Paul-Charles de Wurtemberg (1785-1852), duc de la ville du même nom.

58 Dorothée von Biron (1793-1862), princesse de Courlande et duchesse de Sagan. Elle devient la maîtresse de Talleyrand et voyage avec le diplomate dans l'Europe de la Sainte-Alliance pour représenter la France.

des moyens, ne m'a guère plu. Elle a l'air peu solide. Beaucoup d'autres dames et monsieurs que nous avons vu a 2 ou 3 bals

[251]

où j'ai été et à la source, mais sans nous rapprocher autrement et parmi lesquels je remarquerai comme charmante pour la figure une jeune dame de Güttschmidt de Dresde, la Princesse Therèse Lubomiska née Ksarovsky, la Princesse Jablonowsky, sa cousine, née Lubomoiska, deux jeunes Comtesses Schimmelmänn, toutes fort bien dans des genres différents. Plus tard, une princesse Louis de Rohan, née Rohan, qui fait la pluie et le beau tems à Prague mais que je ne trouve pas très jolie etc.

Tous les dimanches et jeudis il y avait bal au salon. J'ai été seulement 2 fois et une 3^{ème} a une superbe fête que les Russes, réunis sous la direction du [un mot illisible] Mileradowitz et ont donné à la Grande Duchesse à la salle de Bohême exercices d'équitation, bal, concert, souper, illumination, décorations etc. Rien n'y manqua. Et le plaisir et le comme il faut s'y trouvèrent, ce qui est fort rare. Elle leur a couté 75 ducats à chacun. Ils étaient il est vrai seulement 15 ou 20 souscrivants.

Il y avait outre cela un théâtre qu'on dit détestable, je n'y ai point été, des concerts, que je n'ai point visité non plus, et on menait déjà sans cela une vie que trop dissipée et dont je me fais des reproches en recommençant ici. On ne peut se mettre à rien, s'établir à rien et plus on se dissipe et plus mal cela va. Il est vrai que le medecin dit qu'il faut prendre cela comme une partie de la cure et consacrant ce tems à sa santé, renoncer absolument à en tirer aucun autre profit. Mais c'est pourtant un peu fort de perdre ainsi deux ou 3 mois entièrement.

[251v]

Pendant notre sejour à Carlsbad, la Grande Duchesse en a fait un de 8 jours avec le Prince, qui était arrivé peu avant à Toeplitz [Teplice] où se trouvait le Duc. Je ne puis pas dire combien ces 8 jours nous avons été tranquilles. Cette gêne, cette continuelle froideur et raideur qu'elle apporte a tout, rend chacun malheureux. Malheureusement, je sens qu'elle a mon bonheur entre les mains et qu'elle ne le fera jamais. La fatale influence de Mlle Mazelet est restée la même, quoiqu'éloignée d'elle. Elle lui fait un Journal très exact, lui écrit deux fois la semaine et en recoit aussi souvent des réponses. La défiance pour chacun, les préventions qu'elle lui a données et le dégoût de toute son existence à Weimar durent et dureront malheureusement toujours je crains.

On dit que Mlle Mazelet revient. Je ne puis comprendre comment avec l'état de son père. Mais ce qui m'afflige, c'est qu'elle a écrit à Mlle Alledinsky: Si ma Princesse, comme je l'espère, reste en pays étranger pour l'hiver, j'irai la joindre. Sinon, je ne vous verrai point, ne voulant pas demeurer à Weimar.

Chaque [un mot illisible], la Grande Duchesse trouve moyen de vous procurer une désagréable discussion. Elle ne comprend rien dutout à l'éducation et si ma santé ou mon courage ne succombe pas à ces choses continuelles et à cette contrainte sans fin, je verrai chaque jour ma tâche devenir plus difficile, avec l'âge de ma Princesse qui rendra tout important. Cependant, je ne pourrai jamais agir comme bon me semblerait. Je ne veux perdre ni mon tems ni ma patience en traçant ici tous les désagréments qu'elle m'occasionne.

[252]

Je me suis convaincue que pour ne pas être complètement malheureuse chez elle, je ne dois rien en attendre, ni vouloir lui faire aucun bien, ne pas souffrir d'en être mal menée comme elle est fort enclinte pour tous ses gens mais ne pas me tourmenter de ses heumeurs, ni les prendre trop à cœur. C'est pour chacun la même chose. Non seulement ses Dames et ses MM, mais M. Canicoff, qui ne dépend pas d'elle, son mari. Tous ont a en souffrir et le public s'en aperçoit. Elle est fort à plaindre, je le sais, mais devrat elle ne rendre ainsi chacun ?

Helas, elle n'a personne qui ose lui dire la vérité. Elle n'est pas accoutumée à la desirer ni l'entendre. Quelquefois, sa manière si peu aimable me met au desespoir. Et je ne puis que sentir et m'écrier: je ne puis y tenir. Je veux partir.

C'est la le crie de mon ame oppressée. Mais la froide raison, la dure nécessité m'engage à trainer ma chaîne, quelques années encore du moins, et de ne pas quitter un moyen d'aider les miens, que je ne les voye en état de s'en passer⁵⁹. Les cures d'eau et de bains ne peuvent être salutaires au milieu

⁵⁹ Le père de Louise Martin a de sérieuses difficultés financières et s'est endetté. C'est en partie dans le but de l'aider que la jeune fille a accepté le poste de gouvernante à Weimar.

de tous ces combats.

Une autre chose est pénible, c'est la défiance continuelle qu'elle montre. Elle parle de ses affaires à tout le monde, excepté à nous, et nous apprenons toujours par les domestiques ou les étrangers les plans qu'elle forme et qui aussi changent chaque jour.

Son mari veut quelquefois faire le maître. Elle le traite fort mal. Enfin, ce ménage est bien triste à voir. Je m'en rapproche et questionne ou écoute sur eux le moins possible car cela

[252v]

m'agite toujours désagréablement. Que Dieu préserve ma pauvre petite Princesse de mener un jour et faire mener une vie comme sa mère. Partout elle se trouve mal, ne jouit de rien. Elle ne sait ce qu'elle veut. Elle voudrait retourner à Weimar parce que les parents de son mari et lui-même le desirent, que le pays en a le plus ardent desir, vu le bien que sa fortune y fait et leur malheureux état, qu'aussi ses finances sont toutes à bas. D'un autre côté, elle desire de rester. Enfin, c'est une pitié. [...]

Toujours sous les ordres préventifs de son frère Alexandre I^{er}, la grande-duchesse et sa suite quittent Carlsbad après trois semaines. Comme de nombreuses autres familles aristocrates fuyant la guerre, la petite cour de Weimar prend la direction de Prague. La ville devient en effet un centre important pour les nombreux nobles exilés et Louise Martin a l'occasion de faire de nombreuses rencontres.

Les trois chefs d'État alors en guerre contre Napoléon, à savoir l'empereur de Russie, d'Autriche⁶⁰ et le roi de Prusse⁶¹, sont également présents dans la ville et Louise a l'occasion de voir, ou revoir, chacun d'entre eux. Les deux derniers sont décrits assez brièvement dans son journal car elle ne les aperçoit qu'un cours instant. En revanche, la gouvernante a l'occasion de voir plus longtemps et même une fois entretenir une discussion seule à seul avec le tsar. Étant donné qu'Alexandre I^{er} est l'oncle de la princesse Marie dont elle s'occupe, ce dernier manifeste à plusieurs reprises son envie de voir sa nièce et inversement.

[264]

Prague le 15 août. Dimanche soir

Nous avons fait un heureux voyage de Carlsbad a ici mais sans aucun incident qui pût le rendre remarquable [plusieurs mots illisibles]. Nous étions plus la Princesse et moi dans la voiture de la Grande Duchesse qui voulait avoir la Comtesse de Henkel pour entrer à Prague. Mais à la dernière poste, elle prit sa fille. Il y avait eu des impolitesses de sa part avec la Comtesse Henkel dont la Grande Duchesse exigea des excuses publiques. Ensuite, 2 ou 3 autres fausses severités de sa part m'ont donné occasion de m'expliquer avec elle.

Ce matin j'étais fort triste et découragée car je voyais pour l'avenir tout en noir. Je sentais que je n'étais pas comprise, que je serais contrariée etc. Alors je ne pourrais deciderement pas suivre à une carrière ou le seul motif qui puisse m'y retenir le bien que je puis faire serait anéanti.

Mardi 17

Après cette explication où elle a paru comprendre et bien recevoir la verité que j'ai pu appuyer du temoignage du general Chanicoff, en qui elle grande confiance et qui lui a parlé dans le même sens, elle me traite mieux qu'elle ne l'a encore fait. Elle m'a dit ma chère amie dans une occasion aujourd'hui, ce qu'elle n'avait point encore fait. J'ai repris de l'espérance.

J'ai été peu bien ces jours et pour cause. Cependant cela s'est mieux passé que de coutume et j'en rends graces à Dieu. Encore point de nouvelles de chez moi. J'ai ecrit encore le dernier jour à [un mot illisible], à mon père par une occasion aujourd'hui au moyen d'un banquier à Mlle

[264v]

Gore.

Nous sommes à ce Kaschin [retranscription incertaine] assez mal logées, la belle vue éxéptée, et comme des prisonnières d'état car nous n'avons point de voiture à notre disposition et nous sommes à 100 lieues de tout.

60 François I^{er} (1768-1835) est le dernier souverain du Saint-Empire romain germanique. Lorsque ce dernier est dissout en 1806, il prend le titre d'empereur d'Autriche. Il passe 23 ans de son règne à perdre des bouts de son territoire face aux troupes françaises révolutionnaires puis napoléoniennes, avant la victoire des coalisés, dont il fait partie, sur Bonaparte en 1814.

61 Frédéric-Guillaume III (1770-1840) devient roi de Prusse en 1797. S'il est dans un premier temps allié à la France, les deux pays entrent en guerre en 1806. Le souverain allemand est rapidement défait et son pays occupé jusqu'en 1814.

L'Empereur d'Autriche était arrivé 10 minutes avant nous samedi 14⁶². L'après midi nous nous fimes à la hâte si belles que nous pûmes. Il venait nous faire une visite. Les Dames d'honneur, les cavaliers etc. sortirent au devant de lui. la Grande Duchesse le reçut dans la 1^{ère} chambre avec la Princesse Marie qui fût fort gentille. Elle l'emmena dans son cabinet, l'entretint assez longtems puis ressortit avec lui nous présenter toutes à lui.

Il ne dit pas un mot à aucune de ces Dames mais on ne croit pas que ce soit hauteur mais bien embarras. Il était si gauche et avait l'air si peiné que cela faisait pitié. On m'a conté que chez Mme Catherine, elle l'avait mis à l'aise, lui avait ôté son chapeau elle même, l'avait prié d'être sans compliments avec elle.

Oh, dit il, comme cela me soulage. Je suis d'un caractère si timide, je m'embarrasse facilement.

La Grande Duchesse lui répliqua : Mais Votre Majesté c'est un triste caractère pour un Empereur.

Vous avez raison, détestable, mais je suis ma fois comme cela.

On dit que quand il est à l'aise cela va bien, c'est-à-dire avec un certain bon sens car pour de l'esprit, il n'en n'est pas question. Il est assez grand, extrêmement maigre et laid. [...]

[265v]

Mercredi 11 heures du matin. 18^e août

Il fit une petite grimace de la ceremonie avec laquelle on le traitait et accepta pour hier dans sa matinée quand nous y fumes il était allé à cheval. Ensuite il était en haut chez Son Altesse Impériale, nous dit on à notre retour de la promenade. J'avais été dans une angoisse cruelle pour rien.

Je vis le Prince Pierre Wolkonsky⁶³ que je connaissais déjà de chez lui. C'est le mari de la Princesse Sophie. Ils portaient déjà le même nom sans être parent. Il a l'air plus raisonnable

[266]

que Nikit mais on m'assure qu'il a encore moins d'esprit. Il est [blanc laissé], il est laid et petit.

De tous ces russes, celui qui a la plus agréable figure, tournure et manière d'être c'est bien l'Empereur [Alexandre]. La plupart le copient mais en caricature. Il n'annonce point un grand esprit et cependant se tire toujours bien de tout, dit toujours ce qui est à sa place et laisse toujours tout le monde disposé à l'aimer et convaincu qu'on n'est pas plus honnête et meilleur que lui. Il a bien un peu l'air libertin mais pas du tout mauvais sujet. On lui en veut de sa galanterie avec toutes les femmes dont il baise la main par bonté mais je ne puis dire qu'il en perde quelque chose en dignité pour cela.

Il a la plus belle bouche qu'on puisse voir. C'est là qu'est tout le charme repandu sur sa physionomie. Ses yeux ne sont pas très expressifs. Autrefois, il avait une fort beau teint. Maintenant il est brûlé du soleil. Cela lui va bien à mon avis. Il manque déjà de cheveux sur le sommet de la tête et devient un peu trop fort de taille. C'est bien dommage qu'il entende si difficilement. On n'aurait avec lui aucun embarras s'il ne fallait pas lui repetter deux ou 3 fois les choses les plus insignifiantes. C'est si désagréable devant témoins. Cela donne aussi à son organe quelque chose de coupé et de fort qui n'est pas flatteur mais pourtant pas en desharmonie avec sa grande figure, son aire franc, loyal, militaire. Je me représente assez Henry IV⁶⁴ dans ce goût avec quelque chose de plus caractéristique et marqué.

On voit avec regret chez l'Empereur qu'il ne doit pas avoir tout le caractère nécessaire pour régner, surtout⁶⁵

[268]

62 Le 14 août 1813.

63 Pierre Volkonsky (1776-1852), chef d'état-major général d'Alexandre I^{er}.

64 Henri IV (1553-1610), roi de France de 1589 jusqu'à son assassinat.

65 Trois pages blanches laissées.

Mon Journal Secret
 Louise Martin de Lonay
 Prague, août
 1813
 [18]

surtout dans des tems aussi difficiles. Il est aussi bien à plaindre avec ses entours. On voit qu'il aurait besoin de pouvoir être franc, ouvert, sans gêne et sans etiquette et tout ce qui l'approche lui impose un devoir contraire. Il ne connaît pas et ne peut se fier à la moitié des gens à qui il a affaire. Jamais il ne choisit quelqu'un le connaissant bien et sans faire cent mécontents. Il a mis à la tête de ses armées Banlay de Solly qui n'est point aimé. Je n'ai fait que l'entrevoir mais il ne m'a pas paru inspirer de confiance et l'on me dit qu'il n'a pas quelque chose d'agréable.

Pour en revenir à notre visite de hier, elle fut donc en blanc mais nous rencontrâmes l'Empereur dans le corridor :

- Je gage que vous venez de chez moi.

- Oui Sire.

- Pauvre petite. Je suis bien fâché que ce soit inutilement. Embrassez moi.

Elle lui donna un gros bouquet qu'elle lui avait cueilli mais elle était un peu embarrassée. Deux cavaliers accompagnaient son oncle.

- Je suis indigne de tant de bontés. Ce serait à moi à lui offrir un beau bouquet. Promets moi Marie que tu reviendras. N'est ce pas vous me l'amenez ?

Le soir il revint encore. Elle dormait et j'étais allée chez la Comtesse Henkel qui a été malade. Le matin nous y sommes retournées. Nous avons attendu quelque peu. C'est une malheureuse habitude qu'il a. On nous a fait entrer. Il était absolument seul, ce qui nous a rassurées car lui n'est pas fait pour embarrasser. Il a pris la petite dans ses bras, l'a tenue à la fenêtre, baisée sur le front, sur la nuque, dit qu'elle était charmante,

[268v]

ensuite s'est entretenu avec moi. Je ne lui avais jamais, par embarras, répondu que des bêtises ou des oui et des non. Mais j'ai été un peu moins decontenancée étant seule avec lui. Il a parlé de son séjour.

- Votre majesté nous quitte déjà demain ?

- Mlle, il faut aller travailler. Nous ne vivons pas que pour le plaisir.

- Si Votre Majesté ne consacrait pas sa vie au bien de l'humanité, celle qu'elle mène depuis quelques tems serait bien pénible et fatigante mais un but si noble et si utile dédommage de tout.

- Oui, on ne pense pas à la fatigue quand on a une perspective comme celle là devant soi.

- Aussi ne plains je pas ceux qui agissent mais ceux qui restent au coin du feu et ne peuvent rien que prier Dieu pour la conservation de Votre [un mot illisible] personne et la réussite de sa noble entreprise.

Il s'est incliné avec beaucoup de grace et d'expression.

- Je suis bien reconnaissant. Le ciel doit exaucer, il exaucera vos prières.

Il a ajouté avec autant de simplicité que de modestie :

- La bonne cause doit enfin triompher. Si ce n'est pas tout de suite, la persévérance doit nous y conduire. Sans doute tant de bonne volonté doit y contribuer aussi et plus il y a desintéressements, plus il y a gloire à la soutenir. Nous avons une bien [un mot illisible] après nous être délivré de l'ennemi, d'aider l'Allemagne à s'en débarrasser. Il y a trop longtemps que l'Europe gemissait sous le joug de la tyrannie. Nous ne devons pas être orgueilleux ni chanter victoire d'avance mais il est permis d'avoir confiance et espoir dans le succès.

- Chacun est plein

[269]

d'espérance, Votre majesté, et de bonheur pour l'avenir. Le tems est venu où l'on doit y croire. Cette armée invincible a été presque détruite.

- C'est une nouvelle armée que nous avons à combattre. La différence est immense.

- Sans doute.

- Il nous est arrivé un homme bien intéressant. Moreau⁶⁶, du fond de l'amérique, vint juste la veille du recommencement des hostilités pour nous aider à combattre.

J'ai un vif regret de ne l'avoir pas vu.

- Il a été hier chez ma Soeur.

- Oui Votre Majesté, je ne me console pas de l'avoir manqué.

- Il est, dit il, l'opposé de Napoléon. Autant de franchise et de simplicité que l'autre a de fourbe et d'astuce. On sent qu'à chaque parole il cherche à vous induire en erreur et vous trompez. Moreau parle de lui avec une extrême modestie. C'est un homme bien intéressant. Nous avons, a repris l'Empereur, reçu aussi de notre côté un de vos compatriotes, M. Jomini⁶⁷.

Il a servi plusieurs années l'Empereur Napoléon qu'il a élevé audessus du grand Frederic⁶⁸ et en qualité.

- C'est un homme de beaucoup d'esprit, de connaissances, d'un grand talent Sire.

Il a vu que j'hésitais. Il a ajouté :

- Je ne sais pas si l'on peut avoir une opinion aussi avantageuse de son caractère.

Je n'ai rien répondu car au fond je ne puis approuver sa conduite et m'en etais expliquée hier avec Son Altesse Impériale qui pense de même. Il a continué :

- Il y a eu certains [moments] dans sa vie qui ne sont pas bien purs et il n'a pas montré un caractère aussi marquant que Moreau.

- Sire, il doit dans tous les cas inspirer moins d'intérêt car il n'est pas devenu, comme le general, victime d'opinions estimables et il n'a pas comme lui les mêmes raisons pour embrasser une nouvelle cause.

- Moreau est toujours resté fidèle à sa façon de penser et agit dans les mêmes principes. Sans contredit. Moreau, republicain dans l'ame, désire pas sans doute de replonger son pays dans les troubles et les horreurs

[269v]

auxquels il fut en proie, mais il souhaite [un mot illisible] de l'aider à délivrer du joug si pesant dont ils sont accablés, de ne pas voir inutiles et perdus tous les efforts, tous les sacrifices que ses concytoyens ont fait dans un tems pour améliorer un sort moins mauvais que celui qui est maintenant leur partage. Une animosité particulière mais qui n'est que trop fondée lui inspire pour la personne de Napoléon une haine qu'il aurait déjà pour l'opresseur des français. Quant à nous, si les francais s'accomodent de cette oppression, c'est leur affaire et nous n'avons point envie de leur en demander compte. Mais nous voulons borner si possible l'influence cruelle, la domination tyrannique que cet être infernal exerce sur le reste du monde.

C'est là à peu près ce qu'il m'a dit de plus intéressant. Je trouvais une vraie jouissance à l'entendre et ne pensais plus à mon embarras. Il avait quelque chose de si bon, de si confiant !

L'enfant a demandé a voir des tableaux qu'il devait y avoir dans l'autre pièce. Il l'a prise par la main et conduite dans son appartement.

On l'avait demandé. J'ai cru devoir lui faire des excuses de ce que la Princesse le derangeait et dire à celui ci que nous ne devons pas incommoder son oncle plus longtemps.

- Au contraire, grand plaisir. Sa visite m'a été bien agréable et je me trouve trop heureux qu'elle m'ait procuré l'avantage de vous voir.

Je lui ai réitéré mes vœux. Il m'a demandé ma main, assuré de sa reconnaissance qu'il esperait me dire adieu demain et me revoir encore bientôt.

- Oui Sire, nous voulons garder l'espérance de vous retrouver avant longtems dans des

[270]

66 Jean Victor Marie Moreau (1763-1813), militaire de carrière français. Il fait ses preuves avec l'armée révolutionnaire puis napoléonienne puis, impliqué dans la conjuration de 1803 contre Bonaparte, il est condamné à l'exil et part aux États-Unis. Il revient en 1813 en Europe pour combattre la France aux côtés des coalisés et est tué sur le champ de bataille.

67 Antoine de Jomini (1779-1869), originaire de Payerne, il est surtout célèbre pour ses écrits sur la tactique militaire dont beaucoup se sont inspirés au XIX^e siècle. En parallèle, il s'illustre dans l'armée napoléonienne qu'il rejoint en 1804 mais qu'il finit par trahir en 1813 en passant du côté de l'armée russe.

68 Frédéric II (1712-1786), dit Frédéric le Grand, devient roi de Prusse en 1740 et marque son règne par d'importantes conquêtes militaires et l'affirmation de son royaume comme grande puissance européenne.

moments plus heureux et plus tranquilles.

- Oui bien et si tout est heureusement terminé, nous jouirons un peu de la vie ensemble et ce ne sera plus des échappées comme à Toeplitz [Teplice] et Prague.

Il nous a raccompagné jusqu'à l'escalier dérobé. Il est encore revenu encore avant midi, toujours aimable. Que Dieu le conserve et le bénisse !

M. Chanicoff m'a dit qu'il lui avait parlé hier avec éloges de sa nièce et de sa gouvernante. Cela m'a fait plaisir, surtout par rapport à la Grande Duchesse. Il m'a dit que probablement nous ne verrions pas le Grand Duc ici.

On attend ce soir le Roi de Prusse. On dit avec 400 ou 500 personnes de suite, son état major. Les deux Empereurs⁶⁹ partent demain et je ne sais ce que nous ferons après. Il me semble que la Grande Duchesse ne pense plus à Vienne, du moins la Princesse Repnin⁷⁰, ou Wolkonsky, car il est frère de Nikit, née Rosa Moffsky, une personne infiniment estimable et pour qui Son Altesse Impériale a beaucoup d'amitié et de confiance, me le disait ce matin. Et Mme de [un mot illisible] me dit hier qu'elle n'avait point encore pu parler à l'Empereur de ses projets et lui demander ses conseils, ce qui m'étonne car il est souvent venu le matin.

Hier après midi comme elle me parla assez ouvertement de plusieurs choses, je lui demandai si elle pourrait avoir des nouvelles de Weimar.

Je l'espère, dit elle. Il y aura plus d'une voye. Mais je n'ai pas encore parlé à l'Empereur. Je ne le vois jamais seul, c'est si contrariant.

L'Archiduc Ferdinand⁷¹ a aussi été chez elle, mais je ne l'ai pas vu. On dit qu'il ressemble fort à sa sœur l'Impératrice⁷², comme elle quelque chose d'Halin mais moins agréable.

Je regrette un peu de ne pas avoir vu tout ce monde célèbre. Le matin par exemple il y a eu une grande messe grecque que j'aurais aimé voir ainsi que l'entrée au spectacle avant hier des 2 Empereurs et de notre Grande Duchesse.

[270v]

On dit que celle ci était superbe et enthousiasme pour les 2 Empereurs général. Mais je n'ai point voulu demander à quitter.

Cette époque politique est bien intéressante. Voilà l'Autriche déclarée⁷³. Les Suédois par l'alliance et leur Prince Royal⁷⁴ commandant avec une partie considérable de l'armée. Les affaires en Espagne allant très mal, comment Napoléon se tirera-t-il de là⁷⁵ ? Est-il possible que sa tête seule équivalle tant d'avantages chez les ennemis.

On m'a conté que l'Empereur et Moreau se faisaient réciproquement des compliments, que le général dit: Sire, vous avez huit ans d'exercice qui pour moi se sont passées à désapprendre mon métier.

L'Empereur lui répondit: on n'oublie point ce qu'on fait si bien.

La Grande Duchesse commence à se laisser persuader de laisser à la fille toute liberté d'être franche, naturelle et même impolie. Elle y revient sans cesse et aux prétendus inconvénients mais elle se laisse pourtant parler. Ce matin, je l'ai encore assuré que cela irait bien, réussirait et que dans peu d'années elle verrait que la Princesse avait trop de tact et d'esprit pour la faire souffrir par des inconvenances.

Allons, disait elle, je veux le croire.

Si elle restait toujours comme elle est ces jours, ce serait un charme de vivre avec elle. Mais je crains le départ de son frère, le retour à ses inquiétudes et indécisions. Une chose me fit de la peine hier de

69 Les empereurs d'Autriche et de Russie.

70 La famille Repnin est une célèbre maison princière russe.

71 Ferdinand Charles Joseph d'Autriche-Este (1781-1850), archiduc et militaire dans l'armée autrichienne.

72 Marie-Louise de Habsbourg-Lorraine-Este (1787-1816), impératrice d'Autriche par son mariage avec François I^{er} en 1808.

73 L'empire d'Autriche rejoint la Sixième Coalition (composée de la Russie, de la Prusse et la Suède) face à Napoléon en août 1813.

74 Jean Baptiste Bernadotte (1763-1844), d'abord général dans l'armée française révolutionnaire puis napoléonienne, il quitte Bonaparte et la France en 1810, lorsqu'il est désigné comme prince héritier du trône de Suède. Le roi qu'il remplace étant gravement malade, Bernadotte se retrouve directement commandant des armées du royaume et chef de la politique étrangère. Trois ans plus tard, en avril 1813, il décide d'entrer en guerre contre son ancien allié français en rejoignant la Sixième Coalition. Il devient ensuite roi de Suède en 1818 sous le nom de Charles XIV Jean.

75 Napoléon lance une campagne militaire en Espagne en 1808 mais il ne parvient au final jamais vraiment à contrôler l'ensemble du territoire. Durant cinq ans, les troupes laissées sur place s'usent face à une constante guérilla. Voir AYMES Jean-René, « La guerre au Portugal et l'affaire espagnole », in TULARD, *L'Europe au temps de Napoléon, op cit.*, pp. 381-456.

sa part. J'avais quelque chose à lui demander pour sa fille de nécessaire avant qu'elle put revenir de la table. On me dit qu'elle avait dans son

[271]

cabinet, qui est de notre côté les aides de camp de l'Empereur. Je passai donc de l'autre pour demander si elle était seule. Dans la 1^{ère} chambre étaient M. de Bielke et Chanicoff. Ce dernier me disait quelque chose de l'Empereur et marrêta un instant. La Grande Duchesse ouvrit la porte et dit très haut :

Comment Mlle Martin seule avec ces messieurs, mais c'est un vrai scandale.

Ceci aurait pu être une plaisanterie mais le ton n'était rien moins que badin. Je la suivis dans son cabinet ou était la vieille Comtesse [un mot illisible]. Elle resta un instant le dos tourné, ce qu'elle ne m'a jamais fait mais quand je lui eus dit l'objet de mon désir de la voir, elle se retourna avec beaucoup de grace et me dit :

Vous avez eu très raison, faites ainsi. Entendez vous, ma chère amie, titre qu'elle ne m'a jamais donné, mais elle sentit son tort car jamais je ne cherche ces messieurs. En attendant, j'avais eu ma remarque assez sèche devant eux. C'était désagréable.

Puis le soir pour la 1^{ère} fois, les femmes de chambre m'étaient venues dans ma chambre ou j'écrivais, me contant quelque chose et l'une s'était assise. Elle entra, elles sortirent. Elle me dit qu'elles ne devaient pas faire société avec moi.

Je lui dis que cela n'arrivait pas non plus mais qu'elles avaient voulu voir ma cassette etc.

Oui, dit elle, mais qu'on ne les trouve jamais établies chez vous.

Elle a raison à la rigueur mais quel misérable orgueil que de n'oser offrir une chaise à quelqu'un de chrétien qui vit dans la même maison. Dieu daigne m'en préserver.

Je m'en veux toujours par réflexe en pareil cas de ne pas répondre francs et fermement ce que je pense. J'ai toujours une espèce d'embarras et de fausse honte. Je crains d'entreprendre une discussion désagréable.

[271v]

Jeudi matin 19 août

Hier après dîner arriva le Roi de Prusse et les canonades et les vivats recommencèrent. Il vint chez la Grande Duchesse mais je ne pus le voir à mon grand regret. Il est reparti ce matin mais revient ce soir. Ainsi, il n'est pas impossible que je le voie.

L'Empereur [de Russie] vint le soir à 10 heures, passa chez la Grande Duchesse une demi heure. J'avoue que j'eus le tort d'écouter en attendant de notre retour à Weimar. Je n'entendis que peu car je restai assez éloignée mais elle était obligée de crier. Elle lui dit qu'elle s'impatientait de pouvoir retourner mais il répondit que pour le moment il désirait la sentir éloignée des endroits qui pouvaient devenir champs de bataille. Je ne sais pas ce qu'elle répondit.

Si on pouvait le leur persuader, ajouta-t-elle, mais ils croiront toujours... Enfin ce n'est pas une considération sans réplique. Je suis une fois ici. Mais il est si cruel de rester sans nouvelle.

Oh vous en aurez. Oui le moyen que je vous ai proposé ce matin est sûrement le meilleur. Cet état, dit l'Empereur, ne peut pas durer longtemps. Il faut qu'il y ait quelque chose de décisif dans deux mois.

Mais mon frère, 2 mois sont bien longs.

Oh nous verrons d'ici là.

Je ne voulus pas écouter plus longtemps et m'éloignai. Je me faisais de vifs reproches de cette indiscretion. Je ne sais donc ce qui a été décidé. Je ne savais point du tout que l'Empereur dut partir pendant la nuit et tombai de mon haut quand après être entré, je l'éclairai. Il embrassa sa petite nièce endormie, prit ma main gauche, qui restait libre, la baisa, me dit avec une voix qui me parut émue : Je me recommande à Votre Souvenir. Et il fit quelques pas, revint, me serra la main en ajoutant comme si nous nous comprenions : Faites des vœux pour que tout aille bien.

[272]

J'étais si émue que je ne pus lui dire un mot et d'un premier mouvement, qu'il n'aura pas mal interprété j'espère quoiqu'il fut peut être inconvenable, je lui rendis son serrement de main. Je ne sais quel triste pressentiment j'ai pour ce pauvre Empereur. Je crois toujours qu'il lui arrivera quelque chose de fâcheux.

Le matin j'ai vu chez la Grande Duchesse le général Moreau. Sa figure n'a rien de bien remarquable. Il n'est pas grand, a je crois bien 50 ans. Ses manières sont excessivement simples. Il gesticule beaucoup. Il a parlé de sa femme avec enthousiasme, de sa petite fille qui a 8 ans avec tendresse, du fils qu'il a perdu avec de vifs regrets.

Son Altesse Impériale lui a demandé comment il se trouvait de la vie qu'il menait. Un peu étourdi, qu'après 8 ans de repos elle contrastait furieusement, c'est le terme dont il s'est servi avec sa précédente, mais il s'y ferait. On l'accueillait si bien, on l'encourageait si fort que c'était bien rassurant etc.

Nous avons vu à la promenade les enfans Repnin qui ne sont pas jolis mais gentils. leur gouvernante, une Demoiselle Wildermet de Bienne qui a l'air d'une personne fort bien élevée, un peu décidée et pas tout à fait contente de son sort.

Il y avait avec eux un médecin Halin, un M. Piarette, qui était à l'armée française, a été fait prisonnier et que le Prince a pris momentanément chez lui. Il a l'air d'un bien bon et brave homme et cause agréablement, quoique manquant un peu d'extérieur.

Vendredi après diner 20 août

Hier soir je fus chez les Princesses Wolkonsky. Toute la journée j'avais été mal à l'aise pour cause et fort triste du départ de l'Empereur, du recommencement des hostilités⁷⁶, de tout ce que cette époque a de sombre et d'inquietant !

Elles m'avaient fait des reproches la veille et le même jour de ce que je les abandonnais. J'y trouvais trois Autrichiens. Un M. de lep[blanc laissé], qui a été quartier maitre et a travaillé à l'alliance avec la Russie. La Princesse Zeneide me dit que c'était le bras droit de Metternich⁷⁷ et un homme d'infinitement d'esprit mais dont la manière de penser n'est pas bien claire.

[272v]

Il a quelque chose de désagréable dans la tournure, de hardi et peu franc, rien de distingué et un tiraillement nerveux dans la figure qui est déplaisant.

Plus un baron de Grufs, grand musicien et compositeur, qui nous fit plaisir par des variations charmantes qu'il improvise sur le piano, du reste assez mauvaise façon et l'apparence d'une bête qui ne se doute pas de l'être.

Un 3^e autrichien officier dont le nom m'est échappé, assez bonne façon mais assez insignifiant.

Plus tard, les Repnin vinrent. Le mari est fort laid. Il ressemble beaucoup à sa mère, la grande maitresse de la Grande Duchesse Catherine. Il est gros et pas très grand mais il m'a paru avoir bien plus de moyens que son père Nikit.

Sa femme est assez laide aussi, fort noire, petite etc. mais vive et, je crois, spirituelle. C'est, dit on, une femme très excellente et respectable. Seulement sa manière avec ses enfans et sa gouvernante me paraît singulière. Cette dernière ne doit pas leur donner un fruit, un bonbon etc. sans la permission de la mère.

Il [y a] encore la mère Wolkonsky puis 2 officiers russes qui ont été en Amérique et sont revenus avec Moreau. L'un, un M. Swein, nous montra une collection de vues et dessins charmants faits sur les lieux et tout ce qui l'a frappé. Il a exécuté un Journal de son voyage par une suite de dessins. Ainsi par exemple, le premier jour est l'embarquement, ensuite la rencontre de tel ou tel poisson, une pêche de baleine, une tempête, la vue d'un cap etc. Puis après son arrivée, ses remarques intéressantes sur les lieux, les habitans, les choses etc. C'est une jolie idée et bien rendue, quoique lui vient tous des croquis, faits très vite avec ce que l'on voit, mais dans chacun il y a des idées, de l'invention et de la vérité. L'auteur est fort simple et n'a rien de remarquable.

Ce matin, j'ai vu le [blanc laissé] du chef des cosaques, le général Platow⁷⁸, une

[273]

excellente physionomie mais il ne parle ni français ni allemand, l'Empereur d'Autriche, revenu hier soir et reparti ce matin pour tout à fait. On dit que le Roi de Prusse s'en va aussi ce soir. Je voudrais bien le voir avant.

⁷⁶ Les combats sont momentanément interrompu avec la signature par les belligérants de l'armistice de Pleiswitz qui dure du 4 juin au 10 août 1813. Voir BOUDON, *La France et l'Europe de Napoléon*, op cit., pp. 271-284.

⁷⁷ Klemenz Wenzel von Metternich (1773-1859), ministre des affaires étrangères de l'empire d'Autriche de 1809 à 1848, il joue un grand rôle diplomatique dans la représentation des intérêts autrichiens lors des guerres napoléoniennes.

⁷⁸ Matvei Ivanovitch Platov (1753-1818), général russe qui a combattu face aux Ottomans puis face aux troupes napoléoniennes.

Tous les généraux et une partie des aides de camp et officiers russes (restés encore au château) ici, ont reçu l'ordre de partir ce matin. Toutes les cours où ils en logeaient beaucoup étaient encombrés de voitures attelées avec celles de la suite et bagages de l'Empereur. Il y en avait bien une centaine, je crois, et tous ces soldats et cosaques etc. au milieu. C'était un coup d'œil assez drôle. Le château va être bien désert.

Mme Catherine part, dit on, en ville (car on a jamais l'attention de nous rien dire) dimanche ou mardi au plus tard. Pour nous, assure-t-on, nous l'attendrons ici où elle a l'intention de revenir.

Hier j'ai écrit pour la Princesse de la Tour [retranscription incertaine] qui reetourne à Ratisbonne, à Mme Batsch. Nous n'avons plus de nouvelles de nulle part, c'est accablant.

Par hasard j'en reçus hier de Mecklenbourg excellentes. Ils sont à Doberan pour prendre les bains de mer et dansent a présent avec les Suédois et les Anglais après avoir dansé avec les Français et les Allemands.

Mlle Salomon me dis que le Prince Royal de Suède (qui est mon héros depuis quelques tems. On dit qu'il est bon, beau, spirituel, chevalier, romanesque, plein d'enthousiasme, de talents et de bravoure. Vrai est il qu'on ajoute qu'il est faible de caractère, cedant aux impressions et de laissant influencer ?) a fait une visite à la Princesse Héréditaire, quil lui a paru aimable mais avec le genre tout à fait français.

Il y a quelques tems nous eumes sur lui avec Son Altesse Impériale une vive discussion. Elle l'accusait de versatilité, d'avoir abandonné la cause de Napoléon. Mais je lui dis qu'il me semblait s'être montré toujours le même, l'avoir admiré tant qu'il a été admirable, dès lors lui avoir résisté quand il a exigé des choses injustes de lui et, il est vrai, attendu une occasion pour se soustraire et le pays qui lui était confié et quil n'avait pas accepté pour rendre malheureux

[273v]

à la tyrannie qui voulaient les asservir. Mais que pouvait il seul et n'était il pas le cas de toutes les petites puissances qui ne peuvent que saisir l'occasion favorable et non aller au devant d'elle ?

Elle convint que j'avais raison et que si c'était là sa façon de penser, ce dont elle doutait toujours un peu, il n'avait rien fait que de louable. Attendons donc que les actions nous prouvent qu'on est mauvais avant d'y croire. Dès lors elle me dit toujours: Votre Prince de Suède. Quelle belle lettre Mme Stael lui a adressée à la tête de ses reflexions sur le suicide⁷⁹ qui viennent de paraître !

J'ai fait connaissance ici l'autre jour avec la Comtesse de Sternberg, femme du chambellan placé chez la Grande Duchesse, une aimable femme. Son mari a, dit on, beaucoup de moyens aussi mais il est distrait et moins prévenant quelle. Ses filles sont très bien élevées. Les 2 cadettes sont venues, une après diner, chez ma Princesse avec leur gouvernante, une demoiselle qui a l'air d'une très bonne personne mais bien ordinaire.

Samedi après diner 21^e août

Hier au retour de la Promenade nous rencontrâmes le Roi de Prusse. C'est un grand bel homme, parfaitement bâti mais dont la physionomie n'a pas l'heureuse expression et l'ouverture de celle de l'Empereur Alexandre. Il a quelque chose de sombre.

Peu après, comme nous étions chez Son Altesse Impériale, on l'annonça ainsi que le Prince Royal⁸⁰. Elle nous présente sa fille et moi à eux. Le Prince royal causa un moment. Il est d'une assez jolie figure mais encore bien jeune. Il a 16 ou 17 ans. Il ressemble beaucoup à notre Prince Bertrand. La petite Princesse le trouva d'abord. Il parle parfaitement français et a un organe très flatteur. On dit comme la Reine⁸¹, sa mère, avait.

[274]

Son gouverneur est M. Amillon, l'auteur de L'histoire des Révolutions et on en fait beaucoup d'éloges. On dit que le Prince est très brave. Il disait l'autre jour à Mme Catherine: Tout mon desir madame est d'aller en avant. Il a l'air un peu moqueur et on me disait souvent il soubliait vis à vis de son père. Je suis bien aise de les avoir vus.

79 Germaine de Staël (1766-1817) est une romancière et philosophe genevoise et française. Son essai philosophique controversé *Réflexions sur le suicide* est publié en 1813.

80 Nicolas I^{er} (1796-1855), cadet du tsar Alexandre I^{er}, il hérite de l'empire russe à la mort de ce dernier en 1825.

81 Sophie-Dorothee de Wurtemberg (1759-1828), devient impératrice consort de Russie lorsque son époux Paul I^{er} hérite du titre en 1796. Elle donne naissance à deux futurs empereurs, Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}, avant que son mari ne soit assassiné en 1801.

Le soir nous avons été au jardin impérial où nous nous promenons tous les 2 jours deux fois parce que c'est le seul endroit près que nous ayons, que nous sommes sans chevaux et que la Grande Duchesse n'en loue point, ce que je ne conçois pas. Le Roi de Prusse y est venu. Il était fort gracieux et quand il cause et sourit, sa physionomie s'anime et s'éclaire. Il m'a demandé de quel pays j'étais, de quelle partie de la Suisse, combien de temps j'étais chez la Princesse, etc.

En rentrant, nous l'avons encore rencontré sortant de chez Son Altesse Impériale et accompagné du général Chanicoff qui m'a ensuite rattrapée et m'a paru triste et deconfit. Il prend toujours un ton si tendre et si touchant que je ne sais que penser de lui. C'est pour tout le monde et il est impossible que pour tout le monde il sente autant. Je crois en vérité que c'est une manie comme ses propos de galanterie au milieu des plus raisonnables discours et sa façon et sa façon de vous prendre et de vous baiser la main etc. C'est un homme déjà trop âgé et trop posé pour qu'on puisse le lui prendre mauvaise part et c'est sa manière avec toutes les femmes mais c'est désagréable. Cela détruit la confiance qu'on se sentirait porté à avoir en lui pour ses bonnes qualités, son jugement, sa raison, son esprit, ses connaissances et son sang froid et impartialité.

La Comtesse Henkel m'a dit que Son Altesse Impériale lui avait annoncée ce que nous savions toutes hier par les étrangers et les domestiques, les 2 seules sources qui nous instruisent toujours de tout, que nous partions pour Vienne mercredi. Elle ne m'en n'a rien dit et cela a toujours été de même partout. Je devrais être faite à cette blessante façon d'agir mais je ne puis m'empêcher de le sentir. Je suis contente que nous voyons Vienne si le ciel permet que nous n'y restions pas longtemps.

Je tremble pour Weimar. C'est la direction que les armées alliées prennent. Le quartier français est à Leipsic [Leipzig].

[274v]

Il va encore se passer de terribles affaires. Quelle est cruelle cette nécessité que le sang coule. On ne peut s'y faire.

La pauvre Mme de Wolzogen a été ici cette après diner. Son fils, qui s'est placé au service d'Autriche sous le général Koller, à qui la Grande Duchesse Catherine a eu la grace de le recommander, elle même est partie ce matin. Elle est naturellement toute préoccupée et subjuguée par cette pensée. J'y prends part vivement. Elle paraît désirer ma confiance et ce me serait ainsi un soulagement de lui parler à cœur ouvert mais elle est trop distraite pour que l'on puisse espérer de lui inspirer un vrai intérêt comme elle disait tantôt, en partant, de sa relation avec la Grande Duchesse. Je serai charmée si je puis lui être utile, pour moi je ne serai pas affligée du tout si elle change. Je m'y attends et ne compte point sur elle. Mon cœur n'en n'a pas besoin, il est rempli.

Elle m'a dit qu'elle croyait que la Grande Duchesse se repentait de la manière dont elle avait traité son mari, quelle avait des remords, des chagrins, qu'elle lui avait causé, que Mme de Catherine, croyait elle, lui en avait parlé et qu'elle réparait ainsi un peu ce qui ne l'était plus guère réparable. Nous avons parlé ensuite de ma position. Je lui ai dit combien elle me pesait quelques fois et quelle peine j'avais à me faire à cette manière toute extérieure, été à une relation si rapprochée et où pourtant il n'y avait rien à espérer pour le cœur. Elle m'a bien comprise, m'a dit que pourtant la Grande Duchesse s'était fort attachée à moi, qu'elle me voulait du bien etc. mais que de sa satisfaction dans son commerce, je n'en trouverais jamais, que la petite devait faire toute ma consolation, qu'elle sentait bien qu'elle seule pouvait contribuer à son bonheur et que la vie de la cour sans un but

[275]

aussi utile lui serait plus insupportable que la plus mince existence dans une halte, que j'étais aussi trop bonne pour ce misérable train de vie etc.

Je lui ai dit avec quel enthousiasme j'étais entrée au service de la Grande Duchesse et quel attachement je lui aurais porté si elle avait été capable de l'apprécier et de le sentir mais qu'elle ne désirait ni aimer ni être aimée, qu'elle était seule au milieu de sa cour et qu'elle avait repoussé loin d'elle un cœur bien dévoué et bien sincère comme elle n'en retrouverait peut être plus, que cela m'affligerait jusqu'au dernier jour de ma vie parce qu'elle avait de bonnes qualités qui attachaient et des lueurs qui redonnaient espoir de la voir changer. Mais quand je serai ainsi séduite, je ne veux point oublier quelle profonde insensibilité elle a montré à 2 époques bien marquantes. La 1^{ère} lors de la mort de ma pauvre mère. Elle fut la 1^{ère} personne à qui je parlai après avoir reçu cette affreuse nouvelle. Dans mon désespoir, j'avais besoin d'en parler, je me jetai sur elle en lui disant du profond de mon cœur :

Quelle perte je fais ! Je n'ai plus que vous !

Mon Dieu, dit elle, ce n'est pas le moment de parler de cela !!!

Quelle réponse. Puis, la recommandation me fit après ma maladie à Prague d'où elle voulait m'envoyer en Suisse, que je lui promisse sur ma conscience de dire dès les 1^{eres} semaines à Mlle Mazelet comment je me trouvais afin qu'elle eut le tems de lui trouver quelqu'un et ce lui était si indifférent que ce fut moi ou une autre ! Ah ! Bien [un mot illisible] qui voudrait donner en place de ces froids procédés des sentimens vifs et reels. Son devoir il faut toujours le remplir aussi parfaitement qu'il est en nous pour sa propre satisfaction, pour Dieu et le bon exemple mais vouloir s'attacher, attendre du retour

[275v]

de la reconnaissance, de l'affection, c'est ce dont je dois faire mon deuil. Je dois voir s'il m'est possible de m'en tenir à mon enfant seul ! et rien espérer d'ailleurs, trop heureuse si les procédés sont bons, c'est aussi ce qu'il ne faut point exiger. On n'en n'est pas capable. Oui, l'idée de [un mot illisible] ma vie utilement, de travailler à un but réel, celle du malheur je puis le dire hélas !

Sous plus d'un rapport du malheur de ma pauvre enfant si je la quittais, des motifs pour ma famille qui me l'ont fait quitter, tout cela réuni me fera tout supporter avec patience et résignation, deux cas excepté. Si je me suis une fois convaincue que la Grande Duchesse contredira mes principes d'éducation et veut me forcer d'agir contre ma conviction, dès lors mon but principal serait manqué. Ou si Mlle Mazelet venait s'établir à Weimar. Il me serait tout à fait impossible de supporter son despotisme et son influence sur Son Altesse Impériale et je lui céderais la place [un mot illisible] dans mon autre position travailler nuit et jour. Enfin, dans tous les cas je veux, dès que la paix sera faite et que nous nous retrouverons tranquillement à Weimar, aller voir mon père et combiner avec lui différentes choses. Il faut qu'avant tout mon frère soit établi. Ensuite, si papa pouvait payer toutes ses dettes, celle de Mme Vautier peut être exceptée (la Josephine portera toujours sentiments) alors je pourrais peut être le rejoindre et retrouver cette paix de l'ame, le 1^{er} de tous les biens et que nul encore n'a je crois possédé à la cour.

La Comtesse Beust, qui vint hier soir et veilla tard avec moi

[276]

me parut penser de même. Au fond, elle aime véritablement la Grande Duchesse, prise tout ce qu'elle a de bon, mais sait tout ce qu'elle a de mauvais, qu'elle attribue en entier à l'éducation qu'elle a reçue qui a étouffé tant d'heureuse disposition. Elle dit qu'elle est sûre qu'elle était née pleine de douceur, de bonté et de sensibilité mais que la gouvernante a été comme une main de mort qui a paralysé pour jamais toutes ces heureuses dispositions. Elle me dit que quand elle vit Mlle Mazelet pour la 1^{ere} fois, elle fit la plus folle figure et eut toutes les peines du monde à s'empêcher de [un mot illisible], car toute la jeunesse de cette malheureuse Princesse et le tort qu'on lui a fait passa devant moi et je [un mot illisible] tout ce qui m'avait blessé en elle avec ce que l'âge et tout ce qu'il amène d'amer et d'aigre put y ajouter.

Ce n'est que trop vrai. Pauvre petite Marie ! Si elle doit un jour passer sous cette [un mot illisible], que deviendra t elle avec sa sensibilité et son caractère difficile à mener et qui n'est pas souple comme était celui de sa mère.

La Comtesse Beust a sur beaucoup d'articles infiniment de bon sens, de jugement et de perspicacité. Elle est exempte de passion et remplie de bonnes intentions. C'est le contraire de la Comtesse Henkel qui n'est pas si mauvaise et est très franche, même vis à vis de la Grande Duchesse mais toujours aigrie, toujours passionnée, voyant toujours le mal et inconsequente et sans tenue. Elle m'a dit quelques fois le contraire au bout de 15 jours de ce qu'elle m'avait 15 jours avant. Mais elle a beaucoup d'esprit, d'originalité très agréable, beaucoup de connaissance du monde et mettant infiniment de facilité dans toutes les relations de la vie. Elle ne tient point à son rang etc. [...]

*L*a guerre se poursuivant, la grande-duchesse et sa suite continuent leur exil dans la ville de Vienne. A nouveau, Louise Martin se retrouve au milieu de l'élite aristocratique, qu'elle rencontre et décrit en partie.

Une des choses qui la frappe dans cette capitale impériale, c'est son luxe exorbitant qu'elle peut voir en de nombreuses occasions. En plus d'être invitée aux réceptions mondaines organisées par la grande noblesse, la gouvernante a l'occasion de faire ce qu'on appellerait aujourd'hui du tourisme. Avec la jeune princesse, elle visite plusieurs bâtiments ou appartements royaux mais aussi trois grandes fabriques pour lesquelles la jeune Vaudoise montre un réel intérêt. De nombreux détails concernant la production de certains objets et les conditions dans lesquelles ceux-ci ont été confectionnés sont relatés dans son journal personnel.

Mon Journal secret
Louise Martin de Lonay
Vienne septembre
1813
[19]

[292]

Vienne, samedi matin 4^e septembre 1813

La journée de hier soir a été si remplie que j'aurai peine à me remettre à jour. Le matin nous allâmes dès 6 heures avec la Comtesse de Henkel voir l'Eglise de Saint Etienne⁸² (Saint Stepfan) la plus belle de cette ville sans contredit. Elle est du plus pur gothique, date [blanc laissé]. Je n'ai jamais rien vu de plus beau que cette voute, la nef depuis l'entrée. Elle a quelque chose de sombre mais extrêmement solennel, de ces longues fenêtres antiques à petits carreaux et dans quelques unes il s'est conservé des vitraux de couleur vraiment magnifiques.

Entr'autres dans une chapelle qu'on appelle la chapelle des orfèvres, parceque ceux ci l'ont réparée à leurs propres frais et y ont certains droits les jours de ceremonie. Dans la chapelle appelée des Lichtenstein⁸³, parcequ'ils l'entretiennent et qu'on y dit sans cesse des messes pour leur famille, repose le corps du Prince Eugène⁸⁴, et de lui et de sa sœur⁸⁵. Une simple pierre avec une inscription et de grands anneaux pour la soulever [un mot illisible] les restes de ce grand homme.

Il y a quelques tableaux assez beaux mais point qui m'ait extrêmement frappée. Un superbe monument est celui qui se trouve a droite du maitre autel tout à fait sur le côté.

[292v]

De là nous fûmes à l'Eglise des Augustins qui n'a rien de bien remarquable en elle même, assez petite. Elle est gaye et claire et parait moderne. Sa simplicité la rend agréable. Il y a deux reliques ou corps de Saints qui sont d'un effet affreux. Ces squelettes noirs et degoutants pares d'or et de velours et de pierreries, sous verre et exposés aux regards ont quelque chose de degoûtant sur lequel

82 Il s'agit de la cathédrale Saint Étienne de Vienne, achevée en 1263.

83 La maison de Liechtenstein est une maison princière originaire de Vienne.

84 Eugène de Savoie-Carignan (1663-1736), commandant en chef des armées du Saint-Empire romain germanique.

85 Marie-Jeanne de Savoie (1665-1705), aussi connue sous le nom de « Mademoiselle de Soissons ».

je ne veux pas plus arrêter ma pensée que je n'y arrête mes yeux. Je ne comprends pas quel peut être le but d'une telle exposition. Elle ne peut produire ni dévotion ni contrition.

Mais ce qui dans cette Eglise est vraiment beau et m'a vivement intéressée est un monument élevé par le Duc Albert de Pologne Saxe Teschen⁸⁶ à la mémoire de son épouse Christine⁸⁷, fille de François 1 et de Marie Thérèse. Il est du célèbre Canova et l'un de ses plus beaux ouvrages⁸⁸. Il représente une pyramide égyptienne telle que leurs Princes en élevaient pour tombeaux. Au milieu, on voit l'ouverture et l'on devine les marches qui descendent [retranscription incertaine] dans l'intérieur, une noble et grande figure couronnée de laurier, représentant la vertu, dans l'attitude un peu inclinée de quelqu'un d'affligé, tient dans ses bras une urne renfermant les cendres de l'archiduchesse. Elle est prête à descendre dans le tombeau. Deux génies, dont les flambeaux sont renversés, la soutiennent. Derrière elle la bienfaisance marche dans l'attitude de la douleur, conduisant un vieillard aveugle et un pauvre orphelin. Chaque figure porte avec une autre expression l'empreinte des regrets. Le vieillard surtout est superbe et un pied d'un des génies. Mais ce qui est digne de la plus grande admiration

[293]

c'est un génie ou un ange sous la figure d'un jeune homme couché sur un lion, endormi à droite. Les autres figures sont à gauche de l'entrée. Il semble respirer mais il y a un calme, une sérénité un repos céleste dans cette figure. Il ne paraît point affligé comme les autres figures mais serein. Le noble animal n'a que l'expression du repos d'un être tout matériel et est l'emblème de la force d'âme et du courage de Christine. Tout le corps, la pose et surtout une jambe de cette figure angélique sont superbes.

Au dessus de l'entrée est en bas relief le portrait de Christine, que la Trinité élève contre le ciel. Une main d'ange lui tend la palme [un mot illisible] à ses vertus. La pyramide est de marbre, le lion de pierre et les figures de marbre de [un mot illisible] blanc. C'est d'un très bel effet.

Mais ce qui m'a paru de mauvais goût c'est que la couronne de la vertu et les flambeaux des petits génies sont dorés. Comme cela me paraît plus beau aussi d'albâtre. Mais le tout est d'un bien touchant effet et forme un ensemble très analogue à ce qu'il doit rappeler. Rien n'attriste l'âme dans ses souvenirs. Tout l'attendrit, l'élève, la console.

Après déjeuner [un mot illisible], nous fumes avec la Comtesse de Fritsch pour acheter chacune un habit et quelques bagatelles. Au retour, j'eus la visite du conseiller Bühl de Schaffouse, lequel Mme de Wolkonsky m'avait donné une lettre. Il est très mal de figure mais a quelque chose de bon, de franc, d'ouvert qui est bien suisse et que je retrouve avec transport. Il est entre 40 et 50 ans. Il doit avoir beaucoup d'esprit et de connaissance. Je le reçus à la hâte et dans l'angoisse. Rien n'était prêt encore. Je le priai de m'excuser. Il promit de revenir bientôt. Ils vont à la campagne.

Après, nous ne pouvions avoir à diné. Il fallait s'habiller. Mlle Krakow pleurait de ce que le chapeau de la Princesse n'était pas arrivé. Il nous fit attendre [une] demi heure. Les Dames étaient furieuses. La Comtesse Henkel ne tarissait pas de choses piquantes. J'étais sur les braises.

Nous partons à nous 4 dans une voiture [un mot illisible] une voiture à 2 places. Au bout d'une heure et demi nous arrivâmes à Luxembourg, c'est-à-dire à 2 heures $\frac{1}{4}$.

[293v]

Nous descendons et montons sans savoir où, au milieu d'une foule, mais pas une âme de connue. Nous demandons Son Altesse Impériale. Elle était chez l'Impératrice [Marie-Louise]. Son appartement elle n'en n'avait point. On nous fit monter dans l'antichambre qui était remplie. De là nous vîmes qu'on se mettait à table. Nous attendimes longtemps. Mes pauvres dames ne savaient où se mettre d'embarras. J'étais moi même bien confuse que nous fussions arrivées trop tard par la faute de la toilette de la Princesse et je pensais comme la Krakow serait grondée.

Enfin arrive le Comte Altan, grand maître, un gros homme, qui je crois a de l'esprit mais un peu empâté dans la matière et un peu embarrassé en beau [un mot illisible]. Il fit le tour en demandant à

86 Albert de Saxe-Teschen (1738-1822), duc de Teschen et gouverneur-général des Pays-Bas autrichiens de 1780 à 1794.

87 Marie-Christine d'Autriche (1742-1798), archiduchesse d'Autriche, duchesse de Saxe et princesse de Bohême et de Hongrie. Elle est la fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche (1717-1780) et de l'empereur François I^{er} (1708-1765), à ne pas confondre avec l'empereur autrichien du même nom, qui règnent sur le Saint-Empire romain germanique de 1745 jusqu'à la mort du mari.

88 Antonio Canova (1757-1822), sculpteur et peintre vénitien. L'œuvre que Louise Martin a sous les yeux est le *Monument funéraire de Marie-Christine d'Autriche*. Il s'agit d'un cénotaphe avec une sculpture de plus de cinq mètres de haut et réalisé entre 1798 et 1805.

chacun : avez-vous diné ? Quand mon tour vint, je lui dis que oui et la Princesse aussi.

Eh bien ne voulez vous pas aller faire un tour au jardin ?

Oh très volontiers.

Cette manière de recevoir les gens me parut assez drôle. Nos pauvres gens furent s'asseoir vis à vis de l'Impératrice, déjà à table, et nous un peu nous promener et ensuite dans une chambre en bas où étaient les [un mot illisible] de la Grande Duchesse et à côté de laquelle dinaient les femmes de chambre à leur petit couvert.

Mme Drust vint chez nous. Elle me conta que toute la suite des 2 Grandes Duchesses était venue les femmes de chambre (chacune des Altesses Impériales n'en n'avait pris qu'un avec elle pour aller à Baden), Palkel [retranscription incertaine], Schwabe etc. sur une prétendue invitation de l'Impératrice mais personne n'était non plus venu les recevoir. Les femmes de chambre de Sa Majesté, où elles se firent mener, eurent l'air des plus embarrassé etc. Enfin après une longue attente, on les mena dans un appartement où dînait déjà à la même table valet de chambre, fille etc.

Mme Drust dit qu'elle avait diné et s'en fut. Les autres furent se promener, ensuite se firent servir à part. Enfin, tout cela allait un peu de guingoï.

[294]

Pour moi, je croyais toujours que les archiduchesses nous viendrait au devant, point du tout. Après 4 heures, lorsqu'on fut prêts avec le diner, l'Imperatrice fit venir la Princesse. Je fis là connaissance avec le Comte Altan qui fut pourtant fort aimable pour moi. Sa femme, à qui il me présenta, elle est grosse, agée, n'a, je crois, pas inventé la poudre, mais fort honnête. Titre au rang de grande maîtresse; la Comtesse Clary, dame du Palai; la Comtesse Estherbaty [retranscription incertaine] idem, fort polies, déjà plus très jeunes; la comtesse Odonell que j'avais vue mais qui ne me parut guère là sous un bon jour, s'embarrassant de tout le monde ou ne s'en inquiétant que pour les pousser dehors, un petit ton protecteur, un air haut comme le tems, coquette et agaçante, affichée pour un Comte Clary. L'homme, entre 30 et 40, qui est garçon et elle est veuve. Je ne sais si elle veut l'épouser. Il a l'air d'avoir de l'esprit mais satirique. Elle était furieuse contre la Beust dont il s'occupa un peu et tous ses petits manèges m'amuserent beaucoup; un vieux Comte Trautmausdorff⁸⁹ qui est fort causant et honnête. Je ne sais pas sil a de l'esprit. Je ne le croirais pas; le Comte Thum, chambellan de service auprès de Son Altesse Impériale, jeune homme d'une charmante et excellente figure mais qui n'annonce aucun esprit et je crois, ne trompe pas; le jeune Comte Trautmausdorff aussi auprès de Mme Marie, moins bien de figure mais l'air plus spirituel. Tous deux extrêmement attentifs; un Comte Sickingenn, compagnon de service du Comte Clary, chez Mme Catherine, je n'ai fait que l'entrevoir. Tous ces messieurs sont au reste très polis. Elle les loue pour leur esprit, leur fond, leur savoir vivre etc.

Il y avait là 7 archiducs, ni plus ni moins, tous frères de l'Empereur⁹⁰. Je ne distingue que le Palatin Joseph⁹¹, qui me plaît toujours malgré son air embarrassé, son branlement de corps et surtout ses yeux de côté. Jamais il ne regarde en face, c'est désagréable. L'archiduc Charles⁹²,

[294v]

qui est son aîné et a le même regard. J'en étais fort curieuse et ai été bien surprise de le trouver un petit petit homme assez maigre, l'air tout rentré et timide. Il m'adressa quelques phrases en allemand assez bien mais rien de marquant. La Grande Duchesse Marie en est enchantée. Elle dit qu'il a beaucoup d'esprit, de connaissance, de raison, de jugement, d'amabilité, de tout au monde. La Comtesse Henkel prétend qu'elle en tient un peu pour lui. Du moins elles sont toutes les deux enchantées de trouver ces 2 archiducs avec lesquels elles peuvent parler et en général les louent tous quoiqu'elles disent qu'ils ont polissons, fous comme cela mais [un mot illisible]. Ils font des éclats de rire et des cris qu'on entend d'un bout de la maison à l'autre. Au spectacle, ils se tirent les chaises pour se faire tomber etc.

89 Vraisemblablement Ferdinand von Trauttmansdorff (1749-1827), ministre plénipotentiaire des Pays-Bas autrichiens de 1787 à 1789 puis chancelier de 1793 à 1794.

90 L'empereur d'Autriche François I^{er}.

91 Joseph de Habsbourg-Lorraine (1776-1847), archiduc d'Autriche et premier prince palatin de Hongrie.

92 Charles-Louis d'Autriche-Teschén (1771-1847), archiduc d'Autriche et commandant de l'armée.

Il y a encore l'archiduc Rodolphe⁹³ qui est plus jeune et a très bonne façon. Les frères de l'Impératrice n'étaient pas là non plus, qu'aucun enfant, ce qui m'étonna fort car le Prince Héritaire⁹⁴ a pourtant 20 ans et l'Archiduchesse Léopoldine⁹⁵ 16 ou 17 ans.

Il fut question d'aller promener dans le parc, surtout en voiture. La Princesse, qui s'était accrochée à l'Impératrice, ne l'abandonnait point et fut avec elle, sa mère je crois, dans la voiture. Nous étions, la Comtesse Fritsch, Mlle Allidnisky et moi dans une chaise bien mal. Enfin nous parcourûmes diverses parties de ce parc qui est délicieux, arrangé à l'anglaise et de très bon goût. On descendit. En se promenant, on arriva au bord de l'eau. Il y a là une fort belle pièce d'où l'on s'embarqua pour aller au Ritterschloss⁹⁶, Château des Chevaliers. Il y avait là une quantité de petits bateaux prêts. La suite voulait se mettre dans un ou 2. La Grande Duchesse appella la Comtesse Beust et lui dit de m'avertir
[295]

que la Princesse allait avec l'Impératrice, que je devais suivre.

Fort bien mais qu'appellez vous suivre ?

Oh, dit elle, je ne connais pas ce que veut dire le message. Vous devez venir avec nous.

Nous étions tous sur le bon. Les Grandes Duchesses entrent avec tous les archiducs qui ramaient dans un bateau. L'Impératrice resta sur la rive. Je croyais à attendre sa gondole avec la Princesse. Nous entrons dans un bateau. La Grande Duchesse me prie d'en sortir et de me tenir au côté de sa fille. J'obéis. Me voilà seule avec l'Impératrice qui appelle la Comtesse Odonnel et lui demande la Comtesse Altan. Elle était déjà passée par un pont mouvant avec la Comtesse Henkel etc. Alors elle lui dit de rester, qu'elle va en voiture. Moi j'attends les ordres. Je la vois dans un embarras marqué. Je pense qu'elle ne sait que faire de moi et j'étais dans un cruel embarras. Je me tiens à une certaine distance.

Arrive la Comtesse Odonnel qui me dit :

Sa Majesté est bien fâchée de n'avoir de place à vous offrir. Elle n'a pas crû que vous la suiviez. Elle vous prie de monter dans sa petite voiture qui suit.

Or il faut savoir que la ditte voiture est une petite cariole toute basse et ouverte, comme un petit petit fauteuil ou on atèle un petit [un mot illisible] haut comme un étui d'ogive et dans laquelle l'Impératrice se promène souvent, conduite par le Prince etc. Cela me parut si drôle et je me fis l'effet si ridicule que l'envie de rire l'emporta sur mon embarras. Je ne pus pas répondre un mot à la Comtesse Odonnel. Je m'inclinai en lui tournant le dos et montai dans ma petite berlingue entourée d'une centaine de personnes qui s'imaginaient que c'était l'Impératrice qui arrivait là dedans et mordant mon mouchoir de poche pour ne pas éclater tout haut. Heureusement je gardai cette disposition Démocratique jusqu'à la fin car j'aurais été autrement furieuse contre la Grande Duchesse de m'avoir ainsi embarquée. Car je crois que dans aucun cas l'Impératrice ne se souciait d'aller en voiture avec moi.

Mais au milieu du chemin, elle prit avec elle

[295v]

le Prince Héritaire qu'elle voulait produire. Il est tout petit, a une grosse tête assez disproportionnée. Ses traits seraient plutôt jolis que laids mais aucune expression ne vient les animer. Il a l'air complètement bête. On assure qu'il ne l'est point mais que son précédent gouverneur l'a reculé à dessein. L'Impératrice, qui a le grand mérite d'envisager les enfants de son mari comme les siens et de les traiter d'une manière tout à fait admirable⁹⁷, a fait renvoyer ce drôle, dont j'ignore le nom et lui a donné M. de H [blanc laissé], qu'il a à présent et qui dit on l'a déjà rendu tout autre.

Je ne lui ai pas entendu dire un mot et presque pas vu faire un mouvement. Ainsi, impossible d'en juger. Je crois que les Grandes Duchesses elles mêmes ne sont pas plus avancées. On me citait de lui une réponse assez méchante mais qui n'est certainement pas bête : on demandait [un mot illisible] lui quelle était la partie du corps humain la plus forte ?

93 Rodolphe d'Autriche (1788-1831), archiduc et cardinal autrichien.

94 Ferdinand I^{er} (1793-1875) succède à son père François I^{er} à la tête de l'empire d'Autriche à la mort de ce dernier en 1835.

95 Marie-Léopoldine d'Autriche (1797-1826), d'abord archiduchesse d'Autriche, elle quitte l'Europe en 1817 pour épouser le prince portugais Pierre de Bragança et devenir en 1822 la première impératrice du Brésil.

96 «Château des chevaliers» en allemand.

97 L'empereur d'Autriche François I^{er} a d'abord eu pour épouse Marie-Thérèse de Bourbon-Naples (1772-1807) avec qui il a eu sept enfants, dont le prince héritaire Ferdinand, avant que celle-ci ne décède et qu'il se remarie.

C'est le nez, soutint il.

Comment ?

Oui, il y a 20 ans qu'on mène mon père par le nez et il tient toujours.

L'Impératrice eut la bonté de me dire quelque chose sur la mauvaise voiture où j'avais été.

En arrivant nous trouvâmes une partie de la société là. L'autre ne tarda pas et nous commençâmes à parcourir ce château qui est vraiment une chose unique dans son genre. Le bâtiment est de toute ancienneté et seulement réparé. Les ornements sont très anciens tirés de vieux châteaux et Eglises de la Bohême et transporté là comme dans un Cabinet de curiosité, ou du moins imitant parfaitement le genre du tems de la chevalerie. On est seulement étonné de voir dans quelques appartements les portraits des altesses et majestés régnants, les noces de l'Empereur avec sa dernière femme etc. Cela ne me paraît pas bien entendu mais du reste on aurait amplement pour 8 jours à visiter tous ces appartements où tout est curieux et mériterait

[296]

d'être observé et de se le faire expliquer en détails. Le concierge s'en acquittait du mieux qu'il pouvait, c'est à dire très en courant pour les Grandes Duchesses mais naturellement la suite n'en profitait guère et se contentait de voir en gros.

Nous parcourûmes la salle du trône, celle des armes. Il y avait toute une armure de femme qui est horriblement lourde. Je n'entends pas comment une personne de notre sexe a pu porter cela. Autrefois, on devait sûrement être plus fort. Un sallon avec des ustensiles, des meubles, de l'argenterie du plus pur gothique. La chapelle, une salle avec le lit de Rodolphe II, une autre avec celui de Charles Quint⁹⁸, un petit sallon charmant avec une espèce de divan en velours cramoisi et or et des bustes et espèces d'ornements au dessus de chacun de marbre blanc superieurement travaillé et tiré d'une très vieille Eglise.

Ensuite, nous visitâmes une tour où il nous montra d'abord les cachots qui sont très peu spacieux et où il y a un mannequin Rose croix qui tout à coup, par des ressorts, se met à remuer ses chaines et effraie veritablement. Plus haut dans cette tour est la chambre de justice, puis d'autres pièces avec des meubles remarquablement rustiques et de superbes vitraux en couleur etc. Du haut de la tour on a une charmante vue. L'eau qui est fort belle et qui entoure le chateau en fait un des plus grands charmes. Il y a une foule de chambres mais tout cela est très petit et serré.

Je dois avouer qu'au reste, je n'ai qu'entrevu. Mon attention était trop partagée et le tems aussi trop court. J'espère que nous y retournerons encore une fois. Je redescendis plutôt que le reste auprès de ma Princesse qui avait été avec l'Impératrice d'un autre côté et les jeunes archiduchesse que nous avons trouvé dans le chateau en arrivant. Elles etaient venues à pied. Il y en avait 3: Léopoldine, l'ainée; Clementine⁹⁹, la 2^{de}, 14 ans et Caroline, la 3^e, 12 ans, mais si petite qu'on lui donnerait 8. La 4^e Marianne qui a 8 ans ne paraît jamais. Elle est toujours

[296v]

malade de convulsions. Elles sont toutes les trois à peu près de même. De grands yeux bleus insignifiants, des cheveux blonds, blancs, des traits pas mal mais le tout désagréable, très petites et râtinées. L'ainée parle assez bien. Ma Princesse s'était emparée de la cadette qu'elle croyait presque de son age. L'Impératrice eut pour elle de bontés sans fin et ma Princesse était fort aimable avec elle. Deux ou 3 fois Sa Majesté m'appella pour me conter ses gentilleses ou ses naïvetés qui l'enchantent.

Elle eut vraiment une délicieuse manière avec elle. En général, elle [l'Impératrice] fuit [retranscription incertaine] les hommes de chez elle aux Grandes Duchesses avec un soin, une grace, une politesse enchanteresses. Je craignais seulement que cela ne lui fit mal d'être tant sur ses jambes. Elle paraissait (quoique belle comme un ange ce jour là) souffrir beaucoup. Dès quelle trouvait un coin pour s'asseoir, elle en profitait. Les Grandes Duchesses coururent sans misericorde avec les archiducs et laisserent l'Impératrice attendre en bas assez longtemps. Je ne puis pas dire qu'elle eut l'air d'en être fort [un mot illisible].

Enfin, on se réunit pour partir et l'on vit encore une autre partie du parc charmante. La cascade qui est vraiment jolie, un petit Temple, une place dite du Carrousel etc. On rentra dans un pavillon près du chateau où un très beau sallon était bien éclairé et un goûter préparé. La Grande Duchesse nous

98 Rodolphe II (1552-1612) et Charles Quint (1500-1558) sont deux empereurs du Saint Empire romain germanique.

99 Marie-Clémentine de Habsourg-Lorraine (1798-1881), archiduchesse d'Autriche puis princesse de Salerne.

expedia la Princesse et moi. L'Impératrice m'appella et me dit [que] la Princesse Héréditaire a trouvé à propos que ma Petite Marie partisse. Je n'ose m'opposer.

Je ne vous dis pas adieu mais au revoir, car cette enfant est délicieuse. Elle a été parfaitement gentille.

Les archiduchesses étaient aussi parties avec leurs Dames qui n'ont pas très bonne façon quoique de grandes familles, comme on dit ici. La Comtesse Gabriani, qui est chez Mme Caroline est pourtant très jolie. Chacune d'elle a une grande maitresse et une Dame

[297]

de Cour qui est proprement la Gouvernante.

J'oubliais que c'était hier le jour de naissance du Duc et que la Comtesse Odonell, le disant l'après midi à Sa Majesté, elle lui fit des reproches de ce qu'elle ne len avait pas avertie à table où, disait elle, on avait bu à sa santé. Le Comte Attan l'aime beaucoup et on m'en parla avec grand intérêt.

La Princesse dort tout le long au retour. La Grande Duchesse arriva une heure après nous, tous au plus. J'attendais la [un mot illisible] qui m'avait manqué mais pas un mot sur le retard. Je me gardai bien de reveiller le chat qui dormait mais tombai de mon haut quand elle me dit :

À quelle heure êtes vous parties ? sans un mot de réflexion sur le retard. La Grande Duchesse était enchantée et voulait, disait elle, prendre sa fille le lendemain matin pour la présenter plus à l'aise à l'archiduc Charles. Elle me souhaita le bonsoir en disant qu'au 1^{er} juillet, Marie irait à Luxembourg faire visite.

Je fus chez la Comtesse Henkel savoir les nouvelles qu'avait eu la Fritsch, que la Grande Duchesse avait fait appeler. Elle y vint et nous lut une epître du vieux Collowrath, qui lui marquait que Moreau n'était point mort, qu'il avait eu les 2 jambes seulement transpercées et qu'on avait l'espoir de le sauver, des détails sur la victoire remportée sur Wandamme¹⁰⁰, que le Roi de Prusse avait fait lui même prisonnier, que le Prince Royal¹⁰¹, son fils (mon charmant ami !), s'était tellement distingué qu'il avait enlevé à l'ennemi une batterie de 14 canons etc.

La Comtesse Fritsh s'en fut et malgré sa joie, la Comtesse Henkel commença à critiquer tout le monde selon sa louable coutume. Les 2 dames d'honneur qu'elle drapa joliment, la Comtesse Odonell que je lui aidai à façonner, plus les Princesses sur leur manière de traiter l'Impératrice un peu trop cavalièrement, de la faire attendre etc. Puis de ne pas dire un mot, surtout

[297v]

Catherine, à toutes les dames de l'Impératrice etc. La dessus je fus me coucher. [...]

[304]

Jeudi soir 9^e septembre

Hier nous ne sortimes pas le matin. J'eus encore la Comtesse Henkel, Beust etc. J'écrivais beaucoup au journal de ma Princesse, rangeai diverses choses etc. L'après-midi nous fûmes au Prater¹⁰². C'était un jour de fête et malgré la pluie du matin, il y avait beaucoup de monde à pied, à des petites tables, buvant, denfant se promenant, aussi beaucoup d'équipages. J'en comptai 140. Au retour nous fûmes un moment chez la Grande Duchesse, nous contâmes des histoires avec ma petite. Elle se coucha, j'eus les Comtesses Beust et Fritsch. Nous lûmes Gorani (sur l'Italie), travaillâmes et causâmes jusqu'à 10 ½ heures.

Ce matin il a plu. Nous ne sommes pas sorties. Après nos leçons ordinaires, [la] Princesse est allée chez sa mère.

[304v]

La Comtesse Henkel, M. de Bielke etc. sont venus s'informer de ma santé. Elle va mieux mais l'estomac me fait toujours bien souffrir. La Comtesse Beust me conta que le general Chanicoff les avait fait mourir de rire le matin. Ils étaient allés à l'académie des beaux arts et à l'université etc. où ils avaient vu des instruments superbes de chirurgie et medecine etc. Dans une chambre, une femme ou plutôt [un] manequin représentant une femme enceinte sur laquelle les etudiants s'exercent à apprendre à accoucher. Chanicoff, après qu'elles avaient eu quitté cette chambre etc., sur les reproches qu'on lui

100 Dominique René Vandamme (1770-1830) est un général français de la révolution et de l'Empire de Napoléon. Il est capturé par la Sixième Coalition en 1813 après avoir subi une lourde défaite à Ulm.

101 Frédéric-Guillaume III.

102 Parc au sein de Vienne, ouvert au public sous l'empereur du Saint-Empire romain germanique Joseph II (1741-1790) en 1766.

avait fait de sa distraction, s'était mis tout à coup à lui reciter tout ce qui tenait à cette opération, avec une bonhomie et un contentement d'avoir quelque chose à dire qui les avait royalement amusées.

Elle m'a parlé de ce qui est moins gai, des horreurs de conduite et de cruauté du Grand Duc Constantin¹⁰³, de la bonté de l'Empereur [Alexandre I^{er}], mais elle dit comme Chanicoff, qu'il est singulier et entêté, se mettant à cheval sur une idée dont rien ne le fait demordre et souvent sans savoir pourquoi il la soutient.

Je lui dis l'enthousiasme des Wolkonsky pour l'Impératrice mère. Elle m'assura qu'elle avait d'abord pris le parti de Zenéide parcequ'elle plaisait à l'Impératrice, que du reste elle avait de belles et bonne qualités qu'elle [un mot illisible] mais l'esprit si petit, si minutieux, si tracasser, voulant tout régir ce [trois mots illisibles] comme le reste et surtout si comédienne, si fort pour l'apparat, les dehors, le brillant etc. qu'elle ne pouvait en faire un vrai cas, qu'elle était sûre que je ne pourrais l'aimer etc.

La Grande Duchesse a gardé la petite jusqu'à midi. Quand j'ai été la prendre, elle me dit quelle était fort gentille, m'a demandé des nouvelles de mon argent, ou que je m'étais achetée plusieurs choses. Je lui ai dit que j'avais pris quelque avance chez Volkel et que j'irais avec cela. Elle m'a répondu que ce serait arrangé dans la minute, des choses aimables pour la petite, commencé un journal de ce que celle-ci dit qu'elle doit dicter, mais dit de nouveau quelque chose de singulier, des questions sur une bosse qu'elle a au front pour être tombée avant hier. Elle n'a pas pleuré ?

Non Votre Majesté.

Ne s'est-elle point dérangé quelque chose dans la taille que vous ne m'en n'avez rien dit ?

Mais c'est précisément alors que j'en aurais parlé à Votre Altesse et parceque ce n'était d'aucune importance que je n'y ai pas songé.

Oh c'est qu'ordinairement on cache ces choses là aux parens.

Madame vous me connaissez bien peu.

Si on voulait

[305]

donner aux propos de la Grande Duchesse le prix que les mots devraient véritablement avoir, on serait presque toujours au désespoir. Heureusement qu'à la longue on s'accoutume à ces propos singuliers et sans conséquence.

J'ai reçu un billet de Mme de Humboldt qui n'est pas bien de nouveau. Elle me dit que le jeune de Wolksogen est retrouvé, que son fils l'a vu quitté Radezki et qu'il ira par ici joindre son corps en Italie. Cela m'a fait un vrai soulagement. Une épine d'ôtée.

Ils sont tous partis pour Schönbrunn¹⁰⁴ à 2 ½ heures (où nous n'étions pas invités). Nous avons profité de cette après-midi où l'on aurait difficilement reçu une voiture pour voir les appartements de l'Impératrice. Elle est fort bien logée. Les chambres toutes décorées avec le meilleur goût, sans être surchargées. Tout neuf, bien fait, très élégant, la vue sur les bastions. Une chambre de compagnie en velours cramoisi avec une bordure d'or (bronze) appliquée fait un bel effet. Une autre pièce aussi grande est de satin blanc, brodée en chenille d'une grande beauté représentant en fleurs, vases, fruits etc. les 4 saisons. Tous les meubles assortissants, chacun avec un bouquet différent de la plus grande fraîcheur et du plus beau travail. Pendant 2 ans, 100 personnes ont travaillé continuellement à cet ameublement.

Une autre pièce, dite la chinoise, est tout de meubles chinois bien choisis, [un mot illisible] de même. La pièce la plus remarquable est une [un mot illisible] que Marie Thérèse¹⁰⁵ a reçu en cadeau de la Chine dont elle faisait venir d'autres objets et dont elle se servait toujours. 2 armoires dont le Prince Eugène avait fait capture sur les Turcs et dont les tiroirs sont de bois de Vysan [retranscription incertaine], lequel a de nature une odeur du plus pur musc. Une chambre dans le goût Egyptien, une dans le goût turc et toute décorée de schalls, sont jolis dans leur genre. Une autre qui semble devoir être sombre est pourtant d'un fort bel effet. C'est un divan lilas tout le tour. Toute la boiserie sont des glaces dont les lambris sont séparés par du bois noir représentant le bène et des dorures. Il y a dans un salon fort simple des ouvrages de dessin et peinture des archiduchesses qui

103 Constantin Pavlovitch (1779-1831) est un grand-duc russe qui participe aux guerres contre Napoléon et devient commandant en chef de l'armée de Pologne de 1815 à 1830. Il est le frère d'Alexandre I^{er}.

104 Le château de Schönbrunn est le lieu de résidence d'été de la famille impériale autrichienne à Vienne.

105 Voir note 97.

sont [deux mots illisibles] deux paysages qui doivent être de la cadette si c'est leur travail et non celui du maître.

Nous avons de là

[305v]

traversé une partie de l'appartement de l'Empereur [François I^{er}], qui est fort simple et n'a rien de remarquable, pour aller sur son jardin, ou plutôt ses serres, où il y a de jolis plantes. C'est une vraie promenade, elles sont très agréables. Une collection de perroquets vivants; un [un mot illisible] qui [un mot illisible] les femmes etc. Leur terrasse donne aussi sur les glacis et va tout le long des serres. Elle est planchée. Ce sont la galerie de l'Empereur, qui s'y promène régulièrement quand le temps le permet, 2 heures après dîner. Il y a au bout un pavillon charmant où l'on dine quelques fois en famille quand il fait beau. Il est un peu petit à ce qu'il m'a paru, à peine pour 6 ou 8 personnes.

De là, nous sommes montées dans la tour où un abbé nous a montée dans une pièce où il y a des instruments de physique etc.; une harmonica avec des touches [un mot illisible] harmonieuses dont on joue comme du clavecin, des sons superbes, et c'est plus commode que l'autre mais je crois aussi moins maniable et plus facile à se déranger; ensuite, pour amuser la princesse, une poupée qui fait toute espèce de mouvements au moyen de ressort, des effets de l'aimant etc.; les modèles très bien travaillés de l'Eglise de Saint Etienne d'ici et des 3 1^{eres} Eglises du monde: Saint Pierre, Saint Paul à Londres et Sainte Sophie à Constantinople. Cette dernière s'ouvre et l'intérieur est parfaitement bien imité, dit on, et annonce quelque chose de vraiment beau. Mais celle dont la forme est la plus imposante est bien celle de Saint Pierre. Celle de Charles ici est quelque chose de ce chef d'œuvre de Michel Ange¹⁰⁶, la coupole et le fronton, je veux aller la voir; un miroir concave qui produit des apparitions; une espèce de phantasmagorie; ensuite, une chambre obscure où nous avons vu tout Vienne.

De là, nous sommes redescendus au cabinet d'histoire naturelle. Les plus belles choses sont emballées. Hiène, tigre royal, lion, léopard, le grand aigle, tous les oiseaux de Paradis, etc. Ce que j'y ai vu de plus curieux, c'est une giraffe de 16 pieds de haut. Je n'avais pas l'idée de cet animal. Un éléphant très bien empaillé, des béliers et brebis d'Arabie et d'Egypte, un pélican, un zébra qui a vécu plusieurs années ici¹⁰⁷, une autruche superbe etc. L'emplacement est magnifique, ouvert au public une fois la semaine et chauffé

[306]

ce jour là, dans toutes les pièces très nombreuses, parce que chacune contient peu d'animaux placés sur des estrades à quelque distance les uns des autres et devant lesquels sont des barrières de fer.

Nous sommes rentrées chez nous par la bibliothèque qui est aussi presque toute emballée et sur le Danube, contient environ 300 000 volumes, un grand nombre des manuscrits précieux, a été bâtie par Charles VI¹⁰⁸ dont la statue est au milieu de grande la salle, laquelle est d'un beau style, fort élégante et infiniment supérieure à celle de Strahof à Prague.

Au retour, ma Princesse a goûté; nous avons écrit son journal; je lui ai causé un peu. Elle était fort lasse; soupé; je l'ai couchée (Mlle. Kracov était à Schönbrunn); écrit ceci. Je suis moi même cruellement lasse et me coucherai bientôt.

Samedi matin 11^e septembre. Hier il pleuvait de nouveau. Nous fumes à 10 ½ heure du matin avec la Grande Duchesse voir l'arsenal de Vienne qui est magnifique, surtout arrangé avec un goût parfait. Tous les ornements de plafond sont formés avec des armes conquises sur différents ennemis de temps immémoriaux et rangés si [un mot illisible] que l'on ne devine presque pas ce qui [un mot illisible]. Ces diverses figures, entre autres des aigles, sont remarquables. Mais les pièces les plus précieuses [de] la collection d'armes différents depuis 900 dit on. Des armes magnifiques, les drapeaux, les dépouilles les plus remarquables faites sur l'ennemi etc. sont aussi emballées. Les provisions très considérables d'armes et de munitions sont hélas! en activité et laisse beaucoup de place vide.

Nous vîmes des ateliers où l'on fait des armes mais où surtout est l'inspection de celles qui arrivent des fabriques et la réparation de celles qui en ont besoin, où les modèles se font. Il y avait 22 obligés,

106 Michel Ange (1475-1564). Le célèbre artiste de la Renaissance a été l'un des architectes de la Basilique Saint-Pierre à Rome dont parle Louise Martin.

107 La cour d'Autriche possède son propre zoo dans ses jardins.

108 Charles VI (1685-1740), empereur du Saint-Empire romain germanique de 1711 à sa mort.

comme ils les appellent, 5 maitres et 2 directeurs et si cela est nécessaire, le nombre est augmenté. Il y a aussi un atelier pour la charpenterie. M. de Chanicoff louait une machine qu'il avait vu à Dresde qu'on appelle la Damessmaschine parcequ'au moyen de la vapeur, on parvient à tirer du bois dont on se sert (ordinairement du hêtre) pour les armes, canons etc. de toute espèce d'humidité mais quelqu'un lui fit là l'observation qu'elle avait un grand inconvenient, que cette opération forcée tirait effectivement l'humidité mais laissait au bois des pores ouverts où elle rentrait ensuite et où la vermissure¹⁰⁹ s'introduisait

[306v]

plus facilement.

Le bâtiment, qui est très beau, date de Léopold I^{er}¹¹⁰. Il paraît très sec, on ne découvre presque pas de rouille. Je remarquai une grande chaîne qui y est suspendue extérieurement. Elle doit avoir servi aux Turcs pour fermer le Danube. Les français l'avaient prises lors de la dernière guerre et ont reçu 4000 florins pour la rendre mais en ont gardé assure t on ici quelques beaux bouts. [...]

[Cahier 20]

[317]

Mardi soir 10 heure 14 septembre 1813

Le matin la Grande Duchesse allait à Schönbrunn et avait presque promis à la Princesse de la prendre mais comme j'ai vu qu'elle ne s'en souciait pas, je lui ai dit que nous attendrions à une autre fois. Elle était fort contente. En place nous sommes allées à la fabrique de porcelaine de nouveau et avons tout vu en détails.

D'abord, l'argile ou terre brûte telle qu'elle arrive des mines qui se creusent 5 à 6 pieds profonds près de Passau, environ 30 [un mot illisible] d'ici. Ils la mettent alors dans des vases et la purifient avec de l'eau simplement qui fait descendre au fond les parties pesantes et sabloneuses d'un mauvais effet dans la manipulation. Le restant doit être séché, réduit en poudre très fine, tamisé puis mélangé avec du plâtre et du caillou pilé. On en fait une pâte qu'on pétrit comme il faut, met en rouleau et place dans une cave pour une année ou 18 mois ayant soin de l'arroser de tems en tems et de la repétrir complètement tous les six mois au moins afin de la rendre plus maniable et de bien mélanger les parties diverses.

Elle est alors prête à être employée, rendue bien humide, bien mâtié et passe ainsi entre les mains du tourneur, qui sur différens moules forme des ustensiles. Il les laisse un peu sécher, puis ils vont au 1^{er} four assez tempéré, cuisant pendant 12 heures dans le vernis uni préparé les mêmes matins. De là au second four pendant 14 heures d'un feu brûlant. Alors on les peint en diverses couleurs et or. Toutes ces couleurs sont métalliques et sont les seules qui supportent un feu modéré mais aucune le 2^d four excepté le bleu ordinaire qu'on applique avant le vernis. Celui ci couvre tout à fait la peinture et elle semble perdue mais repasse bientôt au feu. Les autres couleurs ne vont donc qu'au 3^e feu qui s'appelle le feu d'email et ne doit guère durer que 3 heures. En sortant, elles sont prêtes, excepté la dorure qui est toute voilée plus que matte. Pour lui donner le luisant, on la frotte avec une agathe un peu appointée, procédé qu'on fait également subir à l'or qui doit rester mat. Seulement, il repasse encore à un 4^e feu qui lui donne

[317v]

la vraie couleur or sans le brillant. Avant d'être gratté par l'agate, c'est un jaune faux et pâle qui est fort laid. Aussi, s'il y a quelque chose à changer aux dessins, on le fait après la dernière cuisson et on remet à un 4^e feu.

Nous avons vu sortir beaucoup de pièces du four et de leurs cassettes dont je n'ai point encore parlé. Ce sont des espèces de moules, ou plutôt des pots (formes d'argile grossier / rougeâtre) mélangés avec les débris de ceux qui se cassent, qu'on repile (au moyen d'une machine mise par des chevaux qui font aller 12 marteaux) dans ces pots. On dépose les pièces de porcelaine tournées et un peu séchées à l'air, on leur met un couvert qu'on colle dessus et ainsi elles passent au 1^{er} feu. Ils appellent cela des

109 Vermoulure en vieux français.

110 Léopold I^{er} (1640-1705), empereur du Saint-Empire romain germanique dès 1658.

cassettes. Ils en font de nouvelles encore pour le 2^d feu dont nous les avons vu sortir (rarement on peut s'en servir plus d'une ou 2 fois). Il faut les taper avec un marteau pour qu'elles s'ouvrent d'elle mêmes. S'il y a une fente, on les met aux debris à piler. Ceci renchérit la porcelaine de beaucoup.

Nous avons vu un seul ouvrier qui travaille les fleurs en biscuit¹¹¹, c'est-à-dire en porcelaine matte, toute blanche et sans vernis. La mode en est passée nous a-t-on dit. C'était pourtant joli. Chez cet ouvrier, on ne sait qu'admirer le plus d'adresse et d'intelligence avec lesquelles il imite les fleurs naturelles ou l'incroyable patience nécessaire pour faire chacune de ces petites feuilles, étamines, pétales, qui doivent s'appliquer à part.

Les peintres sont intéressants aussi, surtout ceux qui font les têtes ou les paysages. Un s'est livré à limitation des pièces et je lui ai vu peindre un vase en onyx vraiment admirablement. D'autres imitent les mosaïques avec une illusion parfaite. Cela demande une extrême exactitude et attention. J'ai vu plusieurs copies de tableaux bien beaux, la Vénus du [un mot illisible] de la galerie du Lichtenstein, un amour faisant un arc du même peintre, galerie du Belvédère, plusieurs autres sujets historiques dramatiques, ou d'après des gravures anglaises, qu'ils colorent à leur guise.

Ils sont payés tant la pièce suivant la difficulté.

[318]

Une tasse ordinaire [coûte] environ 12 florins. Il y a 120 peintres et environ 4 à 5 cents ouvriers d'employés. La fabrique appartient à l'état, a commencé il y a 82 et se soutient fort bien en tems de paix me disait on, et tout doucement ces tems ci. Son grand débouché est la Turquie. On en envoie aussi en Russie et en Pologne. J'ai vu travailler de ces pots en qualités pour les Turcs pour leur sorbet etc.

Cette fabrique est fille de celle de Dresde m'a dit un conseiller de la cour fort honnête et instruit qui m'accompagnait, et de celle de toutes qui lui ressemble le plus. Il l'a dit supérieure à celle de Berlin et la 2^{de} de l'Europe. Je lui ai fait avec le plus de ménagement possible la remarque que si rien n'était plus beau que leurs peinturs, couleurs, etc., la porcelaine de Sèvres me paraissait l'emporter par la blancheur et la légèreté. Il m'a dit que j'avais raison mais que c'était tout une autre composition, que la matière première, l'argile de la porcelaine française était plus vitreuse, c'est-à-dire tenait plus du verre, par conséquent pouvait avoir les avantages que je lui désignais mais que la leur était beaucoup plus solide et plus durable, infiniment plus propre pour de grandes pièces comme plats, vases etc. tandis que celle de Sèvre vallait mieux pour tasses, dejeuners et que l'Inspecteur (Brignand si je ne me trompe) l'avait visité il y avait peu de tems et qu'il était convenu de ceci. Ce que je ne lui ai pas dit mais ce que je pense, c'est que la dorure est aussi plus belle de la française et dans le fond plus de goût.

Je n'ai pas été aussi édifiée du dépôt que je m'y attendais. Il y a de forts belles choses mais pas un grand nombre et la peinture me paraît là pour les vues et sujets ce qu'il y a de plus marquants. La porcelaine m'a paru aussi chère que celle de Paris. Nous avons aussi été dans la chambre des sculpteurs, où il y a beaucoup de modèles et où les figures de biscuit se moulent etc. On en a fait une tête de Diane devant la Princesse pour lamuser, comme elle put peindre une tasse elle-même. Ils brûlent 6000 ([un mot illisible]) cordes de bois par an.

[318v]

Mercredi matin 15^e septembre

De la fabrique de Porcelaine nous allâmes voir celle de dentelles au Bauermarckt¹¹². C'est toute une famille de Bruxelles, frères et soeurs, qui au péril de leur vie se sont sauvés de leur pays avec 28 ouvrières pour venir établir une fabrique de dentelles telles qu'on le fait nulle part comme dans les pays bas. Sous Marie Thérèse, sous Joseph II¹¹³, on avait déjà vainement essayé de faire réussir ici une telle fabrique. Soit que les mesures fussent mal prises, soit que les ouvriers entrepreneurs fussent incapables ou peu probes, cela a toujours échoué enfin. Cette fois ci, on est mieux tombé et ces Dames m'ont paru fort contente de l'établissement qui est superbe.

Sil faut juger de son succès par le luxe, l'aisance qui règne dans la maison, l'air comme il faut des directrices, on en prend bonne idée. Elles se louent beaucoup de la cour d'ici. Il y a eu un moment

111 Le biscuit est un type de faïence, très prisé par la noblesse européenne dès sa découverte au XVIII^e siècle.

112 «Der Bauernmarckt» en allemand signifie «le marché paysan».

113 Voir note 102.

où elles ont été très persecutées par le ministre des Finances [espace blanc laissé] qui n'aime pas les fabriques mais elles se sont adressées à l'Empereur [François I^{er}] lui même qui, disent elles, les a fort protégées. On m'a assuré qu'elles ne sont que ses agents et vendent tout pour son compte mais elles ne me l'ont pas dit ainsi.

Dans ce moment, le debit n'est pas aussi considerable car leur plus grand écoulement est la Russie et la Pologne. Cependant, elles continuent à occuper 500 personnes. Elles avaient plusieurs chambres remplies de jeunes personnes qui, suivant leur habilité, gagnent d'un Kopfstück à un florin par jour. Ceci est le nec plus ultra mais c'est beaucoup pour des petites filles du peuple dont les ressources sont si bornées et les ouvrages de mains en général si peu payé.

Il me semble qu'en cet établissement est très utile déjà sous ce rapport car la plupart de ces ouvrières étant avant de petites mendiantes, et aident à présent à entretenir leurs parens. Ensuite, cela fait entrer beaucoup d'argent et retient dans le pays celui qui auparavant en sortait

[319]

pour cet objet de luxe. Elles m'ont assurée qu'elles donnaient leurs marchandise, égale de bonté à 25/ 000, meilleur marché qu'aux fabriques de Flandre et qu'on avait l'avantage de pouvoir commander chez elle tout ce qu'on voulait ou en envoyant des dessins ou en choisissant parmi les leurs qu'elles envoient comme modelles, tandis que des Pays Bas, disent elles, on croit le Nord si reculé pour les modes que ce qui n'est plus de goût en France peut être expédié pour l'Allemagne, la Russie etc.

Elles reçoivent chaque mois au moins les dessins du jour de Paris auquel on est convenu de se tenir pour tout ce qui est mode. Je ne suis pas assez connaisseur en dentelles pour juger de celles qui se fabriquent là mais elles m'ont paru superbes. J'ai bien pensé à ma pauvre mère et au plaisir qu'elle aurait eu en voyant une semblable chambrée.

Elles font également bien ce qu'on appelle point plat ou d'Angleterre à Paris et qui s'appelle proprement de Bruxelles. Il se travaille sur le careau et ce qu'on nomme point d'alençon, qui se fait tout à la main. Il est un peu passé de mode et a des désavantages: plus blanc d'abord et d'un plus grand effet parce qu'il est plus relevé. Il jaunit beaucoup en portant et en lavant et les gros fils ou cordons emportent le fond. Il y a ensuite ce qu'on appelle point à la main, qui est bien beau mais moins flatteur pour le visage. C'est le même prix.

Pour les grandes pièces comme voiles fichus, on travaille d'abord le fond sur des carreaux, tout par bandes de deux doigts qu'on reprend déjà avec les fuseaux, tellement que cela me parait pas du tout non plus que dans la longueur où les fuseaux sont aussi rajoutés plusieurs fois. Ensuite, on pique le fond sur une espèce de coussin rembourré qui tourne et sous le fond, on place le dessin et les fleurs détachées pour la bordure, les étoiles et mouches qui parsèment le fond. On les assujettit avec autant d'art que de solidité. On a un fuseau qui formant nœud coulisse au moyen d'un crochet qui prend toujours

[319v]

le fond et les fleurs, les réunit. On raccommode ainsi les [un mot illisible]. On attache les fuseaux en long et dans les côtes le crochet fait son office. Pour les demi fonds on tord deux fois, trois fois. Pour les valenciennes quatre fois et pour la dentelle point de Bruxelles qu'on faisait là, 5 fois.

Nous avons vu de superbes ouvrages, des chemisettes pelerines, fichu etc. pour 12-15 000 florins. Les prix sont marqués, on ne marchandé pas. La plupart de leurs ouvrières travaillent hors de la maison. Elles ont seulement les apprenties. Il n'y a que 7 ans qu'elles ont commencé et il faut admirer qu'elles soyent si [un mot illisible].

On donna à ma Princesse, qui s'amusa beaucoup là des modelles [un mot illisible] pour souvenir. Les Dames ont l'air si désintéressé que je commence à croire exact que ce n'est pas pour le compte qu'elles vendent. [...]